Desbois
200
v.5
SMRS

PQ
2400
.A1
1842
v.5

# CONSUELO.

# NOUVEAUTÉS

## *RÉCEMMENT PUBLIÉES.*

---

LA BAGUE ANTIQUE, par S. Henry Berthoud, 2 v. in-8.
LES SOUFFRANCES ET LES AMBITIONS DE GABRIEL RUSCONNETZ, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8.
LA COUPE DE CORAIL, par madame Mélanie Waldor, 2 v. in-8.
UN LION AUX BAINS DE VICHY, par Touchard-Lafosse, 2 vol.
ANDALOUSIA, par Lottin de Laval, 2 vol. in-8.
HÉLÈNE DE POITIERS, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8
LE RÉMOULEUR, Roman historique inédit, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.
LES COMTES DE MONTGOMMERY, par Lottin de Laval, 2 v. in-8.
LE CABARET DE RAMPONEAU, par Amedée de Bast, 2 v. in-8.
CONSUELO, par madame George Sand, 6 v. in-8.
ANDRÉ LE VENDÉEN, par madame Mélanie Waldor, 2 vol. in-8.
LES TROIS ARISTOCRATIES, par Touchard-Lafosse, 2 v. in-8.
LES BRODEUSES DE LA REINE, par Ernest Alby. 2 vol. in-8.
LA REINE DES VOLEURS, par Jules David, 2 vol. in-8.
UNE CONSPIRATION D'OPÉRA, par Touchard-Lafosse, 2 v. in 8.
L'ÉCHELLE DE SOIE, par Hippolyte Lucas, 2 vol. in-8
BERTHE FRÉMICOURT, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8.
LE GRENADIER DE L'ILE D'ELBE, par Barginet de Grenoble, 2e édition, 2 vol. in-8.
FLEUR-D'ÉPÉE, par A. de Kermainguy, 2 vol. in-8.
LE DIAMANT DE LA VOUIVRE, par Louis Jousserandot, 2 v. in-8.
LE DUC DE BASSANO, souvenirs intimes de la révolution et de l'empire, recueillis et publiés par madame Charlotte de Sor, 2 v. in-8.
LE CAPITAINE SPARTACUS, par Paul Féval, 2 vol. in-8.

---

Lagny. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

# CONSUELO

PAR

## GEORGE SAND.

Tome Cinquième.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
*Acquéreur du Cabinet de lecture, Collection universelle des meilleurs romans modernes*
1500 volumes in-12. Prix : 1000 fr.
**Rue Saint-Jacques, 38.**

1843.

# I

« Quoi qu'il en soit des causes de l'antipathie de maître Reuter, il me la témoigna bien durement, et pour une faute bien légère. J'avais des ciseaux neufs, et, comme un véritable écolier, je les essayais sur tout ce qui me tombait sous la main. Un de mes cama-

rades ayant le dos tourné, et sa longue queue, dont il était très vain, venant toujours à balayer les caractères que je traçais avec de la craie sur mon ardoise, j'eus une idée rapide, fatale! ce fut l'affaire d'un instant. Crac! voilà mes ciseaux ouverts, voilà la queue par terre. Le maître suivait tous mes mouvements de son œil de vautour Avant que mon pauvre camarade se fût aperçu de la perte douloureuse qu'il venait de faire, j'étais déjà réprimandé, noté d'infamie, et renvoyé sans autre forme de procès.

Je sortis de maîtrise au mois de novembre de l'année dernière, à sept heures du soir, et me trouvai sur la place, sans argent et sans autre vêtement que les méchants habits que j'avais sur le corps. J'eus un moment de désespoir. Je m'imaginai, en me voyant grondé et chassé avec tant de colère et de scandale, que j'avais commis une faute

énorme. Je me mis à pleurer de toute mon âme cette mèche de cheveux et ce bout de ruban tombés sous mes fatals ciseaux. Mon camarade, dont j'avais ainsi déshonoré le chef, passa auprès de moi en pleurant aussi. Jamais on n'a répandu tant de larmes, jamais on n'a éprouvé tant de regrets et de remords pour une queue à la prussienne. J'eus envie d'aller me jeter dans ses bras, à ses pieds ! Je ne l'osai pas, et cachai ma honte dans l'ombre. Peut-être le pauvre garçon pleurait-il ma disgrâce encore plus que sa chevelure.

Je passai la nuit sur le pavé ; et, comme je soupirais, le lendemain matin, en songeant à la nécessité et à l'impossibilité de déjeûner, je fus abordé par Keller, le perruquier de la maîtrise de Saint-Étienne. Il venait de coiffer maître Reuter, et celui-ci, toujours furieux contre moi, ne lui avait parlé que de la

terrible aventure de la queue coupée. Aussi le facétieux Keller, en apercevant ma piteuse figure, partit d'un grand éclat de rire, et m'accabla de ses sarcasmes. — « Oui-dà! me cria-t-il d'aussi loin qu'il me vit, voilà donc le fléau des perruquiers, l'ennemi général et particulier de tous ceux qui, comme moi, font profession d'entretenir la beauté de la chevelure! Hé! mon petit bourreau des queues, mon bon saccageur de toupets! venez ici un peu que je coupe tous vos beaux cheveux noirs, pour remplacer toutes les queues qui tomberont sous vos coups! » J'etais désespéré, furieux. Je cachai mon visage dans mes mains, et, me croyant l'objet de la vindicte publique, j'allais m'enfuir, lorsque le bon Keller m'arrêtant : « Où allez-vous ainsi, petit malheureux? me dit-il d'une voix adoucie. Qu'allez-vous devenir sans pain, sans amis, sans vêtements, et avec un pareil crime sur la

conscience? Allons, j'ai pitié de vous, surtout à cause de votre belle voix, que j'ai pris si souvent plaisir à entendre à la cathédrale : venez chez moi. Je n'ai pour moi, ma femme et mes enfants, qu'une chambre au cinquième étage. C'est encore plus qu'il ne nous en faut, car la mansarde que je loue au sixième n'est pas occupée. Vous vous en accommoderez, et vous mangerez avec nous jusqu'à ce que vous ayez trouvé de l'ouvrage ; à condition toutefois que vous respecterez les cheveux de mes clients, et que vous n'essaierez pas vos grands ciseaux sur mes perruques. »

Je suivis mon généreux Keller, mon sauveur, mon père! Outre le logement et la table, il eut la bonté, tout pauvre artisan qu'il était lui-même, de m'avancer quelque argent afin que je pusse continuer mes études. Je louai un mauvais clavecin tout rongé des vers ; et, réfugié dans mon galetas avec

mon Fuchs et mon Mattheson, je me livrai sans contrainte à mon ardeur pour la composition. C'est de ce moment que je puis me considérer comme le protégé de la Providence. Les six premières sonates d'Emmanuel Bach ont fait mes délices pendant tout cet hiver, et je crois les avoir bien comprises. En même temps, le ciel, récompensant mon zèle et ma persévérance, a permis que je trouvasse un peu d'occupation pour vivre et m'acquitter envers mon cher hôte. J'ai joué de l'orgue tous les dimanches à la chapelle du comte de Haugwitz, après avoir fait le matin ma partie de premier violon à l'église des Pères de la Miséricorde. En outre, j'ai trouvé deux protecteurs. L'un est un abbé qui fait beaucoup de vers italiens, très beaux à ce qu'on assure, et qui est fort bien vu de Sa Majesté l'Impératrice-Reine. On l'appelle M. de Métastasio; et comme il de-

meure dans la même maison que Keller et moi, je donne des leçons à une jeune personne qu'on dit être sa nièce. Mon autre protecteur est monseigneur l'ambassadeur de Venise.

— Il signor Corner? demanda Consuelo vivement.

— Ah! vous le connaissez? reprit Haydn; c'est M. l'abbé de Métastasio qui m'a introduit dans cette maison. Mes petits talents y ont plu, et Son Excellence m'a promis de me faire avoir des leçons de maître Porpora, qui est en ce moment aux bains de Manensdorf avec madame Wilhelmine, la femme ou la maîtresse de Son Excellence. Cette promesse m'avait comblé de joie; devenir l'élève d'un aussi grand professeur, du premier maître de chant de l'univers! Apprendre la composition, les principes purs et corrects de l'art italien! Je me regardais comme sauvé, je bénissais mon étoile, je me croyais

déjà un grand maître moi-même. Mais, hélas! malgré les bonnes intentions de Son Excellence, sa promesse n'a pas été aussi facile à réaliser que je m'en flattais; et si je ne trouve une recommandation plus puissante auprès du Porpora, je crains bien de ne jamais approcher seulement de sa personne. On dit que cet illustre maître est d'un caractère bizarre; et qu'autant il se montre attentif, généreux et dévoué à certains élèves, autant il est capricieux et cruel pour certains autres. Il paraît que maître Reuter n'est rien au prix du Porpora, et je tremble à la seule idée de le voir. Cependant, quoiqu'il ait commencé par refuser net les propositions de l'ambassadeur à mon sujet, et qu'il ait signifié ne vouloir plus faire d'élèves, comme je sais que monseigneur Corner insistera, j'espère encore, et je suis déterminé à subir patiemment les

plus cruelles mortifications, pourvu qu'il m'enseigne quelque chose en me grondant.

— Vous avez formé là, dit Consuelo, une salutaire résolution. On ne vous a pas exagéré les manières brusques et l'aspect terrible de ce grand maître. Mais vous avez raison d'espérer; car si vous avez de la patience, une soumission aveugle, et les véritables dispositions musicales que je pressens en vous, si vous ne perdez pas la tête au milieu des premières bourrasques, et que vous réussissiez à lui montrer de l'intelligence et de la rapidité de jugement, au bout de trois ou quatre leçons, je vous promets qu'il sera pour vous le plus doux et le plus consciencieux des maîtres. Peut-être même, si votre cœur répond, comme je le crois, à votre esprit, Porpora deviendra pour vous un ami solide, un père équitable et bienfaisant.

— Oh! vous me comblez de joie. Je vois

bien que vous le connaissez, et vous devez aussi connaître sa fameuse élève, la nouvelle comtesse de Rudolstadt... la Porporina...

— Mais où avez-vous donc entendu parler de cette Porporina, et qu'attendez-vous d'elle?

— J'attends d'elle une lettre pour le Porpora, et sa protection active auprès de lui, quand elle viendra à Vienne; car elle va y venir sans doute après son mariage avec le riche seigneur de Riesenburg.

— D'où savez-vous ce mariage?

— Par le plus grand hasard du monde. Il faut vous dire que, le mois dernier, mon ami Keller apprit qu'un parent qu'il avait à Pilsen venait de mourir, lui laissant un peu de bien. Keller n'avait ni le temps ni le moyen de faire le voyage, et n'osait s'y déterminer, dans la crainte que la succession ne valût

pas les frais de son déplacement et la perte de son temps. Je venais de recevoir quelque argent de mon travail. Je lui ai offert de faire le voyage, et de prendre en main ses intérêts. J'ai donc été à Pilsen ; et, dans une semaine que j'y ai passée, j'ai eu la satisfaction de voir réaliser l'héritage de Keller. C'est peu de chose sans doute, mais ce peu n'est pas à dédaigner pour lui ; et je lui rapporte les titres d'une petite propriété qu'il pourra faire vendre ou exploiter selon qu'il le jugera à propos. En revenant de Pilsen, je me suis trouvé hier soir dans un endroit qu'on appelle Klatau , et où j'ai passé la nuit. Il y avait eu un marché dans la journée, et l'auberge était pleine de monde. J'étais assis auprès d'une table où mangeait un gros homme, qu'on traitait de docteur Wetzélius, et qui est bien le plus grand gourmand et le plus grand bavard que j'aie ja-

mais rencontré. « Savez-vous la nouvelle? disait-il à ses voisins : le comte Albert de Rudolstadt, celui qui est fou, archi-fou, et quasi enragé, épouse la maîtresse de musique de sa cousine, une aventurière, une mendiante, qui a été, dit-on, comédienne en Italie, et qui s'est fait enlever par le vieux musicien Porpora, lequel s'en est dégoûté et l'a envoyée faire ses couches à Riesenburg. On a tenu l'évènement fort secret; et d'abord, comme on ne comprenait rien à la maladie et aux convulsions de la demoiselle que l'on croyait très vertueuse, on m'a fait appeler comme pour une fièvre putride et maligne. Mais à peine avais-je tâté le pouls de la malade, que le comte Albert, qui savait sans doute à quoi s'en tenir sur cette vertu-là, m'a repoussé en se jetant sur moi comme un furieux, et n'a pas souffert que je rentrasse dans l'appartement.

Tout s'est passé fort secrètement. Je crois que la vieille chanoinesse a fait l'office de sage-femme; la pauvre dame ne s'était jamais vue à pareille fête. L'enfant a disparu. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que le jeune comte, qui, vous le savez tous, ne connaît pas la mesure du temps, et prend les mois pour des années, s'est imaginé être le père de cet enfant-là, et a parlé si énergiquement à sa famille, que, plutôt que de le voir retomber dans ses accès de fureur, on a consenti à ce beau mariage. »

— Oh! c'est horrible, c'est infâme! s'écria Consuelo hors d'elle-même; c'est un tissu d'abominables calomnies et d'absurdités révoltantes!

— Ne croyez pas que j'y aie ajouté foi un instant, repartit Joseph Haydn; la figure de ce vieux docteur était aussi sotte que méchante, et, avant qu'on l'eût démenti, j'étais

déjà sûr qu'il ne débitait que des faussetés et des folies. Mais à peine avait-il achevé son conte, que cinq ou six jeunes gens qui l'entouraient ont pris le parti de la jeune personne; et c'est ainsi que j'ai appris la vérité. C'était à qui louerait la beauté, la grâce, la pudeur, l'esprit et l'incomparable talent de la Porporina. Tous approuvaient la passion du comte Albert pour elle, enviaient son bonheur, et admiraient le vieux comte d'avoir consenti à cette union. Le docteur Wetzélius a été traité de radoteur et d'insensé; et comme on parlait de la grande estime de maître Porpora pour une élève à laquelle il a voulu donner son nom, je me suis mis dans la tête d'aller à Riesenburg, de me jeter aux pieds de la future ou peut-être de la nouvelle comtesse (car on dit que le mariage a été déjà célébré, mais qu'on le tient encore secret pour ne pas indisposer la cour), et de

lui raconter mon histoire, pour obtenir d'elle la faveur de devenir l'élève de son illustre maître.

Consuelo resta quelques instants pensive ; les dernières paroles de Joseph à propos de la cour l'avaient frappée. Mais revenant bientôt à lui : — Mon enfant, lui dit-elle, n'allez point à Riesenburg, vous n'y trouveriez pas la Porporina. Elle n'est point mariée avec le comte de Rudolstadt, et rien n'est moins assuré que ce mariage-là. Il en a été question, il est vrai, et je crois que les fiancés étaient dignes l'un de l'autre; mais la Porporina, quoiqu'elle eût pour le comte Albert une amitié solide, une estime profonde et un respect sans bornes, n'a pas cru devoir se décider légèrement à une chose aussi sérieuse. Elle a pesé, d'une part, le tort qu'elle ferait à cette illustre famille, en lui faisant perdre les bonnes grâces et peut-être la protection de l'Impéra-

trice, en même temps que l'estime des autres seigneurs et la considération de tout le pays; de l'autre, le mal qu'elle se ferait à elle-même, en renonçant à exercer l'art divin qu'elle avait étudié avec passion et embrassé avec courage. Elle s'est dit que le sacrifice était grand de part et d'autre, et qu'avant de s'y jeter tête baissée, elle devait consulter le Porpora, et donner au jeune comte le temps de savoir si sa passion résisterait à l'absence; de sorte qu'elle est partie pour Vienne à l'improviste, à pied, sans guide et presque sans argent, mais avec l'espérance de rendre le repos et la raison à celui qui l'aime, et n'emportant, de toutes les richesses qui lui étaient offertes, que le témoignage de sa conscience et la fierté de sa condition d'artiste.

— Oh! c'est une véritable artiste, en effet! c'est une forte tête et une âme noble, si

elle a agi ainsi! s'écria Joseph en fixant ses yeux brillants sur Consuelo; et si je ne me trompe pas, c'est à elle que je parle, c'est devant elle que je me prosterne.

— C'est elle qui vous tend la main et qui vous offre son amitié, ses conseils et son appui auprès du Porpora; car nous allons faire route ensemble, à ce que je vois; et si Dieu nous protège, comme il nous a protégés jusqu'ici l'un et l'autre, comme il protège tous ceux qui ne se reposent qu'en lui, nous serons bientôt à Vienne, et nous prendrons les leçons du même maître.

— Dieu soit loué! s'écria Haydn en pleurant de joie, et en levant les bras au ciel avec enthousiasme; je devinais bien, en vous regardant dormir, qu'il y avait en vous quelque chose de surnaturel, et que ma vie, mon avenir, étaient entre vos mains.

## 2

Quand les deux jeunes gens eurent fait une plus ample connaissance, en revenant de part et d'autre sur les détails de leur situation dans un entretien amical, ils songèrent aux précautions et aux arrangements à prendre pour retourner à Vienne. La première

chose qu'ils firent fut de tirer leurs bourses et de compter leur argent. Consuelo était encore la plus riche des deux ; mais leurs fonds réunis pouvaient fournir de quoi faire agréablement la route à pied, sans souffrir de la faim et sans coucher à la belle étoile. Il ne fallait pas songer à autre chose, et Consuelo en avait déjà pris son parti. Cependant, malgré la gaîté philosophique qu'elle montrait à cet égard, Joseph était soucieux et pensif.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle ; vous craignez peut-être l'embarras de ma compagnie. Je gage pourtant que je marche mieux que vous.

— Vous devez tout faire mieux que moi, répondit-il ; ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Mais je m'attriste et je m'épouvante quand je songe que vous êtes jeune et belle, et que tous les regards vont s'attacher sur vous

avec convoitise, tandis que je suis si petit et si chétif que, bien résolu à me faire tuer pour vous, je n'aurai peut-être pas la force de vous préserver.

— A quoi allez-vous songer, mon pauvre enfant? Si j'étais assez belle pour fixer les regards des passants, je pense qu'une femme qui se respecte sait imposer toujours par sa contenance...

— Que vous soyez laide ou belle, jeune ou sur le retour, effrontée ou modeste, vous n'êtes pas en sûreté sur ces routes couvertes de soldats et de vauriens de toute espèce. Depuis que la paix est faite, le pays est inondé de militaires qui retournent dans leurs garnisons, et surtout de ces volontaires aventuriers qui, se voyant licenciés, et ne sachant plus où trouver fortune, se mettent à piller les passants, à rançonner les campagnes, et à traiter les provinces en pays conquis. Notre

pauvreté nous met à l'abri de leur talent de ce côté-là; mais il suffit que vous soyez femme pour éveiller leur brutalité. Je pense sérieusement à changer de route; et, au lieu de nous en aller par Piseck et Budweiss, qui sont des places de guerre offrant un continuel prétexte au passage des troupes licenciées et autres qui ne valent guère mieux, nous ferons bien de descendre le cours de la Moldaw, en suivant les gorges de montagnes à peu près désertes, où la cupidité et les brigandages de ces messieurs ne trouvent rien qui puisse les amorcer. Nous côtoierons la rivière jusque vers Reichenau, et nous entrerons tout de suite en Autriche par Freistadt. Une fois sur les terres de l'empire, nous serons protégés par une police moins impuissante que celle de la Bohême.

— Vous connaissez donc cette route-là?

— Je ne sais pas même s'il y en a une;

mais j'ai une petite carte dans ma poche, et j'avais projeté, en quittant Pilsen, d'essayer de m'en revenir par les montagnes, afin de changer et de voir du pays.

— Eh bien soit! votre idée me paraît bonne, dit Consuelo en regardant la carte que Joseph venait d'ouvrir. Il y a partout des sentiers pour les piétons et des chaumières pour recueillir les gens sobres et à court d'argent. Je vois là, en effet, une chaîne de montagnes qui nous conduit jusqu'à la source de la Moldaw, et qui continue le long du fleuve.

— C'est le grand Bœhmer-Wald, dont les cimes les plus élevées se trouvent là et servent de frontière entre la Bavière et la Bohême. Nous le rejoindrons facilement en nous tenant toujours sur ces hauteurs ; elles nous indiquent qu'à droite et à gauche sont les vallées qui descendent vers les deux provinces. Puis-

que, Dieu merci, je n'ai plus affaire à cet introuvable château des Géants, je suis sûr de vous bien diriger, et de ne pas vous faire faire plus de chemin qu'il ne faut.

— En route donc! dit Consuelo; je me sens tout à fait reposée. Le sommeil et votre bon pain m'ont rendu mes forces, et je peux encore faire au moins deux milles aujourd'hui. D'ailleurs j'ai hâte de m'éloigner de ces environs, où je crains toujours de rencontrer quelque visage de connaissance.

— Attendez, dit Joseph; j'ai une idée singulière qui me trotte par la cervelle.

— Voyons-la.

— Si vous n'aviez pas de répugnance à vous habiller en homme, votre incognito serait assuré, et vous échapperiez à toutes les mauvaises suppositions qu'on pourra faire dans nos gîtes sur le compte d'une jeune fille voyageant seule avec un jeune garçon.

— L'idée n'est pas mauvaise, mais vous oubliez que nous ne sommes pas assez riches pour faire des emplettes. Où trouverais-je d'ailleurs des habits à ma taille?

— Ecoutez, je n'aurais pas eu cette idée si je ne m'étais senti pourvu de ce qu'il fallait pour la mettre à exécution. Nous sommes absolument de la même taille, ce qui fait plus d'honneur à vous qu'à moi ; et j'ai dans mon sac un habillement complet, absolument neuf, qui vous déguisera parfaitement. Voici l'histoire de cet habillement : c'est un envoi de ma brave femme de mère, qui, croyant me faire un cadeau très utile, et voulant me savoir équipé convenablement pour me présenter à l'ambassade, et donner des leçons aux demoiselles, s'est avisée de me faire faire dans son village un costume des plus élégants, à la mode de chez nous. Certes le costume est pittoresque, et les étoffes bien

choisies; vous allez voir! Mais imaginez-vous l'effet que j'aurais produit à l'ambassade, et le fou rire qui se serait emparé de la nièce de M. de Métastasio, si je m'étais montré avec cette rustique casaque et ce large pantalon bouffant! J'ai remercié ma pauvre mère de ses bonnes intentions, et je me suis promis de vendre le costume à quelque paysan au dépourvu, ou à quelque comédien en voyage. Voilà pourquoi je l'ai emporté avec moi; mais par bonheur je n'ai pu trouver l'occasion de m'en défaire. Les gens de ce pays-ci prétendent que la mode de cet habit est antique, et ils demandent si cela est polonais ou turc.

— Eh bien, l'occasion est trouvée, s'écria Consuelo en riant; votre idée était excellente, et la comédienne en voyage s'accommode de votre habit à la turque, qui ressemble assez à un jupon. Je vous achète ceci à crédit tou-

tefois, ou pour mieux dire à condition que vous allez être le caissier de notre *chatouille*, comme dit le roi de Prusse de son trésor, et que vous m'avancerez la dépense de mon voyage jusqu'à Vienne.

— Nous verrons cela, dit Joseph en mettant la bourse dans sa poche, et en se promettant bien de ne pas se laisser payer. Maintenant reste à savoir si l'habit vous est commode. Je vais m'enfoncer dans ce bois, tandis que vous entrerez dans ces rochers. Ils vous offriront plus d'un cabinet de toilette sûr et spacieux.

— Allez, et paraissez sur la scène, répondit Consuelo en lui montrant la forêt : moi, je rentre dans la coulisse.

Et, se retirant dans les rochers, tandis que son respectueux compagnon s'éloignait consciencieusement, elle procéda sur-le-champ à sa transformation. La fontaine lui servit de

miroir lorsqu'elle sortit de sa retraite, et ce ne fut pas sans un certain plaisir qu'elle y vit apparaître le plus joli petit paysan que la race slave eût jamais produit. Sa taille fine et souple comme un jonc jouait dans une large ceinture de laine rouge; et sa jambe, déliée comme celle d'une biche, sortait modestement un peu au dessus de la cheville des larges plis du pantalon. Ses cheveux noirs, qu'elle avait persévéré à ne pas poudrer, avaient été coupés dans sa maladie, et bouclaient naturellement autour de son visage. Elle y passa ses doigts pour leur donner tout à fait la négligence rustique qui convient à un jeune pâtre; et, portant son costume avec l'aisance du théâtre, sachant même, grâce à son talent mimique, donner tout à coup une expression de simplicité sauvage à sa physionomie, elle se trouva si bien déguisée que le courage et la sécurité lui vinrent en un instant. Ainsi

qu'il arrive aux acteurs dès qu'ils ont revêtu leur costume, elle se sentit dans son rôle, et s'identifia même avec le personnage qu'elle allait jouer, au point d'éprouver en elle-même comme l'insouciance, le plaisir d'un vagabondage innocent, la gaîté, la vigueur et la légèreté de corps d'un garçon faisant l'école buissonnière.

Elle eut à siffler trois fois avant que Haydn, qui s'était éloigné dans le bois plus qu'il n'était nécessaire, soit pour témoigner son respect, soit pour échapper à la tentation de tourner ses yeux vers les fentes du rocher, revint auprès d'elle. Il fit un cri de surprise et d'admiration en la voyant ainsi; et même, quoiqu'il s'attendît à la retrouver bien déguisée, il eut peine à en croire ses yeux dans le premier moment. Cette transformation embellissait prodigieusement Consuelo, et en même temps elle lui donnait un aspect tout

différent pour l'imagination du jeune musicien.

L'espèce de plaisir que la beauté de la femme produit sur un adolescent est toujours mêlé de frayeur; et le vêtement qui en fait, même aux yeux du moins chaste, un être si voilé et si mystérieux, est pour beaucoup dans cette impression de trouble et d'angoisse. Joseph était une âme pure, et, quoi qu'en aient dit quelques biographes, un jeune homme chaste et craintif. Il avait été ébloui en voyant Consuelo, animée par les rayons du soleil qui l'inondaient, dormir au bord de la source, immobile comme une belle statue. En lui parlant, en l'écoutant, son cœur s'était senti agité de mouvements inconnus, qu'il n'avait attribués qu'à l'enthousiasme et à la joie d'une si heureuse rencontre. Mais dans le quart d'heure qu'il avait passé loin d'elle dans le bois, pendant cette mysté-

rieuse toilette, il avait éprouvé de violentes palpitations. La première émotion était revenue ; et il s'approchait, résolu à faire de grands efforts pour cacher encore sous un air d'insouciance et d'enjouement le trouble mortel qui s'élevait dans son âme.

Le changement de costume, si bien *réussi* qu'il semblait être un véritable changement de sexe, changea subitement aussi la disposition d'esprit du jeune homme. Il ne sentit plus en apparence que l'élan fraternel d'une vive amitié improvisée entre lui et son agréable compagnon de voyage. La même ardeur de courir et de voir du pays, la même sécurité quant aux dangers de la route, la même gaîté sympathique qui animaient Consuelo dans cet instant, s'emparèrent de lui ; et ils se mirent en marche à travers bois et prairies, aussi légers que deux oiseaux de passage.

Cependant, après quelques pas, il oublia qu'elle était garçon, en lui voyant porter sur l'épaule, au bout d'un bâton, son petit paquet de hardes, grossi des habillements de femme dont elle venait de se dépouiller. Une contestation s'éleva entre eux à ce sujet. Consuelo prétendait qu'avec son sac, son violon, et son cahier du *gradus ad Parnassum*, Joseph était bien assez chargé. Joseph, de son côté, jurait qu'il mettrait tout le paquet de Consuelo dans son sac, et qu'elle ne porterait rien. Il fallut qu'elle cédât ; mais, pour la vraisemblance de son personnage, et afin qu'il y eût apparence d'égalité entre eux, il consentit à lui laisser porter le violon en bandoulière.

— Savez-vous, lui disait Consuelo pour le décider à cette concession, qu'il faut que j'aie l'air de votre serviteur, ou tout au moins de votre guide? car je suis un paysan, il n'y a pas à dire ; et vous, vous êtes un citadin.

— Quel citadin ! répondait Haydn en riant. Je n'ai pas mal la tournure du garçon perruquier de Keller ! Et en disant ceci, le bon jeune homme se sentait un peu mortifié de ne pouvoir se montrer à Consuelo sous un accoutrement plus coquet que ses habits fanés par le soleil et un peu délabrés par le voyage.

— Non ! vous avez l'air, dit Consuelo pour lui ôter ce petit chagrin, d'un fils de famille ruiné, reprenant le chemin de la maison paternelle avec son garçon jardinier, compagnon de ses escapades.

— Je crois bien que nous ferons mieux de jouer des rôles appropriés à notre situation, reprit Joseph. Nous ne pouvons passer que pour ce que nous sommes (vous du moins pour le moment), de pauvres artistes ambulants ; et, comme c'est la coutume du métier de s'habiller comme on peut, avec ce que

l'on trouve, et selon l'argent qu'on a; comme on voit souvent les troubadours de notre espèce traîner par les champs la défroque d'un marquis ou celle d'un soldat; nous pouvons bien avoir, moi, l'habit noir rapé d'un petit professeur, et vous, la toilette inusitée dans ce pays-ci, d'un villageois de la Hongrie. Nous ferons même bien de dire, si l'on nous interroge, que nous avons été dernièrement faire une tournée de ce côté-là. Je pourrai parler *ex professo* du célèbre village de Rohran que personne ne connaît, et de la superbe ville de Haimburg dont personne ne se soucie. Quant à vous, comme votre petit accent si joli vous trahira toujours, vous ferez bien de ne pas nier que vous êtes Italien et chanteur de profession.

— A propos, il faut que nous ayons des noms de guerre, c'est l'usage : le vôtre est tout trouvé pour moi. Je dois, conformément

à mes manières italiennes, vous appeler Beppo; c'est l'abréviation de Joseph.

— Appelez-moi comme vous voudrez. J'ai l'avantage d'être aussi inconnu sous un nom que sous un autre. Vous, c'est différent. Il vous faut un nom absolument : lequel choisissez-vous ?

— La première abréviation vénitienne venue, Nello, Maso, Renzo, Zoto... Oh ! non pas celui-là, s'écria-t-elle après avoir laissé échapper par habitude la contraction enfantine du nom d'Anzoleto.

— Pourquoi pas celui-là ? reprit Joseph qui remarqua l'énergie de son exclamation.

— Il me porterait malheur. On dit qu'il y a des noms comme cela.

— Eh bien donc, comment vous baptiserons-nous ?

— Bertoni. Ce sera un nom italien quel-

conque, et une espèce de diminutif du nom d'Albert.

— Il signor Bertoni! cela fait bien! dit Joseph en s'efforçant de sourire; mais ce souvenir de Consuelo pour son noble fiancé lui enfonça un poignard dans le cœur. Il la regarda marcher devant lui, leste et dégagée : A propos, se dit-il pour se consoler, j'oubliais que c'est un garçon!

3

Ils trouvèrent bientôt la lisière du bois, et se dirigèrent vers le sud-est. Consuelo marchait la tête nue, et Joseph, voyant le soleil enflammer son teint blanc et uni, n'osait en exprimer son chagrin. Le chapeau qu'il portait lui-même n'était pas neuf, il ne pouvait

pas le lui offrir ; et, sentant sa sollicitude inutile, il ne voulait pas l'exprimer ; Mais il mit son chapeau sous son bras avec un mouvement brusque qui fut remarqué de sa compagne.

— Voilà une singulière idée, lui dit-elle. Il paraît que vous trouvez le temps couvert et la plaine ombragée? Cela me fait penser que je n'ai rien sur la tête ; mais comme je n'ai pas toujours eu toutes mes aises, je sais bien des manières de me les procurer à peu de frais. En parlant ainsi, elle arracha à un buisson un rameau de pampre sauvage, et, le roulant sur lui-même, elle s'en fit un chapeau de verdure.

Voilà qu'elle a l'air d'une Muse, pensa Joseph, et le garçon disparaît encore! Ils traversèrent un village, où, apercevant une de ces boutiques où l'on vend de tout, il y entra précipitamment sans qu'elle pût prévoir son

dessein, et en sortit bientôt avec un petit chapeau de paille à larges bords retroussés sur les oreilles comme les portent les paysans des vallées danubiennes.

— Si vous commencez par nous jeter dans le luxe, lui dit-elle en essayant cette nouvelle coiffure, songez que le pain pourra bien manquer vers la fin du voyage.

— Le pain vous manquer! s'écria Joseph vivement; j'aimerais mieux tendre la main aux voyageurs, faire des cabrioles sur les places publiques pour recevoir des gros sous! que sais-je! Oh! non, vous ne manquerez de rien avec moi. Et voyant que son enthousiasme étonnait un peu Consuelo, il ajouta en tâchant de rabaisser ses bons sentiments: Songez, *signor Bertoni*, que mon avenir dépend de vous, que ma fortune est dans vos mains, et qu'il est de mes intérêts de vous ramener saine et sauve à maître Porpora.

L'idée que son compagnon pouvait bien tomber subitement amoureux d'elle ne vint pas à Consuelo. Les femmes chastes et simples ont rarement ces prévisions, que les coquettes ont, au contraire, en toute rencontre, peut-être à cause de la préoccupation où elles sont d'en faire naître la cause. En outre, il est rare qu'une femme très jeune ne regarde pas comme un enfant un homme de son âge. Consuelo avait deux ans de plus qu'Haydn, et ce dernier était si petit et si malingre qu'on lui en eût donné à peine quinze. Elle savait bien qu'il en avait davantage; mais elle ne pouvait s'aviser de penser que son imagination et ses sens fussent déjà éveillés par l'amour. Elle s'aperçut cependant d'une émotion extraordinaire lorsque, s'étant arrêtée pour reprendre haleine dans un autre endroit d'où elle admirait un des beaux sites qui s'offrent à chaque pas dans

ces régions élevées, elle surprit les regards de Joseph attachés sur les siens avec une sorte d'extase. — Qu'avez-vous, ami Beppo? lui dit-elle naïvement. Il me semble que vous êtes soucieux, et je ne puis m'ôter de l'idée que ma compagnie vous embarrasse.

— Ne dites pas cela! s'écria-t-il avec douleur; c'est manquer d'estime pour moi, c'est me refuser votre confiance et votre amitié que je voudrais payer de ma vie.

— En ce cas, ne soyez pas triste, à moins que vous n'ayez quelque autre sujet de chagrin que vous ne m'avez pas confié.

Joseph tomba dans un morne silence, et ils marchèrent longtemps sans qu'il pût trouver la force de le rompre. Plus ce silence se prolongeait, plus le jeune homme en ressentait d'embarras; il craignait de se laisser deviner. Mais il ne trouvait rien de convenable à dire pour renouer la conversation. Enfin,

faisant un grand effort sur lui-même : — Savez-vous, lui dit-il, à quoi je songe très sérieusement ?

— Non, je ne le devine pas, répondit Consuelo, qui, pendant tout ce temps, s'était perdue dans ses propres préoccupations, et qui n'avait rien trouvé d'étrange à son silence.

— Je pensais, chemin faisant, que, si cela ne vous ennuyait pas, vous devriez m'enseigner l'italien. Je l'ai commencé avec des livres cet hiver ; mais, n'ayant personne pour me guider dans la prononciation, je n'ose pas articuler un seul mot devant vous. Cependant je comprends ce que je lis, et si, pendant notre voyage, vous étiez assez bonne pour me forcer à secouer ma mauvaise honte, et pour me reprendre à chaque syllabe, il me semble que j'aurais l'oreille assez musicale pour que votre peine ne fût pas perdue.

— Oh! de tout mon cœur, répondit Consuelo. J'aime qu'on ne perde pas un seul des précieux instants de la vie pour s'instruire; et comme on s'instruit soi-même en enseignant, il ne peut être que très bon pour nous deux de nous exercer à bien prononcer la langue musicale par excellence. Vous me croyez Italienne, et je ne le suis pas, quoique j'aie très peu d'accent dans cette langue. Mais je ne la prononce vraiment bien qu'en chantant; et quand je voudrai vous faire saisir l'harmonie des sons italiens, je chanterai les mots qui vous présenteront des difficultés. Je suis persuadée qu'on ne prononce mal que parce qu'on entend mal. Si votre oreille perçoit complètement les nuances, ce ne sera plus pour vous qu'une affaire de mémoire de les bien répéter.

— Ce sera donc à la fois une leçon d'italien et une leçon de chant! s'écria Joseph. Et

une leçon qui durera cinquante lieues ! pensa-t-il dans son ravissement. Ah ! ma foi, vive l'art ! le moins dangereux, le moins ingrat de tous les amours !

La leçon commença sur l'heure, et Consuelo, qui eut d'abord de la peine à ne pas éclater de rire à chaque mot que Joseph disait en italien, s'émerveilla bientôt de la facilité et de la justesse avec lesquelles il se corrigeait. Cependant le jeune musicien, qui souhaitait avec ardeur d'entendre la voix de la cantatrice, et qui n'en voyait pas venir l'occasion assez vite, la fit naître par une petite ruse. Il feignit d'être embarrassé de donner à l'*à* italien la franchise et la netteté convenables, et il chanta une phrase de Leo où le mot *felicità* se trouvait répété plusieurs fois. Aussitôt Consuelo, sans s'arrêter, et sans être plus essoufflée que si elle eût été assise à son piano, lui chanta la phrase à

plusieurs reprises. A cet accent si généreux et si pénétrant qu'aucun autre ne pouvait, à cette époque, lui être comparé dans le monde, Joseph sentit un frisson passer dans tout son corps, et froissa ses mains l'une contre l'autre avec un mouvement convulsif et une exclamation passionnée.

— A votre tour, essayez donc, dit Consuelo sans s'apercevoir de ses transports.

Haydn essaya la phrase, et la dit si bien que son jeune professeur battit des mains. — C'est à merveille, lui dit-elle avec un accent de franchise et de bonté. Vous apprenez vite, et vous avez une voix magnifique.

— Vous pouvez me dire là-dessus tout ce qu'il vous plaira, répondit Joseph ; mais moi je sens que je ne pourrai jamais vous rien dire de vous-même.

— Et pourquoi donc? dit Consuelo. Mais, en se retournant vers lui, elle vit qu'il avait

les yeux gros de larmes, et qu'il serrait encore ses mains, en faisant craquer les phalanges, comme un enfant folâtre et comme un homme enthousiaste.

— Ne chantons plus, lui dit-elle. Voici des cavaliers qui viennent à notre rencontre.

— Ah! mon Dieu, oui! taisez-vous! s'écria Joseph tout hors de lui. Qu'ils ne vous entendent pas! car ils mettraient pied à terre, et vous salueraient à genoux.

— Je ne crains pas ces mélomanes; ce sont des garçons bouchers qui portent des veaux en croupe.

— Ah! baissez votre chapeau, détournez la tête! dit Joseph en se rapprochant d'elle avec un sentiment de jalousie exaltée. Qu'ils ne vous voient pas! qu'ils ne vous entendent pas! que personne autre que moi ne vous voie et ne vous entende!

Le reste de la journée s'écoula dans une

alternative d'études sérieuses et de causeries enfantines. Au milieu de ses agitations, Joseph éprouvait une joie enivrante, et ne savait s'il était le plus tremblant des adorateurs de la beauté, ou le plus rayonnant des amis de l'art. Tour à tour idole resplendissante et camarade délicieux, Consuelo remplissait toute sa vie et transportait tout son être. Vers le soir il s'aperçut qu'elle se traînait avec peine, et que la fatigue avait vaincu son enjouement. Il est vrai que, depuis plusieurs heures, malgré les fréquentes haltes qu'ils faisaient sous les ombrages du chemin, elle se sentait brisée de lassitude; mais elle voulait qu'il en fût ainsi; et n'eût-il pas été démontré qu'elle devait s'éloigner de ce pays au plus vite, elle eût encore cherché, dans le mouvement et dans l'étourdissement d'une gaîté un peu forcée, une distraction contre le déchirement de son cœur. Les premières

ombres du soir, en répandant de la mélancolie sur la campagne, ramenèrent les sentiments douloureux qu'elle combattait avec un si grand courage. Elle se représenta la morne soirée qui commençait au château des Géants, et la nuit, peut-être terrible, qu'Albert allait passer. Vaincue par cette idée, elle s'arrêta involontairement au pied d'une grande croix de bois, qui marquait, au sommet d'une colline nue, le théâtre de quelque miracle ou de quelque crime traditionnels.

— Hélas! vous êtes plus fatiguée que vous ne voulez en convenir, lui dit Joseph; mais notre étape touche à sa fin, car je vois briller au fond de cette gorge les lumières d'un hameau. Vous croyez peut-être que je n'aurais pas la force de vous porter, et cependant, si vous vouliez...

— Mon enfant, lui répondit-elle en souriant, vous êtes bien fier de votre sexe. Je

vous prie de ne pas tant mépriser le mien, et de croire que j'ai plus de force qu'il ne vous en reste pour vous porter vous-même. Je suis essoufflée d'avoir grimpé ce sentier, voilà tout; et si je me repose, c'est que j'ai envie de chanter.

— Dieu soit loué! s'écria Joseph : chantez donc là, au pied de la croix. Je vais me mettre à genoux... Et cependant, si cela allait vous fatiguer davantage!

— Ce ne sera pas long, dit Consuelo; mais c'est une fantaisie que j'ai de dire ici un verset de cantique que ma mère me faisait chanter avec elle, soir et matin, dans la campagne, quand nous rencontrions une chapelle ou une croix plantée comme celle ci à la jonction de quatre sentiers.

L'idée de Consuelo était encore plus romanesque qu'elle ne voulait le dire. En songeant à Albert, elle s'était représenté cette

faculté quasi-surnaturelle qu'il avait souvent de voir et d'entendre à distance. Elle s'imagina fortement qu'à cette heure même il pensait à elle, et la voyait peut-être ; et, croyant trouver un allègement à sa peine en lui parlant par un chant sympathique à travers la nuit et l'espace, elle monta sur les pierres qui assujettissaient le pied de la croix. Alors, se tournant du côté de l'horizon derrière lequel devait être Riesenburg, elle donna sa voix dans toute son étendue pour chanter le verset du cantique espagnol :

O consuelo de mi alma, etc.

— Mon Dieu, mon Dieu ! disait Haydn en se parlant à lui-même lorsqu'elle eut fini, je n'avais jamais entendu chanter ; je ne savais pas ce que c'est que le chant ! Y a-t-il donc d'autres voix humaines semblables à celle-ci? Pourrai-je jamais entendre quelque chose

de comparable à ce qui m'est révélé aujourd'hui? O musique! sainte musique! ô génie de l'art! que tu m'embrases, et que tu m'épouvantes!

Consuelo redescendit de la pierre, où comme une madone, elle avait dessiné sa silhouette élégante dans le bleu transparent de la nuit. A son tour, inspirée à la manière d'Albert, elle s'imagina qu'elle le voyait, à travers les bois, les montagnes et les vallées, assis sur la pierre du Schreckenstein, calme, résigné, et rempli d'une sainte espérance. Il m'a entendue, pensait-elle, il a reconnu ma voix et le chant qu'il aime. Il m'a comprise, et maintenant il va rentrer au château, embrasser son père, et peut-être s'endormir paisiblement.

— Tout va bien, dit-elle à Joseph sans prendre garde à son délire d'admiration. Puis, retournant sur ses pas, elle déposa un

baiser sur le bois grossier de la croix. Peut-être en cet instant, par un rapprochement bizarre, Albert éprouva-t-il comme une commotion électrique qui détendit les ressorts de sa volonté sombre, et fit passer jusqu'aux profondeurs les plus mystérieuses de son âme les délices d'un calme divin. Peut-être fut-ce le moment précis du profond et bienfaisant sommeil où il tomba, et où son père, inquiet et matinal, eut la satisfaction de le retrouver plongé le lendemain au retour de l'aurore.

Le hameau dont ils avaient aperçu les feux dans l'ombre n'était qu'une vaste ferme où ils furent reçus avec hospitalité. Une famille de bons laboureurs mangeait en plein air devant la porte, sur une table de bois brut, à laquelle on leur fit place, sans difficulté comme sans empressement. On ne leur adressa point de questions, on les regarda à

peine. Ces braves gens, fatigués d'une longue et chaude journée de travail, prenaient leur repas en silence, livrés à la béate jouissance d'une alimentation simple et copieuse. Consuelo trouva le souper délicieux. Joseph oublia de manger, occupé qu'il était à regarder cette pâle et noble figure de Consuelo au milieu de ces larges faces hâlées de paysans, douces et stupides comme celles de leurs bœufs qui paissaient l'herbe autour d'eux, et ne faisaient guère un plus grand bruit de mâchoires en ruminant avec lenteur.

Chacun des convives se retira silencieusement en faisant un signe de croix, aussitôt qu'il se sentit repu, et alla se livrer au sommeil, laissant les plus robustes prolonger les douceurs de la table autant qu'ils le jugeraient à propos. Les femmes qui les servaient s'assirent à leurs places, dès qu'ils se furent tous

levés, et se mirent à souper avec les enfants. Plus animées et plus curieuses, elles retinrent et questionnèrent les jeunes voyageurs. Joseph se chargea des contes qu'il tenait tout prêts pour les satisfaire, et ne s'écarta guère de la vérité, quant au fond, en leur disant que lui et son camarade étaient de pauvres musiciens ambulants. — Quel dommage que nous ne soyons pas au dimanche, répondit une des plus jeunes, vous nous auriez fait danser! Elles examinèrent beaucoup Consuelo, qui leur parut un fort joli garçon, et qui affectait, pour bien remplir son rôle, de les regarder avec des yeux hardis et bien éveillés. Elle avait soupiré un instant en se représentant la douceur de ces mœurs patriarcales dont sa profession active et vagabonde l'éloignait si fort. Mais en observant ces pauvres femmes se tenir debout derrière leurs maris, les servir avec respect, et man-

ger ensuite leurs restes avec gaîté, les unes allaitant un petit, les autres esclaves déjà, par instinct, de leurs jeunes garçons, s'occupant d'eux avant de songer à leurs filles et à elles-mêmes, elle ne vit plus dans tous ces bons cultivateurs que des sujets de la faim et de la nécessité; les mâles enchaînés à la terre, valets de charrue et de bestiaux; les femelles enchaînées au maître, c'est-à-dire à l'homme, cloîtrées à la maison, servantes à perpétuité, et condamnées à un travail sans relâche au milieu des souffrances et des embarras de la maternité. D'un côté le possesseur de la terre, pressant ou rançonnant le travailleur jusqu'à lui ôter le nécessaire dans les profits de son aride labeur; de l'autre l'avarice et la peur qui se communiquent du maître au tenancier, et condamnent celui-ci à gouverner despotiquement et parcimonieusement sa propre famille et sa propre

vie. Alors cette sérénité apparente ne sembla plus à Consuelo que l'abrutissement du malheur ou l'engourdissement de la fatigue; et elle se dit qu'il valait mieux être artiste ou bohémien, que seigneur ou paysan, puisqu'à la possession d'une terre comme à celle d'une gerbe de blé s'attachaient ou la tyrannie injuste, ou le morne assujettissement de la cupidité. *Viva la libertà!* dit-elle à Joseph, à qui elle exprimait ses pensées en italien, tandis que les femmes lavaient et rangeaient la vaisselle à grand bruit, et qu'une vieille impotente tournait son rouet avec la régularité d'une machine.

Joseph était surpris de voir quelques-unes de ces paysannes parler allemand tant bien que mal. Il apprit d'elles que le chef de la famille, qu'il avait vu habillé en paysan, était d'origine noble, et avait eu un peu de fortune et d'éducation dans sa jeunesse; mais que,

ruiné entièrement dans la guerre de la Succession, il n'avait plus eu d'autres ressources pour élever sa nombreuse famille que de s'attacher comme fermier à une abbaye voisine. Cette abbaye le rançonnait horriblement, et il venait de payer le droit de mitre; c'est-à-dire l'impôt levé par le fisc impérial sur les communautés religieuses à chaque mutation d'abbé. Cet impôt n'était jamais payé en réalité que par les vassaux et tenanciers des biens ecclésiastiques, en surplus de leurs redevances et menus-suffrages. Les serviteurs de la ferme étaient serfs, et ne s'estimaient pas plus malheureux que le chef qui les employait. Le fermier du fisc était juif; et, renvoyé, de l'abbaye qu'il tourmentait, aux cultivateurs qu'il tourmentait plus encore, il était venu dans la matinée réclamer et toucher une somme qui était l'épargne de pluieurs années. Entre les prêtres catholiques

et les exacteurs israélites, le pauvre agriculteur ne savait lesquels haïr et redouter le plus.

— Voyez, Joseph, dit Consuelo à son compagnon ; ne vous disais-je pas bien que nous étions seuls riches en ce monde, nous qui ne payons pas d'impôt sur nos voix, et qui ne travaillons que quand il nous plaît ?

L'heure du coucher étant venue, Consuelo éprouvait tant de fatigue qu'elle s'endormit sur un banc à la porte de la maison. Joseph profita de ce moment pour demander des lits à la fermière.

— Des lits, mon enfant ? répondit-elle en souriant ; si nous pouvions vous en donner un, ce serait beaucoup, et vous sauriez bien vous en contenter pour deux.

Cette réponse fit monter le sang au visage du pauvre Joseph. Il regarda Consuelo ; et, voyant qu'elle n'entendait rien de ce dialogue, il surmonta son émotion.

— Mon camarade est très fatigué, dit-il, et si vous pouvez lui céder un petit lit, nous le paierons ce que vous voudrez. Pour moi, un coin dans la grange ou dans l'étable me suffira.

— Eh bien! si cet enfant est malade, par humanité nous lui donnerons un lit dans la chambre commune. Nos trois filles coucheront ensemble. Mais dites à votre camarade de se tenir tranquille, au moins, et de se comporter décemment; car mon mari et mon gendre, qui dorment dans la même pièce, le mettraient à la raison.

— Je vous réponds de la douceur et de l'honnêtete de mon camarade; reste à savoir s'il ne préférera pas encore dormir dans le foin que dans une chambre où vous êtes tant de monde.

Il fallut bien que le bon Joseph réveillât le signor Bertoni pour lui proposer cet arran-

gement. Consuelo n'en fut pas effarouchée comme il s'y attendait. Elle trouva que puisque les jeunes filles de la maison reposaient dans la même pièce que le père et le gendre, elle y serait plus en sûreté que partout ailleurs ; et ayant souhaité le bonsoir à Joseph, elle se glissa derrière les quatre rideaux de laine brune qui enfermaient le lit désigné, où, prenant à peine le temps de se déshabiller, elle s'endormit profondément.

# 4

Cependant, après les premières heures de ce sommeil accablant, elle fut réveillée par le bruit continuel qui se faisait autour d'elle. D'un côté, la vieille grand'mère, dont le lit touchait presque au sien, toussait et râlait sur le ton le plus aigu et le plus déchirant;

de l'autre, une jeune femme allaitait son petit enfant et chantait pour le rendormir ; les ronflements des hommes ressemblaient à des rugissements ; un autre enfant, quatrième dans un lit, pleurait en se quellerant avec ses frères ; les femmes se relevaient pour les mettre d'accord, et faisaient plus de bruit encore par leurs réprimandes et leurs menaces. Ce mouvement perpétuel, ces cris d'enfants, la malpropreté, la mauvaise odeur et la chaleur de l'atmosphère chargée de miasmes épais, devinrent si désagréables à Consuelo, qu'elle n'y put tenir longtemps. Elle se rhabilla sans bruit, et, profitant d'un moment où tout le monde était endormi, elle sortit de la maison, et chercha un coin pour dormir jusqu'au jour.

Elle se flattait de dormir mieux en plein air. Ayant passé la nuit précédente à mar-

cher, elle ne s'était pas aperçue du froid; mais, outre qu'elle était dans une disposition d'accablement bien différente de l'excitation de son départ, le climat de cette région élevée se manifestait déjà plus âpre qu'aux environs de Riesenburg. Elle sentit le frisson la saisir, et un horrible malaise lui fit craindre de ne pouvoir supporter une suite de journées de marche et de nuits sans repos, dont le début s'annonçait si désagréablement. C'est en vain qu'elle se reprocha d'être devenue *princesse* dans les douceurs de la vie de château : elle eût donné le reste de ses jours en cet instant pour une heure de bon sommeil.

Cependant, n'osant rentrer dans la maison de peur d'éveiller et d'indisposer ses hôtes, elle chercha la porte des granges; et, trouvant l'étable ouverte à demi, elle y pénétra à tâtons. Un profond silence y régnait.

Jugeant cet endroit désert, elle s'étendit sur une crèche remplie de paille dont la chaleur et l'odeur saine lui parurent délicieuses.

Elle commençait à s'endormir, lorsqu'elle sentit sur son front une haleine chaude et humide, qui se retira avec un souffle violent et une sorte d'imprécation étouffée. La première frayeur passée, elle aperçut, dans le crépuscule qui commençait à poindre, une longue figure et deux formidables cornes au dessus de sa tête : c'était une belle vache qui avait passé le cou au ratelier, et qui, après l'avoir flairée avec étonnement, se retirait avec épouvante. Consuelo se tapit dans le coin, de manière à ne pas la contrarier, et dormit fort tranquillement. Son oreille fut bientôt habituée à tous les bruits de l'étable, un cri des chaînes dans leurs anneaux, au mugissement des génisses et au frottement des cornes contre les barres de la crèche.

Elle ne s'éveilla même pas lorsque les laitières entrèrent pour faire sortir leurs bêtes et les traire en plein air. L'étable se trouva vide ; l'endroit sombre où Consuelo s'était retirée avait empêché qu'on ne la découvrît, et le soleil était levé lorsqu'elle ouvrit de nouveau les yeux. Enfoncée dans la paille, elle goûta encore quelques instants le bien-être de sa situation, et se réjouit de se sentir rafraîchie et reposée, prête à reprendre sa marche sans effort et sans inquiétude.

Lorsqu'elle sauta à bas de la crèche pour chercher Joseph, le premier objet qu'elle rencontra fut Joseph lui-même, assis vis à vis d'elle sur la crèche d'en face.

— Vous m'avez donné bien de l'inquiétude, cher signor Bertoni, lui dit-il. Lorsque les jeunes filles m'ont appris que vous n'étiez plus dans la chambre, et qu'elles ne savaient ce que vous étiez devenue, je vous ai

cherchée partout, et ce n'est qu'en désespoir de cause que je suis revenu ici où j'avais passé la nuit, et où je vous ai trouvée, à ma grande surprise. J'en étais sorti dans l'obscurité du matin, et ne m'étais pas avisé de vous découvrir, là vis à vis de moi, blottie dans cette paille et sous le nez de ces animaux qui eussent pu vous blesser. Vraiment, signora, vous êtes téméraire, et vous ne songez pas aux périls de toute espèce que vous affrontez.

— Quels périls, mon cher Beppo? dit Consuelo en souriant et en lui tendant la main. Ces bonnes vaches ne sont pas des animaux bien féroces, et je leur ai fait plus de peur qu'elles ne pouvaient me faire de mal.

— Mais, signora, reprit Joseph en baissant la voix, vous venez au milieu de la nuit vous réfugier dans le premier endroit qui se présente. D'autres hommes que moi pou-

vaient se trouver dans cette étable, quelque vagabond moins respectueux que votre fidèle et dévoué Beppo, quelque serf grossier !... Si, au lieu de la crèche où vous avez dormi, vous aviez choisi l'autre, et qu'au lieu de moi vous y eussiez éveillé en sursaut quelque soldat ou quelque rustre !

Consuelo rougit en songeant qu'elle avait dormi si près de Joseph et toute seule avec lui dans les ténèbres ; mais cette honte ne fit qu'augmenter sa confiance et son amitié pour le bon jeune homme. — Joseph, lui dit-elle, vous voyez que, dans mes imprudences, le ciel ne m'abandonne pas, puisqu'il m'avait conduite auprès de vous. C'est lui qui m'a fait vous rencontrer hier matin au bord de la fontaine où vous m'avez donné votre pain, votre confiance et votre amitié ; c'est lui encore qui a placé, cette nuit, mon sommeil

insouciant sous votre sauve-garde fraternelle.

Elle lui raconta en riant la mauvaise nuit qu'elle avait passée dans la chambre commune avec la bruyante famille de la ferme, et combien elle s'était sentie heureuse et tranquille au milieu des vaches.

— Il est donc vrai, dit Joseph, que les animaux ont une habitation plus agréable et des mœurs plus élégantes que l'homme qui les soigne!

— C'est à quoi je songeais tout en m'endormant sur cette crèche. Ces bêtes ne me causaient ni frayeur ni dégoût, et je me reprochais d'avoir contracté des habitudes tellement aristocratiques, que la société de mes semblables et le contact de leur indigence me fussent devenus insupportables. D'où vient cela, Joseph? Celui qui est né dans la misère devrait, lorsqu'il y retombe, ne pas

éprouver cette répugnance dédaigneuse à laquelle j'ai cédé. Et quand le cœur ne s'est pas vicié dans l'atmosphère de la richesse, pourquoi reste-t-on délicat d'habitudes, comme je l'ai été cette nuit en fuyant la chaleur nauséabonde et la confusion bruyante de cette pauvre couvée humaine ?

— C'est que la propreté, l'air pur et le bon ordre domestique sont sans doute des besoins légitimes et impérieux pour toutes les organisations choisies, répondit Joseph. Quiconque est né artiste a le sentiment du beau et du bien, l'antipathie du grossier et du laid. Et la misère est laide ! Je suis paysan, moi aussi, et mes parents m'ont donné le jour sous le chaume ; mais ils étaient artistes : notre maison, quoique pauvre et petite, était propre et bien rangée. Il est vrai que notre pauvreté était voisine de l'aisance,

tandis que l'excessive privation ôte peut-être jusqu'au sentiment du mieux.

— Pauvres gens! dit Consuelo. Si j'étais riche, je voudrais tout de suite leur faire bâtir une maison; et si j'étais reine, je leur ôterais ces impôts, ces moines et ces juifs qui les dévorent.

— Si vous étiez riche, vous n'y penseriez pas; et si vous étiez née reine, vous ne le voudriez pas. Ainsi va le monde!

— Le monde va donc bien mal!

— Hélas oui! et sans la musique qui transporte l'âme dans un monde idéal, il faudrait se tuer, quand on a le sentiment de ce qui se passe dans celui-ci.

— Se tuer est fort commode, mais ne fait de bien qu'à soi. Joseph, il faudrait devenir riche et rester humain.

— Et comme cela ne paraît guère possi-

ble, il faudrait, du moins, que tous les pauvres fussent artistes.

— Vous n'avez pas là une mauvaise idée, Joseph. Si les malheureux avaient tous le sentiment et l'amour de l'art pour poétiser la souffrance et embellir la misère, il n'y aurait plus ni malpropreté, ni découragement, ni oubli de soi-même, et alors les riches ne se permettraient plus de tant fouler et mépriser les misérables. On respecte toujours un peu les artistes.

— Eh! vous m'y faites songer pour la première fois, reprit Haydn. L'art peut donc avoir un but bien sérieux, bien utile pour les hommes?...

— Aviez-vous donc pensé jusqu'ici que ce n'était qu'un amusement?

— Non, mais une maladie, une passion, un orage qui gronde dans le cœur, une fièvre qui s'allume en nous et que nous communi-

quons aux autres... Si vous savez ce que c'est, dites-le-moi.

—Je vous le dirai quand je le comprendrai bien moi-même; mais c'est quelque chose de grand, n'en doutez pas, Joseph. Allons, partons et n'oublions pas le violon, votre unique propriété, ami Beppo, la source de votre future opulence.

Ils commencèrent par faire leurs petites provisions pour le déjeûner qu'ils méditaient de manger sur l'herbe dans quelque lieu romantique. Mais quand Joseph tira la bourse et voulut payer, la fermière sourit, et refusa sans affectation, quoique avec fermeté. Quelles que fussent les instances de Consuelo, elle ne voulut jamais rien accepter, et même elle surveilla ses jeunes hôtes de manière à ce qu'ils ne pussent pas glisser le plus léger don aux enfants. —Rappelez-vous, dit-elle enfin avec un peu de hauteur à Joseph qui insis-

tait, que mon mari est noble de naissance, et croyez bien que le malheur ne l'a pas avili au point de lui faire vendre l'hospitalité.

—Cette fierté-là me semble un peu outrée, dit Joseph à sa compagne lorsqu'ils furent sur le chemin. Il y a plus d'orgueil que de charité dans le sentiment qui les anime.

— Je n'y veux voir que de la charité, répondit Consuelo, et j'ai le cœur gros de honte et de repentir en songeant que je n'ai pu supporter l'incommodité de cette maison qui n'a pas craint d'être souillée et surchargée par la présence du vagabond que je représente. Ah ! maudite recherche ! sotte délicatesse des enfants gâtés de ce monde ! tu es une maladie, puisque tu n'es la santé pour les uns qu'au détriment des autres !

— Pour une grande artiste comme vous l'êtes, je vous trouve trop sensible aux choses d'ici-bas, lui dit Joseph. Il me semble qu'i

faut à l'artiste un peu plus d'indifférence et d'oubli de tout ce qui ne tient pas à sa profession. On disait dans l'auberge de Klatau, où j'ai entendu parler de vous et du château des Géants, que le comte Albert de Rudolstadt était un grand philosophe dans sa bizarrerie. Vous avez senti, signora, qu'on ne pouvait être artiste et philosophe en même temps ; c'est pourquoi vous avez pris la fuite. Ne vous affectez donc plus du malheur des humains, et reprenons notre leçon d'hier.

— Je le veux bien, Beppo ; mais sachez auparavant que le comte Albert est un plus grand artiste que nous, tout philosophe qu'il est.

— En vérité ! Il ne lui manque donc rien pour être aimé? reprit Joseph avec un soupir.

— Rien à mes yeux que d'être pauvre et sans naissance, répondit Consuelo ; et douce-

ment gagnée par l'attention que Joseph lui prêtait, stimulée par d'autres questions naïves qu'il lui adressa en tremblant, elle se laissa entraîner au plaisir de lui parler assez longuement de son fiancé. Chaque réponse amenait une explication, et, de détails en détails, elle en vint à lui raconter minutieusement toutes les particularités de l'affection qu'Albert lui avait inspirée. Peut-être cette confiance absolue en un jeune homme qu'elle ne connaissait que depuis la veille eût-elle été inconvenante en toute autre situation. Il est vrai que cette situation bizarre était seule capable de la faire naître. Quoi qu'il en soit, Consuelo céda à un besoin irrésistible de se rappeler à elle-même et de confier à un cœur ami les vertus de son fiancé ; et, tout en parlant ainsi, elle sentit, avec la même satisfaction qu'on éprouve à faire l'essai de ses forces après une maladie grave, qu'elle aimait Albert plus qu'elle ne

s'en était flattée en lui promettant de travailler à n'aimer que lui. Son imagination s'exaltait sans inquiétude, à mesure qu'elle s'éloignait de lui; et tout ce qu'il y avait de beau, de grand et de respectable dans son caractère, lui apparut sous un jour plus brillant, lorsqu'elle ne sentit plus en elle la crainte de prendre trop précipitamment une résolution absolue. Sa fierté ne souffrait plus de l'idée qu'on pouvait l'accuser d'ambition; car elle fuyait, elle renonçait en quelque sorte aux avantages matériels attachés à cette union; elle pouvait donc, sans contrainte et sans honte, se livrer à l'affection dominante de son âme. Le nom d'Anzoleto ne vint pas une seule fois sur ses lèvres, et elle s'aperçut encore avec plaisir qu'elle n'avait pas même songé à faire mention de lui dans le récit de son séjour en Bohême.

Ces épanchements, tout déplacés et témé-

raires qu'ils pussent être, amenèrent les meilleurs résultats. Ils firent comprendre à Joseph combien l'âme de Consuelo était sérieusement occupée ; et les espérances vagues qu'il pouvail avoir involontairement conçues s'évanouirent comme des songes, dont il s'efforça même de dissiper le souvenir. Après une ou deux heures de silence qui succédèrent à cet entretien animé, il prit la ferme résolution de ne plus voir en elle ni une belle syrène, ni un dangereux et problématique camarade, mais une grande artiste et une noble femme, dont les conseils et l'amitié étendraient sur toute sa vie une heureuse influeuce.

Autant pour répondre à sa confiance que pour mettre à ses propres désirs une double barrière, il lui ouvrit son âme, et lui raconta comme quoi, lui aussi, était engagé, et pour ainsi dire fiancé. Son roman de cœur

était moins poétique que celui de Consuelo; mais pour qui sait l'issue de ce roman dans la vie de Haydn, il n'était pas moins pur et moins noble. Il avait témoigné de l'amitié à la fille de son généreux hôte, le perruquier Keller, et celui-ci, voyant cette innocente liaison, lui avait dit : « Joseph, je me fie à toi. Tu parais aimer ma fille, et je vois que tu ne lui es pas indifférent. Si tu es aussi loyal que laborieux et reconnaissant, quand tu auras assuré ton existence, tu seras mon gendre. » Dans un mouvement de gratitude exaltée, Joseph avait promis, juré!... et quoique sa fiancée ne lui inspirât pas la moindre passion, il se regardait comme enchaîné pour jamais.

Il raconta ceci avec une mélancolie qu'il ne put vaincre en songeant à la différence de sa position réelle et des rêves enivrants auxquels il lui fallait renoncer. Consuelo regarda

cette tristesse comme l'indice d'un amour profond et invincible pour la fille de Keller. Il n'osa la détromper ; et son estime, son abandon complet dans la loyauté et la pureté de Beppo en augmentèrent d'autant.

Leur voyage ne fut donc troublé par aucune de ces crises et de ses explosions que l'on eût pu présager en voyant partir ensemble pour un tête-à-tête de quinze jours, et au milieu de toutes les circonstances qui pouvaient garantir l'impunité, deux jeunes gens aimables, intelligents, et remplis de sympathie l'un pour l'autre. Quoique Joseph n'aimât pas la fille de Keller, il consentit à laisser prendre sa fidélité de conscience pour une fidélité de cœur ; et quoiqu'il sentît encore parfois l'orage gronder dans son sein, il sut si bien l'y maîtriser, que sa chaste compagne, dormant au fond des bois sur la bruyère, gardée par lui comme par un chien

fidèle, traversant à ses côtés des solitudes profondes, loin de tout regard humain, passant maintes fois la nuit avec lui dans la même grange ou dans la même grotte, ne se douta pas une seule fois de ses combats et des mérites de sa victoire. Dans sa vieillesse, lorsque Haydn lut les premiers livres des Confessions de Jean-Jacques Rousseau, il sourit avec des yeux baignés de larmes en se rappelant sa traversée du Bœhmer-wald avec Consuelo, l'amour tremblant, et la pieuse innocence pour compagnons de voyage.

Une fois, pourtant, la vertu du jeune musicien se trouva à une rude épreuve. Lorsque le temps était beau, les chemins faciles, et la lune brillante, ils adoptaient la vraie et bonne manière de voyager pédrestement sans courir les risques des mauvais gîtes. Ils s'établissaient dans quelque lieu tranquille

et abrité pour y passer la journée à causer, à dîner, à faire de la musique et à dormir. Aussitôt que la soirée devenait froide, ils achevaient de souper, pliaient bagage, et reprenaient leur course jusqu'au jour. Ils échappaient ainsi à la fatigue d'une marche au soleil, aux dangers d'être examinés curieusement, à la malpropreté et à la dépense des auberges. Mais lorsque la pluie, qui devint assez fréquente dans la partie élevée du Bœhmer-Wald où la Moldaw prend sa source, les forçait de chercher un abri, ils se retiraient où ils pouvaient, tantôt dans la cabane de quelque serf, tantôt dans les hangars de quelque châtellenie. Ils fuyaient avec soin les cabarets, où ils eussent pu trouver plus facilement à se loger, dans la crainte des mauvaises rencontres, des propos grossiers, et des scènes bruantes.

Un soir donc, pressés par l'orage, ils en-

trèrent dans la hutte d'un chevrier, qui, pour toute démonstration d'hospitalité, leur dit en bâillant et en étendant les bras du côté de sa bergerie : —Allez au foin.

Consuelo se glissa dans un coin bien sombre, comme elle avait coutume de faire, et Joseph allait s'installer à distance dans un autre coin, lorsqu'il heurta les jambes d'un homme endormi qui l'apostropha rudement. D'autres jurements répondirent à l'imprécation du dormeur, et Joseph, effrayé de cette compagnie, se rapprocha de Consuelo et lui saisit le bras pour être sûr que personne ne se mettrait entre eux. D'abord leur pensée fut de sortir ; mais la pluie ruisselait à grand bruit sur le toit de planches de la hutte, et tout le monde était rendormi. — Restons, dit Joseph à voix basse, jusqu'à ce que la pluie ait cessé. Vous pouvez dormir sans crainte, je ne fermerai pas l'œil, je res-

terai près de vous. Personne ne peut se douter qu'il y ait une femme ici. Aussitôt que le temps redeviendra supportable, je vous éveillerai, et nous nous glisserons dehors. Consuelo n'était pas fort rassurée ; mais il y avait plus de danger à sortir tout de suite qu'à rester. Le chevrier et ses hôtes remarqueraient cette crainte de demeurer avec eux ; ils en prendraient des soupçons, où sur leur sexe, ou sur l'argent qu'on pourrait leur supposer ; et si ces hommes étaient capables de mauvaises intentions, ils les suivraient dans la campagne pour les attaquer. Consuelo, ayant fait toutes ces réflexions, se tint tranfiuille ; mais elle enlaça son bras à celui de Joseph, par un sentiment de frayeur bien naturelle, et de confiance bien fondée en sa sollicitude.

Quand la pluie cessa, comme ils n'avaient dormi ni l'un ni l'autre, ils se disposaient à

partir, lorsqu'ils entendirent remuer leurs compagnons inconnus, qui se levèrent, et s'entretinrent à voix basse dans un argot incompréhensible, après avoir soulevé de lourds paquets qu'ils chargèrent sur leurs dos. Ils se retirèrent en échangeant avec le chevrier quelques mots allemands qui firent juger à Joseph qu'ils faisaient la contrebande, et que leur hôte était dans la confidence. Il n'était guère que minuit, la lune se levait, et, à la lueur d'un rayon qui tombait obliquement sur la porte entr'ouverte, Consuelo vit briller leurs armes, tandis qu'ils s'occupaient à les cacher sous leurs manteaux. En même temps, elle s'assura qu'il n'y avait plus personne dans la hutte, et le chevrier lui-même l'y laissa seule avec Haydn ; car il suivit les contrebandiers, pour les guider dans les sentiers de la montagne, et leur enseigner un passage à la frontière,

connu, disait-il, de lui seul. — Si tu nous trompes, au premier soupçon je te fais sauter la cervelle, lui dit un de ces hommes à figure énergique et grave. Ce fut la dernière parole que Consuelo entendit. Leurs pas mesurés firent craquer le gravier pendant quelques instants. Le bruit d'un ruisseau voisin, grossi par la pluie, couvrit celui de leur marche, qui se perdait dans l'éloignement.

— Nous avions tort de les craindre, dit Joseph sans quitter cependant le bras de Consuelo, qu'il pressait toujours contre sa poitrine. Ce sont des gens qui évitent les regards encore plus que nous.

— Et à cause de cela, je crois que nous avons couru quelque danger, répondit Consuelo. Quand vous les avez heurtés dans l'obscurité, vous avez bien fait de ne rien répondre à leurs jurements : ils vous ont pris pour un des leurs. Autrement, ils nous au-

raient peut-être craints comme des espions, et nous auraient fait un mauvais parti. Grâce à Dieu, il n'y a plus rien à craindre, et nous voilà enfin seuls.

— Reposez-vous donc, dit Joseph en sentant à regret le bras de Consuelo se détacher du sien. Je veillerai encore, et au jour nous partirons.

Consuelo avait été plus fatiguée par la peur que par la marche; elle était si habituée à dormir sous la garde de son ami, qu'elle céda au sommeil. Mais Joseph, qui avait pris, lui aussi, après bien des agitations, l'habitude de dormir auprès d'elle, ne put cette fois goûter aucun repos. Cette main de Consuelo, qu'il avait tenue toute tremblante dans la sienne pendant deux heures, ces émotions de terreur et de jalousie qui avaient réveillé toute l'intensité de son amour, et jusqu'à cette dernière parole que Consuelo

lui disait en s'endormant : « Nous voilà enfin seuls ! » allumaient en lui une fièvre brûlante. Au lieu de se retirer au fond de la hutte pour lui témoigner son respect, comme il avait accoutumé de faire, voyant qu'elle-même ne songeait pas à s'éloigner de lui, il resta assis à ses côtés; et les palpitations de son cœur devinrent si violentes, que Consuelo eût pu les entendre, si elle n'eût pas été endormie. Tout l'agitait, le bruit mélancolique du ruisseau, les plaintes du vent dans les sapins, et les rayons de la lune qui se glissaient par une fente de la toiture, et venaient éclairer faiblement le visage pâle de Consuelo encadré dans ses cheveux noirs ; enfin, ce je ne sais quoi de terrible et de farouche qui passe de la nature extérieure dans le cœur de l'homme quand la vie est sauvage autour de lui. Il commençait à se calmer et à s'assoupir, lorsqu'il crut sentir des mains

sur sa poitrine. Il bondit sur la fougère, et saisit dans ses bras un petit chevreau qui était venu s'agenouiller et se réchauffer sur son sein. Il le caressa, et, sans savoir pourquoi, il le couvrit de larmes et de baisers. Enfin le jour parut; et en voyant plus distinctement le noble front et les traits graves et purs de Consuelo, il eut honte de ses tourments. Il sortit pour aller tremper son visage et ses cheveux dans l'eau glacée du torrent. Il semblait vouloir se purifier des pensées coupables qui avaient embrasé son cerveau.

Consuelo vint bientôt l'y joindre, et faire la même ablution pour dissiper l'appesantissement du sommeil et se familiariser courageusement avec l'atmosphère du matin, comme elle faisait gaîment tous les jours. Elle s'étonna de voir Haydn si défait et si triste. — Oh! pour le coup, frère Beppo, lui

dit-elle, vous ne supportez pas aussi bien que moi les fatigues et les émotions; vous voilà aussi pâle que ces petites fleurs qui ont l'air de pleurer sur la face de l'eau.

— Et vous, vous êtes aussi fraîche que ces belles roses sauvages qui ont l'air de rire sur ses bords, répondit Joseph. Je crois bien que je sais braver la fatigue, malgré ma figure terne; mais l'émotion, il est vrai, signora, que je ne sais guère la supporter.

Il fut triste pendant toute la matinée; et lorsqu'ils s'arrêtèrent pour manger du pain et des noisettes dans une belle prairie en pente rapide, sous un berceau de vigne sauvage, elle le tourmenta de questions si ingénues pour lui faire avouer la cause de son humeur sombre, qu'il ne put s'empêcher de lui faire une réponse où entrait un grand dépit contre lui-même et contre sa propre destinée. — Eh bien! puisque vous voulez le savoir, dit-

il, je songe que je suis bien malheureux; car j'approche tous les jours un peu plus de Vienne, où ma destinée est engagée, bien que mon cœur ne le soit pas. Je n'aime pas ma fiancée; je sens que je ne l'aimerai jamais, et pourtant j'ai promis, et je tiendrai parole.

— Serait-il possible? s'écria Consuelo, frappée de surprise. En ce cas, mon pauvre Beppo, nos destinées, que je croyais conformes en bien des points, sont donc entièrement opposées; car vous courez vers une fiancée que vous n'aimez pas, et moi, je fuis un fiancé que j'aime. Étrange fortune! qui donne aux uns ce qu'ils redoutent, pour arracher aux autres ce qu'ils chérissent.

Elle lui serra affectueusement la main en parlant ainsi, et Joseph vit bien que cette réponse ne lui était pas dictée par le soupçon

de sa témérité et le désir de lui donner une leçon. Mais la leçon n'en fut que plus efficace. Elle le plaignait de son malheur et s'en affligeait avec lui, tout en lui montrant, par un cri du cœur, sincère et profond, qu'elle en aimait un autre sans distraction et sans défaillance.

Ce fut la dernière folie de Joseph envers elle. Il prit son violon, et, le râclant avec force, il oublia cette nuit orageuse. Quand ils se remirent en route, il avait complètement abjuré un amour impossible, et les évènements qui suivirent ne lui firent plus sentir que la force du dévouement et de l'amitié. Lorsque Consuelo voyait passer un nuage sur son front, et qu'elle tâchait de l'écarter par de douces paroles : — Ne vous inquiétez pas de moi, lui répondait-il. Si je suis condamné à n'avoir pas d'amour pour

ma femme, du moins j'aurai de l'amitié pour elle, et l'amitié peut consoler de l'amour, je le sens mieux que vous ne croyez !

# 5

Haydn n'eut jamais lieu de regretter ce voyage et les souffrances qu'il avait combattues ; car il y prit les meilleures leçons d'italien, et même les meilleures notions de musique qu'il eût encore eues dans sa vie. Durant les longues haltes qu'ils firent dans les beaux

jours, sous les solitaires ombrages du Bœhmer-Wald, nos jeunes artistes se révélèrent l'un à l'autre tout ce qu'ils possédaient d'intelligence et de génie. Quoique Joseph Haydn eût une belle voix et sût en tirer grand parti comme choriste, quoiqu'il jouât agréablement du violon et de plusieurs instruments, il comprit bientôt, en écoutant chanter Consuelo, qu'elle lui était infiniment supérieure comme virtuose, et qu'elle eût pu faire de lui un chanteur habile sans l'aide du Porpora. Mais l'ambition et les facultés de Haydn ne se bornaient pas à cette branche de l'art; et Consuelo, en le voyant si peu avancé dans la pratique, tandis qu'en théorie il exprimait des idées si élevées et si saines, lui dit un jour en souriant : — Je ne sais pas si je fais bien de vous rattacher à l'étude du chant; car si vous venez à vous passionner pour la profession de chanteur, vous sacrifierez

peut-être de plus hautes facultés qui sont en vous. Voyons donc un peu vos compositions! Malgré mes longues et sévères études de contre-point avec un aussi grand maître que le Porpora, ce que j'ai appris ne me sert qu'à bien comprendre les créations du génie, et je n'aurai plus le temps, quand même j'en aurais l'audace, de créer moi-même des œuvres de longue haleine : au lieu que si vous avez le génie créateur, vous devez suivre cette route, et ne considérer le chant et l'étude des instruments que comme vos moyens matériels.

Depuis que Haydn avait rencontré Consuelo, il est bien vrai qu'il ne songeait plus qu'à se faire chanteur. La suivre ou vivre auprès d'elle, la retrouver partout dans sa vie nomade, tel était son rêve ardent depuis quelques jours. Il fit donc difficulté de lui montrer son dernier manuscrit, quoiqu'il

l'eût avec lui, et qu'il eût achevé de l'écrire en allant à Pilsen. Il craignait également et de lui sembler médiocre en ce genre, et de lui montrer un talent qui la porterait à combattre son envie de chanter. Il céda enfin, et, moitié de gré, moitié de force, se laissa arracher le cahier mystérieux. C'était une petite sonate pour piano, qu'il destinait à ses jeunes élèves. Consuelo commença par la lire des yeux, et Joseph s'émerveilla de la lui voir saisir aussi parfaitement par une simple lecture que si elle l'eût entendu exécuter. Ensuite elle lui fit essayer divers passages sur le violon, et chanta elle-même ceux qui étaient possibles pour la voix. J'ignore si Consuelo devina, d'après cette bluette, le futur auteur de *la Création* et de tant d'autres productions éminentes ; mais il est certain qu'elle pressentit un bon maître, et elle lui dit, en lui rendant son manuscrit : — Courage, Bep-

po! tu es un artiste distingué, et tu peux être un grand compositeur, si tu travailles. Tu as des idées, cela est certain. Avec des idées et de la science, on peut beaucoup. Acquiers donc de la science, et triomphons de la mauvaise humeur du Porpora; c'est le maître qu'il te faut. Mais ne songe plus aux coulisses; ta place est ailleurs, et ton bâton de commandement est ta plume. Tu ne dois pas obéir, mais imposer. Quand on peut être l'âme de l'œuvre, comment songe-t-on à se ranger parmi les machines? Allons! maëstro en herbe, n'étudiez plus le trille et la cadence avec votre gosier. Sachez où il faut les placer, et non comment il faut les faire. Ceci regarde votre très humble servante et subordonnée, qui vous retient le premier rôle de femme que vous voudrez bien écrire pour un mezzo-soprano.

— O Consuelo *de mi alma!* s'écria Joseph,

transporté de joie et d'espérance; écrire pour vous, être compris et exprimé par vous! Quelle gloire, quelles ambitions vous me suggérez! Mais non, c'est un rêve, une folie. Enseignez-moi à chanter. J'aime mieux m'exercer à rendre, selon votre cœur et votre intelligence, les idées d'autrui, que de mettre sur vos lèvres divines des accents indignes de vous!

— Voyons, voyons, dit Consuelo, trêve de cérémonie. Essayez-vous à improviser, tantôt sur le violon, tantôt avec la voix. C'est ainsi que l'âme vient sur les lèvres et au bout des doigts. Je saurai si vous avez le souffle divin, ou si vous n'êtes qu'un écolier adroit, farci de réminiscences.

Haydn lui obéit. Elle remarqua avec plaisir qu'il n'était pas savant, et qu'il y avait de la jeunesse, de la fraîcheur et de la simplicité dans ses idées premières. Elle l'encou-

ragea de plus en plus, et ne voulut désormais lui enseigner le chant que pour lui indiquer, comme elle le disait, la manière de s'en servir.

Ils s'amusèrent ensuite à dire ensemble des petits duos italiens qu'elle lui fit connaître, et qu'il apprit par cœur. — Si nous venons à manquer d'argent avant la fin du voyage, lui dit-elle, il nous faudra bien chanter par les rues. D'ailleurs, la police peut vouloir mettre nos talents à l'épreuve, si elle nous prend pour des vagabonds coupeurs de bourses, comme il y en a tant qui déshonorent la profession, les malheureux! Soyons donc prêts à tout évènement. Ma voix, en la prenant tout à fait en contralto, peut passer pour celle d'un jeune garçon avant la mue. Il faut que vous appreniez aussi sur le violon quelques chansonnettes que vous m'accompagnerez. Vous allez voir que ce n'est pas une mauvaise étude. Cela

céties populaires sont pleines de verve et de sentiment original; et quant à mes vieux chants espagnols, c'est du génie tout pur, du diamant brut. Maëstro, faites-en votre profit : les idées engendrent les idées.

Ces études furent délicieuses pour Haydn. C'est là peut-être qu'il conçut le génie de ces compositions enfantines et mignonnes qu'il fit plus tard pour les marionnettes des petits princes Esterhazy. Consuelo mettait à ces leçons tant de gaîté, de grâce, d'animation et d'esprit, que le bon jeune homme, ramené à la pétulance et au bonheur insouciant de l'enfance, oubliait ses pensées d'amour, ses privations, ses inquiétudes, et souhaitait que cette éducation ambulante ne finît jamais.

Nous ne prétendons pas faire l'itinéraire du voyage de Consuelo et d'Haydn. Peu familiarisé avec les sentiers du Bœhmer-Wald, nous donnerions peut-être des indications

inexactes, si nous en suivions la trace dans les souvenirs confus qui nous les ont transmis. Il nous suffira de dire que la première moitié de ce voyage fut, en somme, plus agréable que pénible, jusqu'au moment d'une aventure que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter.

Ils avaient suivi, dès la source, la rive septentrionale de la Moldaw, parce qu'elle leur avait semblé la moins fréquentée et la plus pittoresqne. Ils descendirent donc, pendant tout un jour, la gorge encaissée qui se prolonge en s'abaissant dans la même direction que le Danube; mais quand ils furent à la hauteur de Schenau, voyant la chaîne de montagnes s'abaisser vers la plaine, ils regrettèrent de n'avoir pas suivi l'autre rive du fleuve, et par conséquent l'autre bras de la chaîne qui s'éloignait en s'élevant du côté de la Bavière. Ces montagnes boisées leur offraient

plus d'abris naturels et de sites poétiques que les vallées de la Bohême. Dans les stations qu'ils faisaient de jour dans les forêts, ils s'amusaient à chasser les petits oiseaux à la glu et au lacet; et quand, après leur sieste, ils trouvaient leurs pièges approvisionnés de ce menu gibier, ils faisaient avec du bois mort une cuisine en plein vent qui leur paraissait somptueuse. On n'accordait la vie qu'aux rossignols, sous prétexte que ces oiseaux musiciens étaient des confrères.

Nos pauvres enfants allaient donc cherchant un gué, et ne le trouvaient pas; la rivière était rapide, encaissée, profonde et grossie par les pluies des jours précédents. Ils rencontrèrent enfin un abordage auquel était amarrée une petite barque gardée par un enfant. Ils hésitèrent un peu à s'en approcher, en voyant plusieurs personnes s'en approcher avant eux et marchander le passage.

Ces hommes se divisèrent après s'être dit adieu. Trois se préparèrent à suivre la rive septentrionale de la Moldaw, tandis que les deux autres entrèrent dans le bateau. Cette circonstance détermina Consuelo.— Rencontre à droite, rencontre à gauche, dit-elle à Joseph: autant vaut traverser, puisque c'était notre intention.

Haydn hésitait encore et prétendait que ces gens avaient mauvaise mine, le parler haut et des manières brutales, lorsqu'un d'entre eux, qui semblait vouloir démentir cette opinion défavorable, fit arrêter le batelier, et, s'adressant à Consuelo: — Hé! mon enfant! approchez donc, lui cria-il en allemand, et en lui faisant signe d'un air de bienveillance enjouée; le bateau n'est pas bien chargé, et vous pouvez passer avec nous, si vous en avez envie.

— Bien obligé, Monsieur, répondit Haydn; uous profiterons de votre permission.

— Allons, mes enfants, reprit celui qui avait déjà parlé, et que son compagnon appelait M. Mayer; allons, sautez!

Joseph, à peine assis dans la barque, remarqua que les deux inconnus regardaient alternativement Consuelo et lui avec beaucoup d'attention et de curiosité. Cependant la figure de ce M. Mayer n'annonçait qu edouceur et gaîté; sa voix était agréable, ses manières polies, et Consuelo prenait confiance dans ses cheveux grisonnants et dans son air paternel.

— Vous êtes musicien, mon garçon? dit-il bientôt à cette dernière.

— Pour vous servir, mon bon monsieur, répondit Joseph.

— Vous aussi? dit M. Mayer à Joseph; et,

lui montrant Consuelo : — C'est votre frère, sans doute? ajouta-t-il.

— Non, Monsieur, c'est mon ami, dit Joseph; nous ne sommes pas de même nation, et il entend peu l'allemand.

— De quel pays est-il donc? continua M. Mayer en regardant toujours Consuelo.

— De l'Italie, monsieur, répondit encore Haydn.

— Vénitien, Génois, Romain, Napolitain ou Calabrais? dit M. Mayer en articulant chacune de ces dénominations dans le dialecte qui s'y rapporte, avec une admirable facilité.

— Oh! Monsieur, je vois bien que vous pouvez parler avec toutes sortes d'Italiens, répondit enfin Consuelo, qui craignait de se faire remarquer par un silence prolongé; moi je suis de Venise.

— Ah! c'est un beau pays! reprit M. Mayer

en se servant tout de suite du dialecte familier à Consuelo. Est-ce qu'il y a longtemps que vous l'avez quitté?

— Six mois seulement.

— Et vous courez le pays en jouant du violon?

— Non; c'est lui qui accompagne, répondit Consuelo en montrant Joseph; moi je chante.

— Et vous ne jouez d'aucun instrument? ni hautbois, ni flûte, ni tambourin?

— Non; cela m'est inutile.

— Mais si vous êtes bon musicien, vous apprendriez facilement, n'est-ce pas?

— Oh! certainement, s'il le fallait!

— Mais vous ne vous en souciez pas?

— Non, j'aime mieux chanter.

— Et vous avez raison; cependant vous serez forcé d'en venir là, ou de changer de

profession, du moins pendant un certain temps.

— Pourquoi cela, Monsieur?

— Parce que votre voix va bientôt muer, si elle n'a commencé déjà. Quel âge avez-vous! quatorze ans, quinze ans, tout au plus?

— Quelque chose comme cela.

— Eh bien! avant qu'il soit un an, vous chanterez comme une petite grenouille, et il n'est pas sûr que vous redeveniez un rossignol. C'est une épreuve douteuse pour un garçon que de passer de l'enfance à la jeunesse. Quelquefois on perd la voix en prenant de la barbe. A votre place, j'apprendrais à jouer du fifre; avec cela on trouve toujours à gagner sa vie.

— Je verrai, quand j'en serai là.

— Et vous, mon brave? dit M. Mayer en s'adressant à Joseph en allemand, ne jouez-vous que du violon?

— Pardon, Monsieur, répondit Joseph qui prenait confiance à son tour en voyant que le bon Mayer ne causait aucun embarras à Consuelo ; je joue un peu de plusieurs instruments.

— Lesquels, par exemple ?

— Le piano, la harpe, la flûte ; un peu de tout quand je trouve l'occasion d'apprendre.

— Avec tant de talents, vous avez grand tort de courir les chemins comme vous faites; c'est un rude métier. Je vois que votre compagnon, qui est encore plus jeune et plus délicat que vous, n'en peut déjà plus, car il boite.

— Vous avez remarqué cela? dit Joseph qui ne l'avait que trop remarqué aussi, quoique sa compagne n'eût pas voulu avouer l'enflure et la souffrance de ses pieds.

— Je l'ai très bien vu se traîner avec peine jusqu'au bateau, reprit Mayer.

— Ah! que voulez-vous, Monsieur! dit Hadyn en dissimulant son chagrin sous un air d'indifférence philosophique : on n'est pas né pour avoir toutes ses aises, et quand il faut souffrir, on souffre!

— Mais quand on pourrait vivre plus heureux et plus honnête en se fixant! Je n'aime pas à voir des enfants intelligents et doux, comme vous me paraissez l'être, faire le métier de vagabonds. Croyez-en un bon homme qui a des enfants, ui aussi, et qui vraisemblablement ne nous reverra jamais, mes petits amis. On se tue et on se corrompt à courir les aventures. Souvenez-vous de ce que je vous dis là.

— Merci de votre bon conseil, Monsieur, reprit Consuelo avec un sourire affectueux; nous en profiterons peut-être.

— Dieu vous entende, mon petit gondolier ! dit M. Mayer à Consuelo, qui avait pris une rame, et, machinalement, par une habitude toute populaire et vénitienne, s'était mise à naviguer.

La barque touchait au rivage, après avoir fait un biais assez considérable à cause du courant de l'eau qui était un peu rude. M. Mayer adressa un adieu amical aux jeunes artistes en leur souhaitant un bon voyage, et son compagnon silencieux les empêcha de payer leur part au batelier. Après les remercîments convenables, Consuelo et Joseph entrèrent dans un sentier qui conduisait vers les montagnes, tandis que les deux étrangers suivaient la rive aplanie du fleuve dans la même direction.

— Ce M. Mayer me paraît un brave homme, dit Consuelo en se retournant une dernière fois sur la hauteur au moment de le

perdre de vue. Je suis sûre que c'est un bon père de famille.

— Il est curieux et bavard, dit Joseph, et je suis bien aise de vous voir débarrassée de ses questions.

— Il aime à causer comme toutes les personnes qui ont beaucoup voyagé. C'est un cosmopolite, à en juger par sa facilité à prononcer les divers dialectes. De quel pays peut-il être?

— Il a l'accent saxon, quoiqu'il parle bien le bas autrichien. Je le crois du nord de l'Allemagne, Prussien peut-être !

— Tant pis ; je n'aime guère les Prussiens, et le roi Frédéric encore moins que toute sa nation, d'après tout ce que j'ai entendu raconter de lui au château des Géants.

— En ce cas, vous vous plairez à Vienne ; ce roi batailleur et philosophe n'a de partisans ni à la cour, ni à la ville.

En devisant ainsi, ils gagnèrent l'épaisseur des bois, et suivirent des sentiers qui tantôt se perdaient sous les sapins, et tantôt côtoyaient un amphithéâtre de montagnes accidentées. Consuelo trouvait ces monts hyrcinio-carpathiens plus agréables que sublimes; après avoir traversé maintes fois les Alpes, elle n'éprouvait pas les mêmes transports que Joseph qui n'avait jamais vu de cimes aussi majestueuses. Les impressions de celui-ci le portaient donc à l'enthousiasme, tandis que sa compagne se sentait plus disposée à la rêverie. D'ailleurs Consuelo était très fatiguée ce jour-là, et faisait de grands efforts pour le dissimuler, afin de ne point affliger Joseph, qui ne s'en affligeait déjà que trop.

Ils prirent du sommeil pendant quelques heures, et, après le repas et la musique, ils repartirent, au coucher du soleil. Mais bientôt Consuelo, quoiqu'elle eût baigne long-

temps ses pieds délicats dans le cristal des fontaines, à la manière des héroïnes de l'idylle, sentit ses talons se déchirer sur les cailloux, et fut contrainte d'avouer qu'elle ne pouvait faire son étape de nuit. Malheureusement le pays était tout à fait désert de ce côté-là : pas une cabane, pas un moutier, pas un châlet sur le versant de la Moldaw. Joseph était désespéré. La nuit était trop froide pour permettre le repos en plein air. A une ouverture entre deux collines, ils aperçurent enfin des lumières au bas du versant opposé. Cette vallée, où ils descendirent, c'était la Bavière ; mais la ville qu'ils apercevaient était plus éloignée qu'ils ne l'avaient pensé : il semblait au désolé Joseph qu'elle reculait à mesure qu'ils marchaient. Pour comble de malheur, le temps se couvrait de tous côtés, et bientôt une pluie fine et froide se mit à tomber. En peu d'instants elle obs-

curcit tellement l'atmosphère, que les lumières disparurent, et que nos voyageurs, arrivés, non sans péril et sans peine, au bas de la montagne, ne surent plus de quel côté se diriger. Ils étaient cependant sur une route assez unie, et ils continuaient à s'y traîner en la descendant toujours, lorsqu'ils entendirent le bruit d'une voiture qui venait à leur rencontre. Joseph n'hésita pas à l'aborder pour demander des indications sur le pays et sur la possibilité d'y trouver un gîte.

— Qui va là ? lui répondit une voix forte ; et il entendit en même temps claquer la batterie d'un pistolet : Éloignez-vous, ou je vous fais sauter la tête !

— Nous ne sommes pas bien redoutables, répondit Joseph sans se déconcerter. Voyez ! nous sommes deux enfants, et nous ne demandons rien qu'un renseignement.

— Eh mais ! s'écria une autre voix, que

Consuelo reconnut aussitôt pour celle de l'honnête M. Mayer, ce sont mes petits drôles de ce matin ; je reconnais l'accent de l'aîné. Êtes-vous là aussi, le gondolier? ajouta-t-il en vénitien et en appelant Consuelo.

— C'est moi, répondit-elle dans le même dialecte. Nous nous sommes égarés, et nous vous demandons, mon bon monsieur, où nous pourrons trouver un palais ou une écurie pour nous retirer. Dites-le-nous, si vous le savez.

— Eh ! mes pauvres enfants ! reprit M. Mayer, vous êtes à deux grands milles au moins de toute espèce d'habitation. Vous ne trouverez pas seulement un chenil le long de ces montagnes. Mais j'ai pitié de vous : montez dans ma voiture ; je puis vous y donner deux places sans me gêner. Allons ! point de façons, montez !

— Monsieur, vous êtes mille fois trop bon, dit Consuelo, attendrie de l'hospitalité de ce brave homme; mais vous allez vers le nord, et nous vers l'Autriche.

— Non, je vais à l'ouest. Dans une heure au plus je vous déposerai à Biberek... Vous y passerez la nuit, et demain vous pourrez gagner l'Autriche. Cela même abrègera votre route. Allons, décidez-vous, si vous ne trouvez pas de plaisir à recevoir la pluie, et à nous retarder.

— Eh bien! courage et confiance! dit Consuelo tout bas à Joseph; et ils montèrent dans la voiture. Ils remarquèrent qu'il y avait trois personnes, deux sur le devant, dont l'une conduisait, l'autre, qui était M. Mayer, occupait la banquette de derrière. Consuelo prit un coin, et Joseph le milieu. La voiture était une chaise à six places, spacieuse et

solide. Le cheval, grand et fort, fouetté par une main vigoureuse, reprit le trot et fit sonner les grelots de son collier, en secouant la tête avec impatience.

# 6

— Quand je vous le disais ! s'écria M. Mayer, reprenant son propos où il l'avait laissé le matin : y a-t-il un métier plus rude et plus fâcheux que celui que vous faites? Quand le soleil luit, tout semble beau ; mais le soleil ne luit pas toujours, et votre destinée est aussi variable que l'atmosphère.

— Quelle destinée n'est pas variable et incertaine? dit Consuelo. Quand le ciel est inclément, la Providence met des cœurs secourables sur notre route : ce n'est donc pas en ce moment que nous sommes tentés de l'accuser.

— Vous avez de l'esprit, mon petit ami, répondit Mayer; vous êtes de ce beau pays où tout le monde en a. Mais, croyez-moi, ni votre esprit ni votre belle voix ne vous empêcheront de mourir de faim dans ces tristes provinces autrichiennes. A votre place, j'irais chercher fortune dans un pays riche et civilisé, sous la protection d'un grand prince.

— Et lequel? dit Consuelo, surprise de cette insinuation.

— Ah! ma foi, je ne sais; il y en a plusieurs.

— Mais la reine de Hongrie n'est-elle pas une grande princesse? dit Haydn; n'est-on

pas aussi bien protégé dans ses États?...

— Eh! sans doute, répondit Mayer; mais vous ne savez pas que Sa Majesté Marie-Thérèse déteste la musique, les vagabonds encore plus, et que vous serez chassés de Vienne, si vous y paraissez dans les rues en troubadours, comme vous voilà.

En ce moment, Consuelo revit, à peu de distance, dans une profondeur de terrains sombres, au dessous du chemin, les lumières qu'elle avait aperçues, et fit part de son observation à Joseph, qui sur-le-champ manifesta à M. Mayer le désir de descendre, pour gagner ce gîte plus rapproché que la ville de Biberek.

— Cela? répondit M. Mayer; vous prenez cela pour des lumières? Ce sont des lumières, en effet; mais elles n'éclairent d'autres gîtes que des marais dangereux où bien des

voyageurs se sont perdus et engloutis. Avez-vous jamais vu des feux follets?

— Beaucoup sur les lagunes de Venise, dit Consuelo, et souvent sur les petits lacs de la Bohême.

— Eh bien! mes enfants, ces lumières que vous voyez ne sont pas autre chose.

M. Mayer reparla longtemps encore à nos jeunes gens de la nécessité de se fixer, et du peu de ressources qu'ils trouveraient à Vienne, sans toutefois déterminer le lieu où il les engageait à se rendre. D'abord Joseph fut frappé de son obstination, et craignit qu'il n'eût découvert le sexe de sa compagne; mais la bonne foi avec laquelle il lui parlait comme à un garçon (allant jusqu'à lui dire qu'elle ferait mieux d'embrasser l'état militaire, quand elle serait en âge, que de traîner la semelle à travers champs) le rassura sur ce point, et il se persuada que le bon Mayer

était un de ces cervaux faibles, à idées fixes, qui répètent un jour entier le premier propos qui leur est venu à l'esprit en s'éveillant. Consuelo, de son côté, le prit pour un maître d'école, ou pour un ministre protestant qui n'avait en tête qu'éducations, bonnes mœurs et prosélytisme,

Au bout d'une heure, ils arrivèrent à Bibérek, par une nuit si obscure qu'ils ne distinguaient absolument rien. La chaise s'arrêta dans une cour d'auberge, et aussitôt M. Mayer fut abordé par deux hommes qui le tirèrent à part pour lui parler. Lorsqu'ils entrèrent dans la cuisine, où Consuelo et Joseph étaient occupés à se sécher et à se réchauffer auprès du feu, Joseph reconnut dans ces deux personnages, les mêmes qui s'étaient séparés de M. Mayer au passage de la Moldaw, lorsque celui-ci l'avait traversée, les laissant sur la rive gauche. L'un des deux

était borgne, et l'autre, quoiqu'il eût ses deux yeux, n'avait pas une figure plus agréable. Celui qui avait passé l'eau avec M. Mayer, et que nos jeunes voyageurs avaient retrouvé dans la voiture, vint les rejoindre : le quatrième ne parut pas. Ils parlèrent tous ensemble un langage inintelligible pour Consuelo elle-même qui entendait tant de langues. M. Mayer paraissait exercer sur eux une sorte d'autorité et influencer tout au moins leurs décisions ; car, après un entretien assez animé à voix basse, sur les dernières paroles qu'il leur dit, ils se retirèrent, à l'exception de celui que Consuelo, en le désignant à Joseph, appelait *le silencieux* : c'était celui qui n'avait point quitté M. Mayer.

Haydn s'apprêtait à faire servir le souper frugal de sa compagne et le sien, sur un bout de la table de cuisine, lorsque M. Mayer, revenant vers eux, les invita à partager son

repas, et insista avec tant de bonhomie qu'ils n'osèrent le refuser. Il les emmena dans la salle à manger, où ils trouvèrent un véritable festin ; du moins c'en était un pour deux pauvres enfants privés de toutes les douceurs de ce genre depuis cinq jours d'une marche assez pénible. Cependant Consuelo n'y prit part qu'avec retenue ; la bonne chère que faisait M. Mayer, l'empressement avec lequel les domestiques paraissaient le servir, et la quantité de vin qu'il absorbait, ainsi que son muet compagnon, la forçaient à rabattre un peu de la haute opinion qu'elle avait prise des vertus presbytériennes de l'amphitryon. Elle était choquée surtout du désir qu'il montrait de faire boire Joseph et elle-même au delà de leur soif, et de l'enjouement très vulgaire avec lequel il les empêchait de mettre de l'eau dans leur vin. Elle voyait avec plus d'inquiétude encore que, soit distraction, soit

besoin réel de réparer ses forces, Joseph se laissait aller, et commençait à devenir plus communicatif et plus animé qu'elle ne l'eût souhaité. Enfin elle prit un peu d'humeur lorsqu'elle trouva son compagnon insensible aux coups de coude qu'elle lui donnait pour arrêter ses fréquentes libations; et lui retirant son verre au moment où M. Mayer allait le remplir de nouveau : — Non, Monsieur, lui dit-elle, non; permettez-nous de ne pas vous imiter; cela ne nous convient pas.

— Vous êtes de drôles de musiciens! s'écria Mayer en riant, avec son air de franchise et d'insouciance; des musiciens qui ne boivent pas! Vous êtes les premiers de ce caractère que je rencontre!

— Et vous, Monsieur, êtes-vous musicien? dit Joseph. Je gage que vous l'êtes! Le diable m'emporte si vous n'êtes pas maître de chapelle de quelque principaute saxonne!

— Peut-être, répondit Mayer en souriant; et voilà pourquoi vous m'inspirez de la sympathie, mes enfants.

— Si Monsieur est un maître, reprit Consuelo, il y a trop de distance entre son talent et celui de pauvres chanteurs des rues comme nous pour l'intéresser bien vivement.

— Il y a de pauvres chanteurs de rues qui ont plus de talent qu'on ne pense, dit Mayer; et il y à de très grands maîtres, voire des maîtres de chapelle des premiers souverains du monde, qui ont commencé par chanter dans les rues. Si je vous disais que, ce matin, entre neuf et dix heures, j'ai entendu partir d'un coin de la montagne, sur la rive gauche de la Moldaw, deux voix charmantes qui disaient un joli duo italien, avec accompagnement de ritournelles agréables, et même savantes sur le violon! Eh bien, cela m'est arrivé, tandis que je déjeûnais sur un coteau

avec mes amis. Et cependant quand j'ai vu descendre de la colline les musiciens qui venaient de me charmer, j'ai été fort surpris de trouver en eux deux pauvres enfants, l'un vêtu en petit paysan, l'autre... bien gentil, bien simple, mais peu fortuné en apparence... Ne soyez donc ni honteux ni surpris de l'amitié que je vous témoigne, mes petits amis, et faites-moi celle de boire aux muses, nos communes et divines patronnes.

— Monsieur, maëstro ! s'écria Joseph tout joyeux et tout à fait gagné, je veux boire à la vôtre. Oh ! vous êtes un véritable musicien, j'en suis certain, puisque vous avez été enthousiasmé du talent de... du signor Bertoni, mon camarade.

— Non, vous ne boirez pas davantage, dit Consuelo impatientée en lui arrachant son verre ; ni moi non plus, ajouta-t-elle en retournant le sien. Nous n'avons que nos voix

pour vivre, monsieur le professeur, et le vin gâte la voix ; vous devez donc nous encourager à rester sobres, au lieu de chercher à nous débaucher.

— Eh bien ! vous parlez raisonnablement, dit Mayer en replaçant au milieu de la table la carafe qu'il avait mise derrière lui. Oui, ménageons la voix, c'est bien dit. Vous avez plus de sagesse que votre âge ne comporte, ami Bertoni, et je suis bien aise d'avoir fait cette épreuve de vos bonnes mœurs. Vous irez loin, je le vois à votre prudence autant qu'à votre talent. Vous irez loin, et je veux avoir l'honneur et le mérite d'y contribuer.

Alors le prétendu professeur, se mettant à l'aise, et parlant avec un air de bonté et de loyauté extrême, leur offrit de les emmener avec lui à Dresde, où il leur procurerait les

leçons du célèbre Hasse et la protection spéciale de la reine de Pologne, princesse électorale de Saxe.

Cette princesse, femme d'Auguste III, roi de Pologne, était précisément élève du Porpora. C'était une rivalité de faveur entre ce maître et le *Sassone* (1), auprès de la souveraine dilettante, qui avait été la première cause de leur profonde inimitié. Lors même que Consuelo eût été disposée à chercher fortune dans le nord de l'Allemagne, elle n'eût pas choisi pour son début cette cour, où elle se serait trouvée en lutte avec l'école et la coterie qui avaient triomphé de son maître. Elle en avait assez entendu parler à ce dernier dans ses heures d'amertume et de ressentiment, pour être, en tout état de choses, fort peu tentée

(1) Surnom que les Italiens donnaient à Jean-Adolphe Hasse, qui était Saxon.

de suivre le conseil du professeur Mayer.

Quant à Joseph, sa situation était fort différente. La tête montée par le souper, il se figurait avoir rencontré un puissant protecteur et le promoteur de sa fortune future. La pensée ne lui venait pas d'abandonner Consuelo pour suivre ce nouvel ami ; mais, un peu gris comme il l'était, il se livrait à l'espérance de le retrouver un jour. Il se fiait à sa bienveillance, et l'en remerciait avec chaleur. Dans cet enivrement de joie, il prit son violon, et en joua tout de travers. M. Mayer ne l'en applaudit que davantage, soit qu'il ne voulût pas le chagriner en lui faisant remarquer ses fausses notes, soit, comme le pensa Consuelo, qu'il fût lui-même un très médiocre musicien. L'erreur où il était très réellement sur le sexe de cette dernière, quoiqu'il l'eût entendue chanter, achevait de lui démontrer qu'il ne pouvait pas être un

professeur bien exercé d'oreille, puisqu'il s'en laissait imposer comme eût pu le faire un serpent de village ou un professeur de trompette.

Cependant M. Mayer insistait toujours pour qu'ils se laissassent emmener à Dresde. Tout en refusant, Joseph écoutait ses offres d'un air ébloui, et faisait de telles promesses de s'y rendre le plus tôt possible, que Consuelo se vit forcée de détromper M. Mayer sur la possibilité de cet arrangement. — Il n'y faut pas songer quant à présent, dit-elle d un ton très ferme ; Joseph, vous savez bien que cela ne se peut pas, et que vous-même avez d'autres projets. Mayer renouvela ses offres séduisantes, et fut surpris de la trouver inébranlable, ainsi que Joseph, à qui la raison revenait lorsque le signor Bertoni reprenait la parole.

Sur ces entrefaites, le voyageur silencieux,

qui n'avait fait qu'une courte apparition au souper, vint appeler M. Mayer, qui sortit avec lui. Consuelo profita de ce moment pour gronder Joseph de sa facilité à écouter les belles paroles du premier venu et les inspirations du bon vin. — Ai-je donc dit quelque chose de trop? dit Joseph effrayé. — Non, reprit-elle ; mais c'est déjà une imprudence que de faire société aussi longtemps avec des inconnus. A force de me regarder, on peut s'apercevoir ou tout au moins se douter que je ne suis pas un garçon. J'ai eu beau frotter mes mains avec mon crayon pour les noircir, et les tenir le plus possible sous la table, il eût été impossible qu'on ne remarquât point leur faiblesse, si heureusement ces deux messieurs n'avaient été absorbés, l'un par la bouteille, et l'autre par son propre babil. Maintenant le plus prudent serait de nous éclipser, et d'aller dormir dans une au-

tre auberge; car je ne suis pas tranquille avec ces nouvelles connaissances qui semblent vouloir s'attacher à nos pas.

— Eh quoi! dit Joseph, nous en aller honteusement comme des ingrats, sans saluer et sans remercier cet honnête homme, cet illustre professeur, peut-être? Qui sait si ce n'est pas le grand Hasse lui-même que nous venons d'entretenir?

— Je vous réponds que non; et si vous aviez eu votre tête, vous auriez remarqué une foule de lieux communs misérables qu'il a dits sur la musique. Un maître ne parle point ainsi. C'est quelque musicien des derniers rangs de l'orchestre, bonhomme, grand parleur et passablement ivrogne. Je ne sais pourquoi je crois voir, à sa figure, qu'il n'a jamais soufflé que dans du cuivre; et, à son regard de travers, on dirait qu'il a toujours un œil sur son chef d'orchestre.

— *Corno*, ou *clarino secondo*, s'écria Joseph en éclatant de rire, ce n'en est pas moins un convive agréable.

— Et vous, vous ne l'êtes guère, répliqua Consuelo avec un peu d'humeur ; allons, dégrisez-vous, et faisons nos adieux ; mais partons.

— La pluie tombe à torrents ; écoutez comme elle bat les vitres !

— J'espère que vous n'allez pas vous endormir sur cette table ? dit Consuelo en le secouant pour l'éveiller.

M. Mayer rentra en cet instant. — En voici bien d'une autre ! s'écria-t-il gaîment. Je croyais pouvoir coucher ici et repartir demain pour Chamb ; mais voilà mes amis qui me font rebrousser chemin, et qui prétendent que je leur suis nécessaire pour une affaire d'intérêt qu'ils ont à Passaw. Il faut que je cède ! Ma foi, mes enfants, si j'ai un

conseil à vous donner, puisqu'il me faut renoncer au plaisir de vous emmener à Dresde, c'est de profiter de l'occasion. J'ai toujours deux places à vous donner dans ma chaise, ces messieurs ayant la leur. Nous serons demain matin à Passaw, qui n'est qu'à six milles d'ici. Là, je vous souhaiterai un bon voyage. Vous serez près de la frontière d'Autriche, et vous pourrez même descendre le Danube en bateau jusqu'à Vienne, à peu de frais et sans fatigue.

Joseph trouva la proposition admirable pour reposer les pauvres pieds de Consuelo. L'occasion semblait bonne, en effet, et la navigation sur le Danube était une ressource à laquelle ils n'avaient point encore pensé. Consuelo accepta donc, voyant d'ailleurs que Joseph n'entendrait rien aux précautions à prendre pour la sécurité de leur gîte ce soir-là. Dans l'obscurité, retranchée au

fond de la voiture, elle n'avait rien à craindre des observations de ses compagnons de voyage, et M. Mayer disait qu'on arriverait à Passaw avant le jour. Joseph fut enchanté de sa détermination. Cependant Consuelo éprouvait je ne sais quelle répugnance, et la tournure des amis de M. Mayer lui déplaisait de plus en plus. Elle lui demanda si eux aussi étaient musiciens.

— Tous plus ou moins, lui répondit-il laconiquement.

Ils trouvèrent les voitures attelées, les conducteurs sur leur banquette, et les valets d'auberge, fort satisfaits des libéralités de M. Mayer, s'empressant autour de lui pour le servir jusqu'au dernier moment. Dans un intervalle de silence, au milieu de cette agitation, Consuelo entendit un gémissement qui semblait partir du milieu de la cour. Elle se retourna vers Joseph, qui n'avait rien re-

marqué; et ce gémissement s'étant répété une seconde fois, elle sentit un frisson courir dans ses veines. Cependant personne ne parut s'apercevoir de rien, et elle put attribuer cette plainte à quelque chien ennuyé de sa chaîne. Mais quoi qu'elle fît pour s'en distraire, elle en reçut une impression sinistre. Ce cri étouffé au milieu des ténèbres, du vent, et de la pluie, parti d'un groupe de personnes animées ou indifférentes, sans qu'elle pût savoir précisément si c'était une voix humaine ou un bruit imaginaire, la frappa de terreur et de tristesse. Elle pensa tout de suite à Albert; et comme si elle eût cru pouvoir participer à ces révélations mystérieuses dont il semblait doué, elle s'effraya de quelque danger suspendu sur la tête de son fiancé ou sur la sienne propre.

Cependant la voiture roulait déjà. Un nouveau cheval plus robuste encore que le pre-

mier la traînait avec vitesse. L'autre voiture, également rapide, marchait tantôt devant, tantôt derrière. Joseph babillait sur nouveaux frais avec M. Mayer, et Consuelo essayait de s'endormir, faisant semblant de dormir déjà pour autoriser son silence.

La fatigue surmonta enfin la tristesse et l'inquiétude, et elle tomba dans un profond sommeil. Lorsqu'elle s'éveilla, Joseph dormait aussi, et M. Mayer était enfin silencieux. La pluie avait cessé, le ciel était pur, et le jour commençait à poindre. Le pays avait un aspect tout à fait inconnu pour Consuelo. Seulement elle voyait de temps en temps paraître à l'horizon les cimes d'une chaîne de montagnes qui ressembrait au Bœhmer-Wald.

A mesure que la torpeur du sommeil se dissipait, Consuelo remarquait avec surprise la position de ces montagnes, qui eussent dû

se trouver à sa gauche, el qui se trouvaient à sa droite. Les étoiles avaient disparu, et le soleil, qu'elle s'attendait à voir lever devant elle, ne se montrait pas encore. Elle pensa que ce qu'elle voyait était une autre chaîne que celle du Bœhmer-Wald. M. Mayer ronflait, et elle n'osait adresser la parole au conducteur de la voiture, seul personnage éveillé qui s'y trouvât en ce moment.

Le cheval prit le pas pour monter une côte assez rapide, et le bruit des roues s'amortit dans le sable humide des ornières. Ce fut alors que Consuelo entendit très distinctement le même sanglot sourd et douloureux qu'elle avait entendu dans la cour de l'auberge à Biberek. Cette voix semblait partir de derrière elle. Elle se retourna machinalement, et ne vit que le dossier de cuir contre lequel elle était appuyée. Elle crut être en proie à une hallucination; et, ses

pensées se reportant toujours sur Albert, elle se persuada avec angoisse qu'en cet instant même il était à l'agonie, et qu'elle recueillait, grâce à la puissance incompréhensible de l'amour que ressentait cet homme bizarre, le bruit lugubre et dechirant de ses derniers soupirs. Cette fantaisie s'empara tellement de son cerveau, qu'elle se sentit défaillir; et, craignant de suffoquer tout à fait, elle demanda au conducteur, qui s'arrêtait pour faire souffler son cheval à mi-côte, la permission de monter le reste à pied. Il y consentit, et mettant pied à terre lui-même, il marcha auprès du cheval en sifflant.

Cet homme était trop bien habillé pour être un voiturier de profession. Dans un mouvement qu'il fit, Consuelo crut voir qu'il avait des pistolets à sa ceinture. Cette précaution dans un pays aussi désert que celui où ils se trouvaient n'avait rien que de na-

turel ; et d'ailleurs la forme de la voiture, que Consuelo examina en marchant à côté de la roue, annonçait qu'elle portait des marchandises. Elle était trop profonde pour qu'il n'y eût pas, derrière la banquette du fond, une double caisse, comme celles où l'on met les valeurs et les dépêches. Cependant elle ne paraissait pas très chargée, un seul cheval la traînait sans peine. Une observation qui frappa Consuelo bien davantage fut de voir son ombre s'allonger devant elle ; et, en se retournant, elle trouva le soleil tout à fait sorti de l'horizon au point opposé où elle eût dû le voir, si la voiture eût marché dans la direction de Passaw. — De quel côté allons-nous donc? demanda-t-elle au conducteur en se rapprochant de lui avec empressement : nous tournons le dos à l'Autriche. — Oui, pour une demi-heure, répondit-il avec beaucoup de tranquillité ; nous

revenons sur nos pas, parce que le pont de la rivière que nous avons à traverser est rompu et qu'il nous faut faire un détour d'un demi-mille pour en retrouver un autre.

Consuelo, un peu tranquillisée, remonta dans la voiture, échangea quelques paroles indifférentes avec M. Mayer, qui s'était éveillé, et qui se rendormit bientôt ; (Joseph ne s'était pas dérangé un moment de son somme), et l'on arriva au sommet de la côte. Consuelo vit se dérouler devant elle un long chemin escarpé et sinueux, et la rivière dont lui avait parlé le conducteur se montra au fond d'une gorge ; mais aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on n'apercevait aucun pont, et l'on marchait toujours vers le nord. Consuelo inquiète et surprise ne put se renodrmir.

Une nouvelle montée se présenta bientôt, le cheval semblait très fatigué. Les voyageurs

descendirent tous, excepté Consuelo, qui souffrait toujours des pieds. C'est alors que le gémissement frappa de nouveau ses oreilles, mais si nettement et à tant de reprises différentes, qu'elle ne put l'attribuer davantage à une illusion de ses sens ; le bruit partait sans aucun doute du double fond de la voiture. Elle l'examina avec soin, et découvrit, dans le coin où s'était toujours tenu M. Mayer, une petite lucarne de cuir en forme de guichet, qui communiquait avec ce double fond. Elle essaya de la pousser, mais elle n'y réussit pas. Il y avait une serrure, dont la clef était probablement dans la poche du prétendu professeur.

Consuelo, ardente et courageuse dans ces sortes d'aventures, tira de son gousset un couteau à lame forte et bien coupante, dont elle s'était munie en partant, peut-être par une inspiration de la pudeur, et avec l'appré-

hension vague de dangers auxquels le suicide peut toujours soustraire une femme énergique. Elle profita d'un moment où tous les voyageurs étaient en avant sur le chemin, même le conducteur, qui n'avait plus rien à craindre de l'ardeur de son cheval; et élargissant, d'une main prompte et assurée, la fente étroite que présentait la lucarne à son point de jonction avec le dossier, elle parvint à l'écarter assez pour y coller son œil et voir dans l'intérieur de cette case mystérieuse. Quels furent sa surprise et son effroi, lorsqu'elle distingua, dans cette logette étroite et sombre, qui ne recevait d'air et de jour que par une fente pratiquée en haut, un homme d'une taille athlétique, bâillonné, couvert de sang, les mains et les pieds étroitement liés et garrottés, et le corps replié sur lui-même, dans un état de gêne et de

souffrance horribles ! Ce qu'on pouvait distinguer de son visage était d'une pâleur livide, et il paraissait en proie aux convulsions de l'agonie.

# 7

Glacée d'horreur, Consuelo sauta à terre ; et, allant rejoindre Joseph, elle lui pressa le bras à la dérobée, pour qu'il s'éloignât du groupe avec elle. Lorsqu'ils eurent une avance de quelques pas : — Nous sommes perdus si nous ne prenons la fuite à l'instant

même, lui dit-elle à voix basse ; ces gens-ci sont des voleurs et des assassins. Je viens d'en avoir la preuve. Doublons le pas, et jetons-nous à travers champs; car ils ont leurs raisons pour nous tromper comme ils le font.

Joseph crut qu'un mauvais rêve avait troublé l'imagination de sa compagne. Il comprenait à peine ce qu'elle lui disait. Lui-même se sentait appesanti par une langueur inusitée; et les tiraillements d'estomac qu'il éprouvait lui faisaient croire que le vin qu'il avait bu la veille était frelaté par l'aubergiste et mêlé de méchantes drogues capiteuses. Il est certain qu'il n'avait pas fait une assez notable infraction à sa sobriété habituelle pour se sentir assoupi et abattu comme il l'était. Chère signora, répondit-il, vous avez le cauchemar, et je crois l'avoir en vous écoutant. Quand même ces braves

gens seraient des bandits, comme il vous plaît de l'imaginer, quelle riche capture pourraient-ils espérer en s'emparant de nous?

— Je l'ignore, mais j'ai peur; et si vous aviez vu comme moi un homme assassiné dans cette même voiture où nous voyageons...

Joseph ne put s'empêcher de rire; car cette affirmation de Consuelo avait en effet l'air d'une vision.

— Eh! ne voyez-vous donc pas tout au moins qu'ils nous égarent? reprit-elle avec feu; qu'ils nous conduisent vers le nord, tandis que Passaw et le Danube sont derrière nous? Regardez où est le soleil, et voyez dans quel désert nous marchons, au lieu d'approcher d'une grande ville!

La justesse de ces observations frappa enfin Joseph, et commença à dissiper la sécu-

rité, pour ainsi dire léthargique, où il était plongé. — Eh bien, dit-il, avançons; et s'ils ont l'air de vouloir nous retenir malgré nous, nous verrons bien leurs intentions.

— Et si nous ne pouvons leur échapper tout de suite, du sang-froid, Joseph, entendez-vous? Il faudra jouer au plus fin, et leur échapper dans un autre moment.

Alors elle le tira par le bras, feignant de boiter plus encore que la souffrance ne l'y forçait, et gagnant du terrain néanmoins. Mais ils ne purent faire dix pas de la sorte sans être rappelés par M. Mayer, d'abord d'un ton amical, bientôt avec un accent plus sévère, et enfin, comme ils n'en tenaient pas compte, par les jurements énergiques des autres. Joseph tourna la tête, et vit avec terreur un pistolet braqué sur eux par le conducteur qui accourait à leur poursuite. Ils vont nous tuer, dit-il à Consuelo en ralentis-

sant sa marche. — Sommes-nous hors de portée? lui dit-elle avec sang-froid, en l'entraînant toujours et en commençant à courir. — Je ne sais, répondit Joseph en tâchant de l'arrêter; croyez-moi, le moment n'est pas venu. Ils vont tirer sur vous.

— Arrêtez-vous, ou vous êtes morts, cria le conducteur qui courait plus vite qu'eux, et les tenait à portée du pistolet, le bras étendu. — C'est le moment de payer d'assurance, dit Consuelo en s'arrêtant; Joseph, faites et dites comme moi. — Ah! ma foi, dit-elle à haute voix en se retournant, et en riant avec l'aplomb d'une bonne comédienne, si je n'avais pas trop de mal aux pieds pour courir davantage, je vous ferais bien voir que la plaisanterie ne prend pas. Et, regardant Joseph qui était pâle comme la mort, elle affecta de rire aux éclats, en montrant cette figure bouleversée aux autres

voyageurs qui s'étaient rapprochés d'eux. — Il l'a cru! s'écria-t-elle avec une gaîté parfaitement jouée. Il l'a cru, mon pauvre camarade! Ah! Beppo, je ne te croyais pas si poltron. Eh! monsieur le professeur, voyez donc Beppo, qui s'est imaginé tout de bon que monsieur voulait lui envoyer une balle!

Consuelo affectait de parler vénitien, tenant ainsi en respect par sa gaîté l'homme au pistolet, qui n'y entendait rien. M. Mayer affecta de rire aussi. Puis, se tournant vers le conducteur : Quelle est donc cette mauvaise plaisanterie, lui dit-il non sans un clignement d'œil que Consuelo observa très bien. Pourquoi effrayer ainsi ces pauvres enfants?

— Je voulais savoir s'ils avaient du cœur, répondit l'autre en remettant ses pistolets dans son ceinturon.

— Hélas! dit malignement Consuelo, mon-

sieur aura maintenant une triste opinion de toi, mon ami Joseph! Quant à moi, je n'ai pas eu peur, rendez-moi justice, monsieur Pistolet.

— Vous êtes un brave, répondit M. Mayer; vous feriez un joli tambour, et vous battriez la charge à la tête d'un régiment, sans sourciller au milieu de la mitraille.

— Ah! cela, je n'en sais rien, répliqua-t-elle; peut-être aurais-je eu peur, si j'avais cru que monsieur voulût nous tuer tout de bon. Mais nous autres Vénitiens, nous connaissons tous les jeux, et on ne nous attrape pas comme cela.

— C'est égal, la mystification est de mauvais goût, reprit M. Mayer. Et, adressant la parole au conducteur, il parut le gronder un peu; mais Consuelo n'en fut pas dupe, et vit bien aux intonations de leur dialogue qu'il s'agissait d'une explication dont le ré-

sultat était qu'on croyait s'être mépris sur son intention de fuir.

Consuelo étant remontée dans la voiture avec les autres : Convenez, dit-elle en riant à M. Mayer, que votre conducteur à pistolets est un drôle de corps ! Je vais l'appeler à présent *signor Pistola.* Eh bien, pourtant, monsieur le professeur, convenez que ce n'était pas bien neuf, ce jeu-là !

— C'est une gentillesse allemande, dit M. Mayer ; on a plus d'esprit que cela à Venise, n'est-ce pas ?

— Oh ! savez-vous ce que des Italiens eussent fait à votre place pour nous jouer un bon tour ? Ils auraient fait entrer la voiture dans le premier buisson venu de la route, et ils se seraient tous cachés. Alors, quand nous nous serions retournés, ne voyant plus rien, et croyant que le diable avait tout emporté, qui eût été bien attrapé ? moi, surtout qui

ne peux plus me traîner ; et Joseph aussi, qui est poltron comme une vache du Bœhmerwald, et qui se serait cru abandonné dans ce désert.

M. Mayer riait de ses facéties enfantines qu'il traduisait à mesure au *signor Pistola*, non moins égayé que lui de la simplicité du *gondolier*. Oh ! vous êtes par trop madré ! répondait Mayer ; on ne se frottera plus à vous faire des niches ! Et Consuelo, qui voyait l'ironie profonde de ce faux bonhomme percer enfin sous son air jovial et paternel, continuait de son côté à jouer ce rôle du niais qui se croit malin, accessoire connu de tout mélodrame.

Il est certain que leur aventure en était un assez sérieux ; et, tout en faisant sa partie avec habileté, Consuelo sentait qu'elle avait la fièvre. Heureusement c'est dans la fièvre

qu'on agit, et dans la stupeur qu'on succombe.

Elle se montra dès lors aussi gaie qu'elle avait été réservée jusque là; et Joseph, qui avait repris toutes ses facultés, la seconda fort bien. Tout en paraissant ne pas douter qu'ils approchassent de Passaw, ils feignirent d'ouvrir l'oreille aux propositions d'aller à Dresde, sur lesquelles M. Mayer ne manqua pas de revenir. Par ce moyen, ils gagnèrent toute sa confiance, et le mirent à même de trouver quelque expédient pour leur avouer honnêtement qu'il les y menait sans leur permission. L'expédient fut bientôt trouvé. M. Mayer n'était pas novice dans ces sortes d'enlèvements. Il y eut un dialogue animé en langue étrangère entre ces trois individus, M. Mayer, le signor Pistola, et le silencieux. Et puis tout à coup ils se mirent à parler allemand, et comme s'ils conti-

nuaient le même sujet : — Je vous le disais bien, s'écria M. Mayer, nous avons fait fausse route ; à preuve que leur voiture ne reparaît pas. Il y a plus de deux heures que nous les avons laissés derrière nous, et j'ai eu beau regarder à la montée, je n'ai rien aperçu.

— Je ne la vois pas du tout ! dit le conducteur en sortant la tête de la voiture, et en la rentrant d'un air découragé.

Consuelo avait fort bien remarqué, dès la première montée, la disparition de cette autre voiture avec laquelle on était parti de Bibereck.

— J'étais bien sûr que nous étions égarés, observa Joseph ; mais je ne voulais pas le dire.

— Eh ! pourquoi diable ne le disiez-vous pas? reprit le silencieux, affectant un grand déplaisir de cette découverte.

— C'est que cela m'amusait ! dit Joseph,

inspiré par l'innocent machiavélisme de Consuelo ; c'est drôle de se perdre en voiture ! je croyais que cela n'arrivait qu'aux piétons.

— Ah bien ! voilà qui m'amuse aussi, dit Consuelo. Je voudrais à présent que nous fussions sur la route de Dresde !

— Si je savais où nous sommes, repartit M. Mayer, je me réjouirais avec vous, mes enfants ; car je vous avoue que j'étais assez mécontent d'aller à Passaw pour le bon plaisir de messieurs mes amis, et je voudrais que nous nous fussions assez détournés pour avoir un prétexte de borner là notre complaisance envers eux.

— Ma foi, monsieur le professeur, dit Joseph, il en sera ce qu'il vous plaira ; ce sont vos affaires. Si nous ne vous gênons pas, et si vous voulez toujours de nous pour aller à Dresde, nous voilà tout prêts à vous suivre,

fût-ce au bout du monde. Et toi, Bertoni, qu'en dis-tu?

— J'en dis autant, répondit Consuelo. Vogue la galère!

— Vous êtes de braves enfants! répondit Mayer en cachant sa joie sous son air de préoccupation; mais je voudrais bien savoir pourtant où nous sommes.

— Où que nous soyons, il faut nous arrêter, dit le conducteur; le cheval n'en peut plus. Il n'a rien mangé depuis hier soir, et il a marché toute la nuit. Nous ne serons fâchés, ni les uns ni les autres, de nous restaurer aussi. Voici un petit bois. Nous avons encore quelques provisions; halte!

On entra dans le bois, le cheval fut dételé. Joseph et Consuelo offrirent leurs services avec empressement; on les accepta sans méfiance. On pencha la chaise sur ses brancards; et, dans ce mouvement, la posi-

tion du prisonnier invisible devenant sans doute plus douloureuse, Consuelo l'entendit encore gémir ; Mayer l'entendit aussi, et regarda fixement Consuelo pour voir si elle s'en était aperçue. Mais, malgré la pitié qui déchirait son cœur, elle sut paraître sourde et impassible. Mayer fit le tour de la voiture; Consuelo, qui s'était éloignée, le vit ouvrir à l'extérieur une petite porte de derrière, jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la double caisse, la refermer, et remettre la clef dans sa poche.

— *La marchandise est-elle avariée?* cria le silencieux à M. Mayer.

— Tout est bien, répondit-il avec une indifférence brutale, et il fit tout disposer pour le déjeûner.

— Maintenant, dit Consuelo rapidement à Joseph en passant auprès de lui, fais comme moi et suis tous mes pas. Elle aida à étendre

les provisions sur l'herbe, et à déboucher les bouteilles. Joseph l'imita en affectant beaucoup de gaîté ; M. Mayer vit avec plaisir ces serviteurs volontaires se dévouer à son bien-être. Il aimait ses aises, et se mit à boire et à manger ainsi que ses compagnons avec des manières plus gloutonnes et plus grossières qu'il n'en avait montré la veille. Il tendait à chaque instant son verre à ses deux nouveaux pages, qui, à chaque instant, se levaient, se rasseyaient, et repartaient pour courir, de côté et d'autre, épiant le moment de courir une fois pour toutes, mais attendant que le vin et la digestion rendissent moins clairvoyants ces gardiens dangereux. Enfin, M. Mayer, se laissant aller sur l'herbe et déboutonnant sa veste, offrit au soleil sa grosse poitrine ornée de pistolets ; le conducteur alla voir si le cheval mangeait bien, et le silencieux se mit à chercher dans quel en-

droit du ruisseau vaseux au bord duquel on s'était arrêté, cet animal pourrait boire. Ce fut le signal de la délivrance. Consuelo feignit de chercher aussi. Joseph s'engagea avec elle dans les buissons ; et, dès qu'ils se virent cachés dans l'épaisseur du feuillage, ils prirent leur course comme deux lièvres à travers bois. Ils n'avaient plus guère à craindre les balles dans ce taillis épais ; et quand ils s'entendirent rappeler, ils jugèrent qu'ils avaient pris assez d'avance pour continuer sans danger. Il vaut pourtant mieux répondre, dit Consuelo en s'arrêtant ; cela détournera les soupçons, et nous donnera le temps d'un nouveau trait de course. Joseph répondit donc : « Par ici ! par ici ! il y a de l'eau ! » — « Une source, une source ! » cria Consuelo. Et courant aussitôt à angle droit, afin de dérouter l'ennemi, ils repartirent légèrement. Consuelo ne pensait plus à ses pieds

malades et enflés, Joseph avait triomphé du narcotique que M. Mayer lui avait versé la veille. La peur leur donnait des ailes.

Ils couraient ainsi depuis dix minutes, dans la direction opposée à celle qu'ils avaient prise d'abord, et ne se donnant pas le temps d'écouter les voix qui les appelaient de deux côtés différents, lorsqu'ils trouvèrent la lisière du bois, et devant eux un coteau rapide bien gazonné qui s'abaissait jusqu'à une route battue, et des bruyères semées de massifs d'arbres.

— Ne sortons pas du bois, dit Joseph. Ils vont venir ici, et de cet endroit élevé ils nous verront dans quelque sens que nous marchions.

Consuelo hésita un instant, explora le pays d'un coup-d'œil rapide, et lui dit : Le bois est trop petit pour nous cacher longtemps. Devant nous il y a une route, et l'es-

pérance d'y rencontrer quelqu'un. — Eh! s'écria Joseph, c'est la même route que nous suivions tout à l'heure. Voyez! elle fait le tour de la colline et remonte sur la droite vers le lieu d'où nous sommes partis. Que l'un des trois monte à cheval, et il nous rattrapera avant que nous ayons gagné le bas du terrain.

— C'est ce qu'il faut voir, dit Consuelo. On court vite en descendant. Je vois quelque chose là-bas sur le chemin, quelque chose qui monte de ce côté. Il ne s'agit que de l'atteindre avant d'être atteints nous-mêmes. Allons!

Il n'y avait pas de temps à perdre en délibérations. Joseph se fia aux inspirations de Consuelo : la colline fut descendue par eux en un instant; et ils avaient gagné les premiers massifs, lorsqu'ils entendirent les voix de leurs ennemis à la lisière du bois. Cette

fois, ils se gardèrent de répondre, et coururent encore, à la faveur des arbres et des buissons, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent un ruisseau encaissé, que ces mêmes arbres leur avaient caché. Une longue planche servait de pont; ils traversèrent, et jetèrent ensuite la planche au fond de l'eau.

Arrivés à l'autre rive, ils la descendirent, toujours protégés par une épaisse végétation; et, ne s'entendant plus appeler, ils jugèrent qu'on avait perdu leurs traces, ou bien qu'on ne se méprenait plus sur leurs intentions, et qu'on cherchait à les atteindre par surprise. Mais bientôt la végétation du rivage fut interrompue, et ils s'arrêtèrent, craignant d'être vus. Joseph avança la tête avec précaution parmi les dernières broussailles, et vit un des brigands en observation à la sortie du bois, et l'autre (vraisemblablement le signor Pistola, dont ils avaient

déjà éprouvé la supériorité à la course), au bas de la colline, non loin de la rivière. Tandis que Joseph s'assurait de la position de l'ennemi, Consuelo s'était dirigée du côté de la route ; et tout à coup elle revint vers Joseph : — C'est une voiture qui vient, lui dit-elle, nous sommes sauvés ! Il faut la joindre avant que celui qui nous poursuit se soit avisé de passer l'eau.

Ils coururent dans la direction de la route en droite ligne, malgré la nudité du terrain ; la voiture venait à eux au galop. — Oh ! mon Dieu ! dit Joseph, si c'était l'autre voiture, celle des complices ?

— Non, répondit Consuelo, c'est une berline à six chevaux, deux postillons, et deux courriers ; nous sommes sauvés, te dis-je, encore un peu de courage !

Il était bien temps d'arriver au chemin ; le Pistola avait retrouvé l'empreinte de leurs

pieds sur le sable au bord du ruisseau. Il avait la force et la rapidité d'un sanglier. Il vit bientôt dans quel endroit la trace disparaissait, et les pieux qui avaient assujetti la planche. Il devina la ruse, franchit l'eau à la nage, retrouva la marque des pas sur la rive, et, les suivant toujours, il venait de sortir des buissons ; il voyait les deux fugitifs traverser la bruyère... mais il vit aussi la voiture ; il comprit leur dessein, et, ne pouvant plus s'y opposer, il rentra dans les broussailles et s'y tint sur ses gardes.

Aux cris des deux jeunes gens, qui d'abord furent pris pour des mendiants, la berline ne s'arrêta pas. Les voyageurs jetèrent quelques pièces de monnaie ; et leurs courriers d'escorte, voyant que nos fugitifs, au lieu de les ramasser, continuaient à courir, en criant à la portière, marchèrent sur eux au galop pour débarrasser leurs maîtres de

cette importunité. Consuelo, essoufflée et perdant ses forces comme il arrive presque toujours au moment du succès, ne pouvait faire sortir un son de son gosier, et joignait les mains d'un air suppliant, en poursuivant les cavaliers, tandis que Joseph, cramponné à la portière, au risque de manquer prise et de se faire écraser, criait d'une voix haletante : « — Au secours! au secours! nous sommes poursuivis, au voleur ! à l'assassin ! » Un des deux voyageurs qui occupaient la berline parvint enfin à comprendre ces paroles entrecoupées, et fit signe à un des courriers qui arrêta les postillons. Consuelo, lâchant alors la bride de l'autre courrier à laquelle elle s'était suspendue, malgré que le cheval se cabrât et que le cavalier la menaçât de son fouet, vint se joindre à Joseph ; et sa figure animée par la course frappa les voyageurs, qui entrèrent en pourparler. — Qu'est-ce

que cela signifie? dit l'un des deux : est-ce une nouvelle manière de demander l'aumône ! On vous a donné, que voulez-vous encore? ne pouvez-vous répondre?

Consuelo était comme prête à expirer. Joseph, hors d'haleine, ne pouvait que dire : — Sauvez-nous, sauvez-nous ! et il montrait le bois et la colline sans réussir à retrouver la parole.

— Ils ont l'air de deux renards forcés à la chasse, dit l'autre voyageur ; attendons que la voix leur revienne. Et les deux seigneurs, magnifiquement équipés, les regardèrent en souriant d'un air de sang-froid qui contrastait avec l'agitation des pauvres fugitifs.

Enfin, Joseph réussit à articuler encore les mots de voleurs et d'assassins; aussitôt les nobles voyageurs se firent ouvrir la voiture, et, s'avançant sur le marche-pied, regardèrent de tous côtés, étonnés de ne rien

voir qui pût motiver une pareille alerte. Les brigands s'étaient cachés, et la campagne était déserte et silencieuse. Enfin, Consuelo, revenant à elle, leur parla ainsi, en s'arrêtant à chaque phrase pour respirer :

— Nous sommes deux pauvres musiciens ambulants; nous avons été enlevés par des hommes que nous ne connaissons pas, et qui, sous prétexte de nous rendre service, nous ont fait monter dans leur voiture et voyager toute la nuit. Au point du jour, nous nous sommes aperçus qu'on nous trompait, et qu'on nous menait vers le nord, au lieu de suivre la route de Vienne. Nous avons voulu fuir; ils nous ont menacés, le pistolet à la main. Enfin, ils se sont arrêtés dans les bois que voici, nous nous sommes échappés, et nous avons couru vers votre voiture. Si nous nous abandonnez ici, nous sommes perdus ; ils sont à deux pas de la route, l'un

dans les buissons, les autres dans le bois.

— Combien sont-ils donc? demanda un des courriers. — Mon ami, dit en français un des voyageurs auquel Consuelo s'était adressée parce qu'il était plus près d'elle, sur le marche-pied, apprenez que cela ne vous regarde pas. Combien sont-ils? voilà une belle question! Votre devoir est de vous battre si je vous l'ordonne, et je ne vous charge point de compter les ennemis.

— Vraiment, voulez-vous vous amuser à pourfendre? reprit en français l'autre seigneur; songez, baron, que cela prend du temps.

— Ce ne sera pas long, et cela nous dégourdira. Voulez-vous être de la partie, comte?

— Soit! si cela vous amuse. Et le comte prit avec une majestueuse indolence son épée dans une main, et dans l'autre deux pistolets dont la crosse était ornée de pierreries.

— Oh! vous faites bien, Messieurs, s'écria Consuelo, à qui l'impétuosité de son cœur fit oublier un instant son humble rôle, et qui pressa de ses deux mains le bras du comte.

Le comte, surpris d'une telle familiarité de la part d'un petit drôle de cette espèce, regarda sa manche d'un air de dégoût railleur, la secoua, et releva ses yeux avec une lenteur méprisante sur Consuelo qui ne put s'empêcher de sourire, en se rappelant avec quelle ardeur le comte Zustiniani et tant d'autres illustrissimes Vénitiens lui avaient demandé, en d'autres temps, la faveur de baiser une de ces mains dont l'insolence paraissait maintenant si choquante. Soit qu'il y eût en elle, en cet instant, un rayonnement de fierté calme et douce qui démentait les apparences de sa misère, soit que sa facilité à parler la langue du bon ton en Allemagne

fît penser qu'elle était un jeune gentilhomme travesti, soit enfin que le charme de son sexe se fît instinctivement sentir, le comte changea de physionomie tout à coup, et, au lieu d'un sourire de mépris, lui adressa un sourire de bienveillance. Le comte était encore jeune et beau ; on eût pu être ébloui des avantages de sa personne, si le baron ne l'eût surpassé en jeunesse, en régularité de traits, et en luxe de stature. C'étaient les deux plus beaux hommes de leur temps, comme on le disait d'eux, et probablement de beaucoup d'autres.

Consuelo, voyant les regards expressifs du jeune baron s'attacher aussi sur elle avec une expression d'incertitude, de surprise et d'intérêt, détourna leur attention de sa personne en leur disant : — Allez, Messieurs, ou plutôt venez ; nous vous servirons de guides. Ces bandits ont dans leur voiture un

malheureux caché dans un compartiment de la caisse, enfermé comme dans un cachot. Il est là pieds et poings liés, mourant, ensanglanté, et un bâillon dans la bouche. Allez le délivrer; cela convient à de nobles cœurs comme les vôtres!

— Vive Dieu, cet enfant est fort gentil! s'écria le baron, et je vois, cher comte, que nous n'avons pas perdu notre temps à l'écouter. C'est peut-être un brave gentilhomme que nous allons tirer des mains de ces bandits.

— Vous dites qu'ils sont là? reprit le comte en montrant le bois.

— Oui, dit Joseph; mais ils sont dispersés, et si vos seigneuries veulent bien écouter mon humble avis, elles diviseront l'attaque. Elles monteront la côte dans leur voiture, aussi vite que possible, et, après avoir tourné la colline, elles trouveront à la hauteur du

bois que voici, et tout à l'entrée, sur la lisière opposée, la voiture où est le prisonnier, tandis que je conduirai messieurs les cavaliers directement par la traverse. Les bandits ne sont que trois ; ils sont bien armés ; mais, se voyant pris des deux côtés à la fois, ils ne feront pas de résistance.

— L'avis est bon, dit le baron. Comte, restez dans la voiture, et faites-vous accompagner de votre domestique. Je prends son cheval. Un de ces enfants vous servira de guide pour savoir en quel lieu il faut vous arrêter. Moi, j'emmène celui-ci avec mon chasseur. Hâtons-nous ; car si nos brigands ont l'éveil, comme il est probable, ils prendront les devants.

— La voiture ne peut vous échapper, observa Consuelo ; leur cheval est sur les dents.

Le baron sauta sur celui du domestique

du comte, et ce domestique monta derrière la voiture.

— Passez, dit le comte à Consuelo, en la faisant entrer la première, sans se rendre compte à lui-même de ce mouvement de déférence. Il s'assit pourtant dans le fond, et elle resta sur le devant. Penché à la portière pendant que les postillons prenaient le grand galop, il suivait de l'œil son compagnon qui traversait le ruisseau à cheval, suivi de son homme d'escorte, lequel avait pris Joseph en croupe pour passer l'eau. Consuelo n'était pas sans inquiétude pour son pauvre camarade, exposé au premier feu; mais elle le voyait avec estime et approbation courir avec ardeur à ce poste périlleux. Elle le vit remonter la colline, suivi des cavaliers qui éperonnaient vigoureusement leurs montures, puis disparaître sous le bois. Deux coups de feu se firent entendre,

puis un troisième... La berline tournait le monticule. Consuelo, ne pouvant rien savoir, éleva son âme à Dieu ; et le comte, agité d'une sollicitude analogue pour son noble compagnon, cria en jurant aux postillons : — Mais forcez donc le galop, canailles ! ventre à terre !...

8

Le *signor Pistola*, auquel nous ne pouvons donner d'autre nom que celui dont Consuelo l'avait gratifié, car nous ne l'avons pas trouvé assez intéressant de sa personne pour faire des recherches à cet égard, avait vu, du lieu où il était caché, la berline s'ar-

rêter aux cris des fugitifs. L'autre anonyme, que nous appelons aussi, comme Consuelo, le *silencieux*, avait fait, du haut de la colline, la même observation et la même réflexion ; il avait couru rejoindre Mayer, et tous deux songeaient aux moyens de se sauver. Avant que le baron eût traversé le ruisseau, Pistola avait gagné du chemin, et s'était déjà tapi dans le bois. Il les laissa passer, et leur tira par derrière deux coups de pistolet, dont l'un perça le chapeau du baron, et l'autre blessa le cheval du domestique assez légèrement. Le baron tourna bride, l'aperçut, et, courant sur lui, l'étendit par terre d'un coup de pistolet. Puis il le laissa se rouler dans les épines en jurant, et suivit Joseph qui arriva à la voiture de M. Mayer presqu'en même temps que celle du comte. Ce dernier avait déjà sauté à terre. Mayer et le silencieux avaient disparu avec le cheval sans perdre

le temps à cacher la chaise. Le premier soin des vainqueurs fut de forcer la serrure de la caisse où était renfermé le prisonnier. Consuelo aida avec transport à couper les cordes et le bâillon de ce malheureux, qui ne se vit pas plutôt délivré qu'il se jeta à terre prosterné devant ses libérateurs ; et remerciant Dieu. Mais, dès qu'il eut regardé le baron, il se crut retombé de Charybde en Scylla. — Ah ! monsieur le baron de Trenk ! s'écria-t-il, ne me perdez pas, ne me livrez pas. Grâce, grâce pour un pauvre déserteur, père de famille ! Je ne suis pas plus Prussien que vous, monsieur le baron ; je suis sujet autrichien comme vous, et je vous supplie de ne pas me faire arrêter. Oh ! faites-moi grâce !

— Faites-lui grâce, monsieur le baron de Trenk ! s'écria Consuelo sans savoir à qui elle parlait, ni de quoi il s'agissait.

— Je te fais grâce, répondit le baron;

mais à condition que tu vas t'engager par les plus épouvantables serments à ne jamais dire de qui tu tiens la vie et la liberté. Et en parlant ainsi, le baron, tirant un mouchoir de sa poche, s'enveloppa soigneusement la figure, dont il ne laissa passer qu'un œil.

— Êtes-vous blessé? dit le comte.

— Non, répondit-il en rabattant son chapeau sur son visage; mais si nous rencontrons ces prétendus brigands, je ne me soucie pas d'être reconnu. Je ne suis déjà pas très bien dans les papiers de mon gracieux souverain : il ne me manquerait plus que cela !

— Je comprends ce dont il s'agit, reprit le comte ; mais soyez sans crainte, je prends tout sur moi.

— Cela peut sauver ce déserteur des verges et de la potence, mais non pas moi d'une disgrâce. N'importe! on ne sait pas

ce qui peut arriver ; il faut obliger ses semblables à tout risque. Voyons, malheureux ! peux-tu tenir sur tes jambes! Pas trop, à ce que je vois. Tu es blessé ?

— J'ai reçu beaucoup de coups, il est vrai, mais je ne les sens plus.

— Enfin, peux-tu déguerpir ?

— Oh ! oui, monsieur l'aide-de-camp.

— Ne m'appelle pas ainsi, drôle, tais-toi ; va-t'en! Et nous, cher comte, faisons de même : il me tarde d'avoir quitté ce bois. J'ai abattu un des recruteurs ; si le roi le savait, mon affaire serait bonne !... quoique après tout, je m'en moque! ajouta-t-il en levant les épaules.

— Hélas, dit Consuelo, tandis que Joseph passait sa gourde au déserteur, si on l'abandonne ici, il sera bientôt repris. Il a les pieds enflés par les cordes, et peut à peine se ser-

vir de ses mains. Voyez, comme il est pâle et défait !

— Nous ne l'abandonnerons pas, dit le comte qui avait les yeux attachés sur Consuelo. Franz, descendez de cheval, dit-il à son domestique ; et, s'adressant au déserteur : — Monte sur cette bête, je te la donne, et ceci encore, ajouta-t-il en lui jetant sa bourse. As-tu la force de gagner l'Autriche ?

— Oui, oui, Monseigneur !

— Veux-tu aller à Vienne ?

— Oui, Monseigneur.

— Veux-tu reprendre du service ?

— Oui, Monseigneur, pourvu que ce ne soit pas en Prusse.

— Va-t'en trouver Sa Majesté l'Impératrice-Reine : elle reçoit tout le monde un jour par semaine. Dis-lui que c'est le comte Hoditz qui lui fait présent d'un très beau

grenadier, parfaitement dressé à la prussienne.

— J'y cours, Monseigneur.

— Et n'aie jamais le malheur de nommer M. le baron, ou je te fais prendre par mes gens, et je te renvoie en Prusse.

— J'aimerais mieux mourir tout de suite. Oh ! si les misérables m'avaient laissé l'usage des mains, je me serais tué quand ils m'ont repris.

— Décampe !

— Oui, Monseigneur.

Il acheva d'avaler le contenu de la gourde, la rendit à Joseph, l'embrassa, sans savoir qu'il lui devait un service bien plus important, se prosterna devant le comte et le baron, et, sur un geste d'impatience de celui-ci qui lui coupa la parole, il fit un grand signe de croix, baisa la terre, et monta à cheval avec l'aide des domestiques, car il ne

pouvait remuer les pieds ; mais à peine fut-il en selle, que, reprenant courage et vigueur, il piqua des deux et se mit à courir bride abattue sur la route du midi.

— Voilà qui achèvera de me perdre, si on découvre jamais que je vous ai laissé faire, dit le baron au comte. C'est égal, ajouta-t-il avec un grand éclat de rire ; l'idée de faire cadeau à Marie-Therèse d'un grenadier de Frédéric est la plus charmante du monde. Ce drôle, qui a envoyé des balles aux houlans de l'Impératrice, va en envoyer aux cadets du roi de Prusse ! Voilà des sujets bien fidèles, et des troupes bien choisies !

— Les souverains n'en sont pas plus mal servis. Ah ça ? qu'allons-nous faire de ces enfants ?

— Nous pouvons dire comme le grenadier, répondit Consuelo, que, si vous nous abandonnez ici, nous sommes perdus.

— Je ne crois pas, répondit le comte, qui mettait dans toutes ses paroles une sorte d'ostentation chevaleresque, que nous vous ayons donné lieu jusqu'ici de mettre en doute nos sentiments d'humanité. Nous allons vous emmener jusqu'à ce que vous soyez assez loin d'ici pour ne plus rien craindre. Mon domestique, que j'ai mis à pied, montera sur le siège de la voiture, dit-il en s'adressant au baron ; et il ajouta d'un ton plus bas : — Ne préférez-vous pas la société de ces enfants à celle d'un valet qu'il nous faudrait admettre dans la voiture, et devant lequel nous serions obligés de nous contraindre davantage?

— Eh ! sans doute, répondit le baron ; des artistes, quelque pauvres qu'ils soient, ne sont déplacés nulle part. Qui sait si celui qui vient de retrouver son violon dans ces broussailles, et qui le remporte avec tant de joie,

n'est pas un Tartini en herbe? Allons, troubadour ! dit-il à Joseph qui venait effectivement de ressaisir son sac, son instrument et ses manuscrits sur le champ de bataille, venez avec nous, et, à notre premier gîte, vous nous chanterez ce glorieux combat où nous n'avons trouvé personne à qui parler.

— Vous pouvez vous moquer de moi à votre aise, dit le comte lorsqu'ils furent installés dans le fond de la voiture, et les jeunes gens vis à vis d'eux (la berline roulait déjà rapidement vers l'Autriche), vous qui avez abattu une pièce de ce gibier de potence.

— J'ai bien peur de ne l'avoir pas tué sur le coup, et de le retrouver quelque jour à la porte du cabinet de Frédéric : je vous cèderais donc cet exploit de grand cœur.

— Moi qui n'ai même pas vu l'ennemi, reprit le comte, je vous l'envie sincèrement, votre exploit; je prenais goût à l'aventure,

et j'aurais eu du plaisir à châtier ces drôles comme ils le méritent. Venir saisir des déserteurs et lever des recrues jusque sur le territoire de la Bavière, aujourd'hui l'alliée fidèle de Marie-Thèrèse ! c'est d'une insolence qui n'a pas de nom !

— Ce serait un prétexte de guerre tout trouvé, si on n'était las de se battre, et si le temps n'était à la paix pour le moment. Vous m'obligerez donc, monsieur le comte, en n'ébruitant pas cette aventure, non seulement à cause de mon souverain, qui me saurait fort mauvais gré du rôle que j'y ai joué, mais encore à cause de la mission dont je suis chargé auprès de votre impératrice. Je la trouverais fort mal disposée à me recevoir, si je l'abordais sous le coup d'une pareille impertinence de la part de mon gouvernement.

— Ne craignez rien de moi, répondit le

comte ; vous savez que je ne suis pas un sujet zélé, parce que je ne suis pas un courtisan ambitieux..

— Et quelle ambition pourriez-vous avoir encore, cher comte? L'amour et la fortune ont couronné vos vœux ; au lieu que moi.... Ah! combien nos destinées sont dissemblables jusqu'à présent, malgré l'analogie qu'elles présentent au premier abord ! En parlant ainsi, le baron tira de son sein un portrait entouré de diamants, et se mit à le contempler avec des yeux attendris, et en poussant de profonds soupirs, qui donnèrent un peu envie de rire à Consuelo. Elle trouva qu'une passion si peu discrète n'était pas de bon goût, et railla intérieurement cette manière de grand seigneur.

— Cher baron, reprit le comte en baissant la voix (Consuelo feignait de ne pas entendre, et y faisait même son possible),

je vous supplie de n'accorder à personne la confiance dont vous m'avez honoré, et surtout de ne montrer ce portrait à nul autre qu'à moi. Remettez-le dans sa boîte, et songez que cet enfant entend le français aussi bien que vous et moi.

— A propos! s'écria le baron en refermant le portrait sur lequel Consuelo s'était bien gardée de jeter les yeux, que diable voulaient-ils faire de ces deux petits garçons, nos racoleurs? Dites, que vous proposaient-ils pour vous engager à les suivre?

— En effet, dit le comte, je n'y songeais pas, et maintenant je ne m'explique pas leur fantaisie; eux qui ne cherchent à enrôler que des hommes dans la force de l'âge, et d'une stature démesurée, que pouvaient-ils faire de deux petits enfants?

Joseph raconta que le prétendu Mayer s'était donné pour musicien, et leur avait

continuellement parlé de Dresde et d'un engagement à la chapelle de l'électeur.

— Ah! m'y voilà! reprit le baron, et ce Mayer, je gage que je le connais! Ce doit être un nommé N..., ex-chef de musique militaire, aujourd'hui recruteur pour la musique des régiments prussiens. Nos indigènes ont la tête si dure, qu'ils ne réussiraient pas à jouer juste et en mesure, si Sa Majesté, qui a l'oreille plus délicate que feu le roi son père, ne tirait de la Bohême et de la Hongrie ses clairons, ses fifres, et ses trompettes. Le bon professeur de tintamare a cru faire un joli cadeau à son maître en lui amenant, outre le déserteur repêché sur vos terres, deux petits musiciens à mine intelligente; et le faux-fuyant de leur promettre Dresde et les délices de la cour n'était pas mal trouvé pour commencer. Mais vous n'eussiez pas seulement aperçu Dresde, mes enfants, et,

bon gré, mal gré, vous eussiez été incorporés dans la musique de quelque régiment d'infanterie seulement pour le reste de vos jours.

— Je sais à quoi m'en tenir maintenant sur le sort qui nous attendait, répondit Consuelo ; j'ai entendu parler des abominations de ce régime militaire, de la mauvaise foi et de la cruauté des enlèvements de recrues. Je vois, à la manière dont le pauvre grenadier était traité par ces misérables, qu'on ne m'avait rien exagéré. Oh ! le grand Frédéric !....

— Sachez, jeune homme, dit le baron avec une emphase un peu ironique, que Sa Majesté ignore les moyens, et ne connaît que les résultats.

— Dont elle profite, sans se soucier du reste, reprit Consuelo animée par une indignation irrésistible. Oh ! je le sais, monsieur

le baron, les rois n'ont jamais tort, et sont innocents de tout le mal qu'on fait pour leur plaire.

— Le drôle a de l'esprit ! s'écria le comte en riant ; mais soyez prudent, mon joli petit tambour, et n'oubliez pas que vous parlez devant un officier supérieur du régiment où vous deviez peut-être entrer.

— Sachant me taire, monsieur le comte, je ne révoque jamais en doute la discrétion d'autrui.

— Vous l'entendez, baron ! il vous promet le silence que vous n'aviez pas songé à lui demander ! Allons, c'est un charmant enfant.

— Et je me fie à lui de tout mon cœur, repartit le baron. Comte, vous devriez l'enrôler, vous, et l'offrir comme page à Son Altesse.

— C'est fait, s'il y consent, dit le comte en riant. Voulez-vous accepter cet engage-

ment, beaucoup plus doux que celui du service prussien ? Ah ! mon enfant ! il ne s'agira ni de souffler dans des chaudrons, ni de battre le rappel avant le jour, ni de recevoir la schlague et de manger du pain de briques pilées, mais de porter la queue et l'éventail d'une dame admirablement belle et gracieuse, d'habiter un palais de fées, de présider aux jeux et aux ris, et de faire votre partie dans des concerts qui valent bien ceux du grand Frédéric ! Êtes-vous tenté ? Ne me prenez-vous pas pour un Mayer ?

— Et quelle est donc cette altesse si gracieuse et si magnifique ? demanda Consuelo en souriant.

— C'est la margrave douairière de Bareith, princesse de Culmbach, mon illustre épouse, répondit le comte Hoditz ; c'est maintenant la châtelaine de Roswald en Moravie.

Consuelo avait cent fois entendu raconter

à la chanoinesse Wenceslawa de Rudolstadt la généalogie, les alliances et l'histoire anecdotique de toutes les principautés et aristocraties grandes et petites de l'Allemagne et des pays circonvoisins ; plusieurs de ces biographies l'avaient frappée, et entr'autres celle du comte Hoditz-Roswald, seigneur morave très riche, chassé et abandonné par un père irrité de ses déportements, aventurier très répandu dans toutes les cours de l'Europe ; enfin, grand-écuyer et amant de la margrave douairière de Bareith, qu'il avait épousée en secret, enlevée et conduite à Vienne, de là en Moravie, où, ayant hérité de son père, il l'avait mise récemment à la tête d'une brillante fortune. La chanoinesse était revenue souvent sur cette histoire, qu'elle trouvait fort scandaleuse parce que la margrave était princesse suzeraine, et le comte simple gentilhomme ; et c'était pour

elle un sujet de se déchaîner contre les mésalliances et les mariages d'amour. De son côté, Consuelo, qui cherchait à comprendre et à bien connaître les préjugés de la caste nobiliaire, faisait son profit de ces révélations et ne les oubliait pas. La première fois que le comte Hoditz s'était nommé devant elle, elle avait été frappée d'une vague réminiscence, et maintenant elle avait présentes toutes les circonstances de la vie et du mariage romanesque de cet aventurier célèbre. Quant au baron de Trenk, qui n'était alors qu'au début de sa mémorable disgrâce, et qui ne présageait guère son épouvantable avenir, elle n'en avait jamais entendu parler. Elle écouta donc le comte étaler avec un peu de vanité le tableau de sa nouvelle opulence. Raillé et méprisé dans les petites cours orgueilleuses de l'Allemagne, Hoditz avait longtemps rougi d'être regardé

comme un pauvre diable enrichi par sa femme. Héritier de biens immenses, il se croyait désormais réhabilité en étalant le faste d'un roi dans son comté morave, et produisait avec complaisance ses nouveaux titres à la considération ou à l'envie de minces souverains beaucoup moins riches que lui. Rempli de bons procédés et d'attentions délicates pour sa margrave, il ne se piquait pourtant pas d'une scrupuleuse fidélité envers une femme beaucoup plus âgée que lui; et soit que cette princesse eût, pour fermer les yeux, les bons principes et le bon goût du temps, soit qu'elle crût que l'époux illustré par elle ne pouvait jamais ouvrir les yeux sur le déclin de sa beauté, elle ne le gênait point dans ses fantaisies.

Au bout de quelques lieues, on trouva un relai préparé exprès à l'avance pour les nobles voyageurs. Consuelo et Joseph vou-

lurent descendre et prendre congé d'eux ; mais ils s'y opposèrent, prétextant la possibilité de nouvelles entreprises de la part des recruteurs répandus dans le pays.

— Vous ne savez pas, leur dit Trenk (et il n'exagérait rien), combien cette race est habile et redoutable. En quelque lieu de l'Europe civilisée que vous mettiez le pied, si vous êtes pauvre et sans défense, si vous avez quelque vigueur ou quelque talent, vous êtes exposé à la fourberie ou à la violence de ces gens-là. Ils connaissent tous les passages de frontières, tous les sentiers de montagnes, toutes les routes de traverse, tous les gîtes équivoques, tous les coquins dont ils peuvent espérer assistance et main-forte au besoin. Ils parlent toutes les langues, tous les patois, car ils ont vu toutes les nations et fait tous les métiers. Ils excellent à manier un cheval, à courir, nager,

sauter par dessus les précipices comme de vrais bandits. Ils sont presque tous braves, durs à la fatigue, menteurs adroits et impudents, vindicatifs, souples et cruels. C'est le rebut de l'espèce humaine, dont l'organisation militaire du feu roi de Prusse, *Gros-Guillaume*, a fait les pourvoyeurs les plus utiles de sa puissance, et les soutiens les plus importants de sa discipline. Ils rattraperaient un déserteur au fond de la Sibérie, et iraient le chercher au milieu des balles de l'armée ennemie, pour le seul plaisir de le ramener en Prusse et de l'y faire pendre pour l'exemple. Ils ont arraché de l'autel un prêtre qui disait sa messe, parce qu'il avait cinq pieds dix pouces ; ils ont volé un médecin à la princesse électorale ; ils ont mis en fureur dix fois le vieux margrave de Bareith, en lui enlevant son armée composée de vingt ou trente hommes, sans qu'il ait osé en de-

mander raison ouvertement ; ils ont fait soldat à perpétuité un gentilhomme français qui allait voir sa femme et ses enfants aux environs de Strasbourg ; ils ont pris des Russes à la czarine Élisabeth, des houlans au maréchal de Saxe, des pandours à Marie-Thérèse, des magnats de Hongrie, des seigneurs polonais, des chanteurs italiens, et des femmes de toutes les nations, nouvelles Sabines mariées de force à des soldats. Tout leur est bon ; outre leurs appointements et leurs frais de voyage qui sont largement rétribués, ils ont une prime de tant par tête, que dis-je! de tant par pouce et par ligne de stature...

— Oui! dit Consuelo, ils fournissent de la chair humaine à tant par once! Ah! votre grand roi est un ogre!... Mais soyez tranquille, monsieur le baron, dites toujours ; vous avez fait une belle action en rendant la

liberté à notre pauvre déserteur. J'aimerais mieux subir les supplices qui lui étaient destinés, que de dire une parole qui pût vous nuire.

Trenk, dont le fougueux caractère ne comportait pas la prudence, et qui était déjà aigri par les rigueurs et les injustices incompréhensibles de Frédéric à son égard, trouvait un amer plaisir à dévoiler devant le comte Hoditz les forfaits de ce régime dont il avait été témoin et complice, dans un temps de prospérité où ses réflexions n'avaient pas toujours été aussi équitables et aussi sévères. Maintenant persécuté secrètement, quoique en apparence il dût à la confiance du roi de remplir une mission diplomatique importante auprès de Marie-Thérèse, il commençait à détester son maître, et à laisser paraître ses sentiments avec trop d'abandon.

rapporta au comte les souffrances, l'es-

clavage et le désespoir de cette nombreuse milice prussienne, précieuse à la guerre, mais si dangereuse durant la paix, qu'on en était venu, pour la réduire, à un système de terreur et de barbarie sans exemple. Il raconta l'épidémie de suicide qui s'était répandue dans l'armée, et les crimes que commettaient des soldats, honnêtes et dévots d'ailleurs, dans le seul but de se faire condamner à mort pour échapper à l'horreur de la vie qu'on leur avait faite. Croiriez-vous, dit-il, que les rangs *surveillés* sont ceux qu'on recherche avec le plus d'ardeur? Il faut que vous sachiez que ces rangs surveillés sont composés de recrues étrangères, d'hommes enlevés, ou de jeunes gens de la nation prussienne, lesquels, au début d'une carrière militaire qui ne doit finir qu'avec la vie, sont généralement en proie, durant les premières années, au plus horrible découragement. On

les divise par rangs, et on les fait marcher, soit en paix, soit en guerre, devant une rangée d'hommes plus soumis ou plus déterminés, qui ont la consigne de tirer chacun sur celui qui marche devant lui, si ce dernier montre la plus légère intention de fuir ou de résister. Si le rang chargé de cette exécution la néglige, le rang placé derrière, qui est encore choisi parmi de plus insensibles et de plus farouches (car il y en a parmi les vieux soldats endurcis et les volontaires, qui sont presque tous des scélérats), ce troisième rang, dis-je, est chargé de tirer sur les deux premiers; et ainsi de suite, si le troisième rang faiblit dans l'exécution. Ainsi, chaque rang de l'armée a, dans la bataille, l'ennemi en face et l'ennemi sur ses talons, nulle part des semblables, des compagnons, ou des frères d'armes. Partout la violence, la mort et l'épouvante! C'est avec cela, dit le grand

Frédéric, qu'on forme des soldats invincibles. Eh bien! une place dans ces premiers rangs est enviée et recherchée par le jeune militaire prussien; et sitôt qu'il y est placé, sans concevoir la moindre espérance de salut, il se débande et jette ses armes, afin d'attirer sur lui les balles de ses camarades. Ce mouvement de désespoir en sauve plusieurs, qui, risquant le tout pour le tout, et bravant les plus insurmontables dangers, parviennent à s'échapper, et souvent passent à l'ennemi. Le roi ne s'abuse pas sur l'horreur que son joug de fer inspire à l'armée, et vous savez peut-être son mot au duc de Brunswick, son neveu, qui assistait à une de ses grandes revues, et ne se lassait pas d'admirer la belle tenue et les superbes manœuvres de ses troupes. — La réunion et l'ensemble de tant de beaux hommes vous surprend? lui dit Frédéric; et moi, il y a quelque chose qui

m'étonne bien davantage! — Quoi donc? dit le jeune duc. — C'est que nous soyons en sûreté, vous et moi, au milieu d'eux! répondit le roi.

— Baron, cher baron, reprit le comte Hoditz, ceci est le revers de la médaille. Rien ne se fait miraculeusement chez les hommes. Comment Frédéric serait-il le plus grand capitaine de son temps s'il avait la douceur des colombes? Tenez! n'en parlez pas davantage. Vous m'obligeriez à prendre son parti, moi son ennemi naturel, contre vous, son aide-de-camp et son favori.

— A la manière dont il traite ses favoris dans un jour de caprice, on peut juger, répondit Trenk, de sa façon d'agir avec ses esclaves! Ne parlons plus de lui, vous avez raison; car, en y songeant, il me prend une envie diabolique de retourner dans le bois, et d'étrangler de mes mains ses zélés pour-

voyeurs de chair humaine, à qui j'ai fait grâce par une sotte et lâche prudence.

L'emportement généreux du baron plaisait à Consuelo ; elle écoutait avec intérêt ses peintures animées de la vie militaire en Prusse ; et, ne sachant pas qu'il entrait dans cette courageuse indignation un peu de dépit personnel, elle y voyait l'indice d'un grand caractère. Il y avait de la grandeur réelle néanmoins dans l'âme de Trenk. Ce beau et fier jeune homme n'était pas né pour ramper. Il y avait bien de la différence, à cet égard, entre lui et son ami improvisé en voyage, le riche et superbe Hoditz. Ce dernier, ayant fait dans son enfance la terreur et le désespoir de ses précepteurs, avait été enfin abandonné à lui-même ; et quoiqu'il eût passé l'âge des bruyantes incartades, il conservait dans ses manières et dans ses propos quelque chose de puéril qui contras-

tait avec sa stature herculéenne et son beau visage un peu flétri par quarante années pleines de fatigues et de débauches. Il n'avait puisé l'instruction superficielle qu'il étalait de temps en temps, que dans les romans, la philosophie à la mode, et la fréquentation du théâtre. Il se piquait d'être artiste, et manquait de discernement et de profondeur en cela comme en tout. Pourtant son grand air, son affabilité exquise, ses idées fines et riantes agirent bientôt sur l'imagination du jeune Haydn, qui le préféra au baron, peut-être aussi à cause de l'attention plus prononcée que Consuelo accordait à ce dernier.

Le baron, au contraire, avait fait de bonnes études; et si le prestige des cours et l'effervescence de la jeunesse l'avaient souvent étourdi sur la réalité et la valeur des grandeurs humaines, il avait conservé au fond

de l'âme cette indépendance de sentiments et cette équité de principes que donnent les lectures sérieuses et les nobles instincts développés par l'éducation. Son caractère altier avait pu s'engourdir sous les caresses et les flatteries de la puissance ; mais il n'avait pu plier assez pour qu'à la moindre atteinte de l'injustice, il ne se relevât fougueux et brûlant. Le beau page de Frédéric avait trempé ses lèvres à la coupe empoisonnée ; mais l'amour, un amour absolu, téméraire, exalté, était venu ranimer son audace et sa persévérance. Frappé dans l'endroit le plus sensible de son cœur, il avait relevé la tête, et bravait en face le tyran qui voulait le mettre à genoux.

A l'époque de notre récit, il paraissait âgé d'une vingtaine d'années tout au plus. Une forêt de cheveux bruns, dont il ne voulait pas faire le sacrifice à la discipline puérile de

Frédéric, ombrageait son large front. Sa taille était superbe, ses yeux étincelants, sa moustache noire comme l'ébène, sa main blanche comme l'albâtre, quoique forte comme celle d'un athlète, et sa voix fraîche et mâle comme son visage, ses idées, et les espérances de son amour. Consuelo songeait à cet amour mystérieux qu'il avait à chaque instant sur les lèvres, et qu'elle ne trouvait plus ridicule à mesure qu'elle observait, dans ses élans et ses réticences, le mélange d'impétuosité naturelle et de méfiance trop fondée qui le mettait en guerre continuelle avec lui-même et avec sa destinée. Elle éprouvait, en dépit d'elle-même, une vive curiosité de connaître la dame des pensées d'un si beau jeune homme, et se surprenait à faire des vœux sincères et romanesques pour le triomphe de ces deux amants. Elle ne trouva point la journée longue, comme elle s'y était attendue

dans un gênant face à faceavec deux inconnus d'un rang si différent dusien. Elle avait pris à Venise la notion, et à Riesenburg l'habitude de la politesse, des manières douces et des propos choisis qui sont le beau côté dece qu'on appelait exclusivement dans ce temps-là la bonne compagnie. Tout en se tenant sur la réserve, et ne parlant pas, à moins d'être interpellée, elle se sentit donc fort à l'aise, et fit ses réflexions intérieurement sur tout ce qu'elle entendit. Ni le baron ni le comte ne parurent s'apercevoir de son déguisement. Le premier ne faisait guère attention ni à elle ni à Joseph. S'il leur adressait quelques mots, il continuait son propos en se retournant vers le comte; et bientôt, tout en parlant avec entraînement, il ne pensait plus même à celui-ci, et semblait converser avec ses propres pensées, comme un esprit qui se nourrit de son propre feu. Quant au

comte, il était tour à tour grave comme un monarque, et sémillant comme une marquise française. Il tirait des tablettes de sa poche, et prenait des notes avec le sérieux d'un penseur ou d'un diplomate ; puis il les relisait en chantonnant, et Consuelo voyait que c'étaient de petits versiculets dans un français galant et doucereux. Il les récitait parfois au baron, qui les déclarait admirables sans les avoir écoutés. Quelquefois il consultait Consuelo d'un air débonnaire, et lui demandait avec une fausse modestie : — Comment trouvez-vous cela, mon petit ami? Vous comprenez le français, n'est-ce pas?

Consuelo, impatientée de cette feinte condescendance qui paraissait chercher à l'éblouir, ne put résister à l'envie de relever deux ou trois fautes qui se trouvaient dans un quatrain *à la beauté*. Sa mère lui avait appris à bien phraser et à bien énoncer les

langues qu'elle-même chantait facilement et avec une certaine élégance. Consuelo, studieuse, et cherchant dans tout l'harmonie, la mesure et la netteté que lui suggérait son organisation musicale, avait trouvé dans les livres la clef et la règle de ces langues diverses. Elle avait surtout examiné avec soin la prosodie, en s'exerçant à traduire des poésies lyriques, et en ajustant des paroles étrangères sur des airs nationaux, pour se rendre compte du rhythme et de l'accent. Elle était ainsi parvenue à bien connaître les règles de la versification dans plusieurs langues, et il ne lui fut pas difficile de relever les erreurs du poète morave.

Émerveillé de son savoir, mais ne pouvant se résoudre à douter du sien propre, Hoditz consulta le baron, qui se porta compétent pour donner gain de cause au petit musicien. De ce moment, le comte s'occupa d'elle

exclusivement, mais sans paraître se douter de son âge véritable ni de son sexe. Il lui demanda seulement où *il* avait été élevé, pour savoir si bien les lois du Parnasse.

— A l'école gratuite des maîtrises de chant de Venise, répondit-elle laconiquement.

— Il paraît que les études de ce pays-là sont plus fortes que celles de l'Allemagne; et votre camarade, où a-t-il étudié?

— A la cathédrale de Vienne, répondit Joseph.

— Mes enfants, reprit le comte, je crois que vous avez tous deux beaucoup d'intelligence et d'aptitude. A notre premier gîte, je veux vous examiner sur la musique, et si vous tenez à ce que vos figures et vos manières promettent, je vous engage pour mon orchestre ou mon théâtre de Roswald. Je veux tout de bon vous présenter à la princesse mon épouse; qu'en diriez-vous? hein!

Ce serait une fortune pour des enfants comme vous.

Consuelo avait été prise d'une forte envie de rire en entendant le comte se proposer d'examiner Haydn et elle-même sur la musique. Elle ne put que s'incliner respectueusement avec de grands efforts pour garder son sérieux. Joseph, sentant davantage les conséquences avantageuses pour lui d'une nouvelle protection, remercia et ne refusa pas. Le comte reprit ses tablettes, et lut à Consuelo la moitié d'un petit opéra italien singulièrement détestable, et plein de barbarismes, qu'il se promettait de mettre lui-même en musique et de faire représenter pour la fête de sa femme par ses acteurs, sur son théâtre, dans son château, ou, pour mieux dire, dans sa résidence ; car, se croyant prince par le fait de sa margrave, il ne parlait pas autrement.

Consuelo poussait de temps en temps le coude de Joseph pour lui faire remarquer les bévues du comte, et, succombant sous l'ennui, se disait en elle-même que, pour s'être laissée séduire par de tels madrigaux, la fameuse beauté du margraviat héréditaire de Bareith, apanagé de Culmbach, devait être une personne bien éventée, malgré ses titres, ses galanteries et ses années.

Tout en lisant et en déclamant, le comte croquait des bonbons pour s'humecter le gosier, et en offrait sans cesse aux jeunes voyageurs, qui, n'ayant rien mangé depuis la veille, et mourant de faim, acceptaient, faute de mieux, cet aliment plus propre à la tromper qu'à la satisfaire, tout en se disant que les dragées et les rimes du comte étaient une bien fade nourriture.

Enfin, vers le soir, on vit paraître à l'horizon les forts et les flèches de cette ville

de Passaw où Consuelo avait pensé le matin ne pouvoir jamais arriver. Cet aspect, après tant de dangers et de terreurs, lui fut presque aussi doux que l'eût été en d'autres temps celui de Venise; et lorsqu'elle traversa le Danube, elle ne put se retenir de donner une poignée de main à Joseph.

— Est-il votre frère? lui demanda le comte, qui n'avait pas encore songé à lui faire cette question.

— Oui, Monseigneur, répondit au hasard Consuelo pour se débarrasser de sa curiosité.

— Vous ne vous ressemblez pourtant pas, dit le comte.

— Il y a tant d'enfants qui ne ressemblent pas à leur père! répondit gaîment Joseph.

— Vous n'avez pas été élevés ensemble ?

— Non, Monseigneur. Dans notre condi-

tion errante, on est élevé où l'on peut et comme l'on peut.

— Je ne sais pourquoi je m'imagine pourtant, dit le comte à Consuelo, en baissant la voix, que vous êtes *bien né*. Tout dans votre personne et votre langage annonce une distinction naturelle.

— Je ne sais pas du tout comment je suis né, Monseigneur, répondit-elle en riant. Je dois être né musicien, de père en fils; car je n'aime au monde que la musique.

— Pourquoi êtes-vous habillé en paysan de Moravie?

— Parce que, mes habits s'étant usés en voyage, j'ai acheté dans une foire de ce pays-là ceux que vous voyez.

— Vous avez donc été en Moravie? à Roswald, peut-être?

— Aux environs, oui, Monseigneur, répondit Consuelo avec malice; j'ai aperçu de loin,

et sans oser m'en approcher, votre superbe domaine, vos statues, vos cascades, vos jardins, vos montagnes, que sais-je? des merveilles, un palais de fées!

— Vous avez vu tout cela! s'écria le comte émerveillé de ne l'avoir pas su plus tôt, et ne s'apercevant pas que Consuelo, lui ayant entendu décrire pendant deux heures les délices de sa résidence, pouvait bien en faire la description après lui, en sûreté de conscience. Oh! cela doit vous donner envie d'y revenir! dit-il.

— J'en grille d'envie à présent que j'ai le bonheur de vous connaître, répondit Consuelo, qui avait besoin de se venger de la lecture de son opéra en se moquant de lui.

Elle sauta légèrement de la barque sur laquelle on avait traversé le fleuve, en s'écriant avec un accent germanique renforcé :

— O Passaw! je te salue!

La berline les conduisit à la demeure d'un riche seigneur, ami du comte, absent pour le moment, mais dont la maison leur était destinée pour pied à terre. On les attendait, les serviteurs étaient en mouvement pour le souper, qui leur fut servi promptement. Le comte, qui prenait un plaisir extrême à la conversation de son petit musicien (c'est ainsi qu'il appelait Consuelo), eût souhaité l'emmener à sa table; mais la crainte de faire une inconvenance qui déplût au baron l'en empêcha. Consuelo et Joseph se trouvèrent fort contents de manger à l'office, et ne firent nulle difficulté de s'asseoir avec les valets. Haydn n'avait encore jamais été traité plus honorablement chez les grands seigneurs qui l'avaient admis à leurs fêtes; et, quoique le sentiment de l'art lui eût assez élevé le cœur pour qu'il comprît l'outrage attaché à cette manière d'agir, il se rappelait sans fausse

honte que sa mère avait été cuisinière du comte Harrach, seigneur de son village. Plus tard, et parvenu au développement de son génie, Haydn ne devait pas être mieux apprécié comme homme par ses protecteurs, quoiqu'il le fût de toute l'Europe comme artiste. Il a passé vingt-cinq ans au service du prince Esterhazy ; et quand nous disons au service, nous ne voulons pas dire que ce fût comme musicien seulement. Paër l'a vu, une serviette au bras et l'épée au côté, se tenir derrière la chaise de son maître, et remplir les fonctions de maître-d'hôtel, c'est-à-dire de premier valet, selon l'usage du temps et du pays.

Consuelo n'avait point mangé avec les domestiques depuis les voyages de son enfance avec sa mère la Zingara. Elle s'amusa beaucoup des grands airs de ces laquais de bonne maison, qui se trouvaient humiliés de la com-

pagnie de deux petits bateleurs, et qui, tout en les plaçant à part à une extrémité de la table, leur servirent les plus mauvais morceaux. L'appétit et leur sobriété naturelle les leur firent trouver excellents; et leur air enjoué ayant désarmé ces âmes hautaines, on les pria de faire de la musique pour égayer le dessert de messieurs les laquais. Joseph se vengea de leurs dédains en leur jouant du violon avec beaucoup d'obligeance; et Consuelo elle-même, ne se ressentant presque plus de l'agitation et des souffrances de la matinée, commençait à chanter, lorsqu'on vint leur dire que le comte et le baron réclamaient la musique pour leur propre divertissement.

Il n'y avait pas moyen de refuser. Après le secours que ces deux seigneurs leur avaient donné, Consuelo eût regardé toute défaite comme une ingratitude; et d'ailleurs s'ex-

cuser sur la fatigue et l'enrouement eût été un méchant prétexte, puisque ses accents, montant de l'office au salon, venaient de frapper les oreilles des maîtres.

Elle suivit Joseph, qui était, aussi bien qu'elle, en train de prendre en bonne part toutes les conséquences de leur pèlerinage; et quand ils furent entrés dans une belle salle, où, à la lueur de vingt bougies, les deux seigneurs achevaient, les coudes sur la table, leur dernier flacon de vin de Hongrie, ils se tinrent debout près de la porte, à la manière des musiciens de bas étage, et se mirent à chanter les petits duos italiens qu'ils avaient étudiés ensemble sur les montagnes. — Attention! dit malicieusement Consuelo à Joseph avant de commencer; songe que M. le comte va nous examiner sur la musique. Tâchons de nous en bien tirer!

Le comte fut très flatté de cette réflexion ; le baron avait placé sur son assiette retournée le portrait de sa Dulcinée mystérieuse, et ne semblait pas disposé à écouter.

Consuelo n'eut garde de donner sa voix et ses moyens. Son prétendu sexe ne comportait pas des accents si veloutés, et l'âge qu'elle paraissait avoir sous son déguisement ne permettait pas de croire qu'elle eût pu parvenir à un talent consommé. Elle se fit une voix d'enfant un peu rauque, et comme usée prématurément par l'abus du métier en plein vent. Ce fut pour elle un amusement que de contrefaire aussi les maladresses naïves et les témérités d'ornement écourté qu'elle avait entendu faire tant de fois aux enfants des rues de Venise. Mais quoiqu'elle jouât merveilleusement cette parodie musicale, il y eut tant de goût naturel dans ses facéties, le duo fut chanté avec tant de nerf et d'en-

semble, et ce chant populaire était si frais et si original, que le baron, excellent musicien, et admirablement organisé pour les arts, remit son portrait dans son sein, releva la tête, s'agita sur son siège, et finit par battre des mains avec vivacité, en s'écriant que c'était la musique la plus vraie et la mieux sentie qu'il eût jamais entendue. Quant au comte Hoditz, qui était plein de Fuchs, de Rameau et de ses auteurs classiques, il goûta moins ce genre de composition et cette manière de les rendre. Il trouva que le baron était un barbare du Nord, et ses deux protégés des écoliers assez intelligents, mais qu'il serait forcé de tirer, par ses leçons, de la crasse de l'ignorance. Sa manie était de former lui-même ses artistes, et il dit d'un ton sentencieux en secouant la tête : Il y a du bon ; mais il y aura beaucoup à reprendre. Allons, allons ! nous corrigerons tout cela ! —

Il se figurait que Joseph et Consuelo lui appartenaient déjà, et faisaient partie de sa chapelle. Il pria ensuite Haydn de jouer du violon ; et comme celui-ci n'avait aucun sujet de cacher son talent, il dit à merveille un air de sa composition qui était remarquablement bien écrit pour l'instrument. Le comte fut, cette fois, très satisfait. — Toi, dit-il, ta place est trouvée. Tu seras mon premier violon, tu feras parfaitement mon affaire. Mais tu t'exerceras aussi sur la viole d'amour. J'aime par dessus tout la viole d'amour. Je t'enseignerai comment on en tire parti.

— Monsieur le baron est-il content aussi de mon camarade? dit Consuelo à Trenk, qui était redevenu pensif.

— Si content, répondit-il, que si je fais quelque séjour à Vienne, je ne veux pas d'autre maître que lui.

— Je vous enseignerai la viole d'amour,

reprit le comte, et je vous demande la préférence.

— J'aime mieux le violon et ce professeur-là, repartit le baron, qui, dans ses préoccupations, avait une franchise incomparable. Il prit le violon, et joua de mémoire avec beaucoup de pureté et d'expression quelques passages du morceau que Joseph venait de dire; puis le lui rendant : — Je voulais vous faire voir, lui dit-il avec une modestie très réelle, que je ne suis bon qu'à devenir votre écolier, mais que je puis apprendre avec attention et docilité. Consuelo le pria de jouer autre chose, et il le fit sans affectation. Il avait du talent, du goût et de l'intelligence. Hoditz donna des éloges exagérés à la composition du morceau.

— Elle n'est pas très bonne, répondit Trenk, car elle est de moi; je l'aime pourtant, parce qu'elle a plu à *ma princesse*.

Le comte fit une grimace terrible pour l'avertir de peser ses paroles. Trenk n'y prit pas seulement garde, et, perdu dans ses pensées, il fit courir l'archet sur les cordes pendant quelques instants; puis, jetant le violon sur la table, il se leva, et marcha à grands pas en passant sa main sur son front. Enfin il revint vers le comte, et lui dit :

— Je vous souhaite le bonsoir, mon cher comte. Je suis forcé de partir avant le jour ; car la voiture que j'ai fait demander doit me prendre ici à trois heures du matin. Puisque vous y passez toute la matinée, je ne vous reverrai probablement qu'à Vienne. Je serai heureux de vous y retrouver, et de vous remercier encore de l'agréable bout de chemin que vous m'avez fait faire en votre compagnie. C'est de cœur que je vous suis dévoué pour la vie.

Ils se serrèrent la main à plusieurs reprises, et, au moment de quitter l'appartement, le baron, s'approchant de Joseph, lui remit quelques pièces d'or en lui disant : — C'est un à-compte sur les leçons que je vous demanderai à Vienne ; vous me trouverez à l'ambassade de Prusse. Il fit un petit signe de tête à Consuelo, en lui disant : — Toi, si jamais je te retrouve tambour ou trompette dans mon régiment, nous déserterons ensemble, entends-tu? Et il sortit, après avoir encore salué le comte.

## 9

Dès que le comte Hoditz se trouva seu avec ses musiciens, il se sentit plus à l'aise et devint tout à fait communicatif. Sa manie favorite était de trancher du maître de chapelle, et de jouer le rôle d'*impressario*. Il voulut donc sur-le-champ commencer l'édu-

cation de Consuelo. — Viens ici, lui dit-il, et assieds-toi. Nous sommes entre nous, et on n'écoute pas avec attention quand on est à une lieue les uns des autres. Asseyez-vous aussi, dit-il à Joseph, et faites votre profit de la leçon. Tu ne sais pas faire le moindre trille, reprit-il en s'adressant de nouveau à la grande cantatrice. Écoutez bien, voilà comment cela se fait. Et il chanta une phrase banale où il introduisit d'une manière fort vulgaire plusieurs de ces ornements. Consuelo s'amusa à redire la phrase en faisant le trille en sens inverse.

— Ce n'est pas cela! cria le comte d'une voix de Stentor en frappant sur la table. Vous n'avez pas écouté.

Il recommença, et Consuelo tronqua l'ornement d'une façon plus baroque et plus désespérante que la première fois, en gardant son sérieux et affectant un grand effort d'at-

tention et de volonté. Joseph étouffait, et feignait de tousser pour cacher un rire convulsif.

— La, la, la, trala, tra la ! chanta le comte en contrefaisant son écolier maladroit et en bondissant sur sa chaise, avec tous les symptômes d'une indignation terrible qu'il n'éprouvait pas le moins du monde, mais qu'il croyait nécessaire à la puissance et à l'entrain magistral de son caractère.

Consuelo se moqua de lui pendant un bon quart d'heure, et, quand elle en eut assez, elle chanta le trille avec toute la netteté dont elle était capable.

— Bravo ! bravissimo ! s'écria le comte en se renversant sur sa chaise. Enfin ! c'est parfait ! Je savais bien que je vous le ferais faire ! qu'on me donne le premier paysan venu, je suis sûr de le former et de lui apprendre en un jour ce que d'autres ne lui apprendraient

pas dans un an ! Encore cette phrase, et marque bien toutes les notes avec légèreté, sans avoir l'air d'y toucher... C'est encore mieux, on ne peut mieux ! Nous ferons quelque chose de toi ! Et le comte s'essuya le front quoiqu'il n'y eût pas une goutte de sueur.

— Maintenant, reprit-il, la cadence avec *chute et tour de gosier !* Il lui donna l'exemple avec cette facilité routinière que prennent les moindres choristes à force d'entendre les premiers sujets, n'admirant dans leur manière que les jeux du gosier, et se croyant aussi habiles qu'eux parce qu'ils parviennent à les contrefaire. Consuelo se divertit encore à mettre le comte dans une de ces grandes colères de sang-froid qu'il aimait à faire éclater lorsqu'il galopait sur son dada, et finit par lui faire entendre une cadence si

parfaite et si prolongée qu'il fut forcé de lui crier :

— Assez, assez! C'est fait; vous y êtes maintenant. J'étais bien sûr que je vous en donnerais la clef ! Passons donc à la roulade. Vous apprenez avec une facilité admirable, et je voudrais avoir toujours des élèves comme vous.

Consuelo, qui commençait à sentir le sommeil et la fatigue la gagner, abrégea de beaucoup la leçon de roulade. Elle fit toutes celles que lui prescrivit l'opulent pédagogue, avec docilité, de quelque mauvais goût qu'elles fussent, et laissa même résonner naturellement sa belle voix, ne craignant plus de se trahir, puisque le comte était résolu à s'attribuer jusqu'à l'éclat subit et à la pureté céleste que prenait son organe de moment en moment.

— Comme cela s'éclaircit à mesure que

je lui montre comment il faut ouvrir la bouche et porter la voix ! disait-il à Joseph en se retournant vers lui d'un air de triomphe. La clarté de l'enseignement, la persévérance, l'exemple, voilà les trois choses avec lesquelles on forme des chanteurs et des déclamateurs en peu de temps. Nous reprendrons demain une leçon; car nous avons dix leçons à prendre, au bout desquelles vous saurez chanter. Nous avons le *coulé*, le *flatté*, le *port de voix tenu* et le *port de voix achevé*, la *chute*, l'*inflexion tendre*, le *martellement gai*, la *cádence feinte*, etc., etc. Allez prendre du repos; je vous ai fait préparer des chambres dans ce palais. Je m'arrête ici pour mes affaires jusqu'à midi. Vous déjeûnerez, et vous me suivrez jusqu'à Vienne. Considérez-vous dès à présent comme étant à mon service. Pour commencer, Joseph, allez dire à mon valet de chambre de venir m'éclairer

jusqu'à mon appartement. Toi, dit-il à Consuelo, reste, et recommence-moi la dernière roulade que je t'ai enseignée. Je n'en suis pas parfaitement content.

A peine Joseph fut-il sorti, que le comte, prenant les deux mains de Consuelo avec des regards fort expressifs, essaya de l'attirer près de lui. Interrompue dans sa roulade, Consuelo le regardait aussi avec beaucoup d'étonnement, croyant qu'il voulait lui faire battre la mesure ; mais elle lui retira brusquement ses mains et se recula au bout de la table, en voyant ses yeux enflammés et son sourire libertin. — Allons ! vous voulez faire la prude ? dit le comte en reprenant son air indolent et superbe. Eh bien ! ma mignonne, nous avons un petit amant ? il est fort laid, le pauvre hère, et j'espère qu'à partir d'aujourd'hui vous y renoncerez. Votre fortune est faite, si vous n'hésitez pas ;

car je n'aime pas les lenteurs. Vous êtes une charmante fille, pleine d'intelligence et de douceur ; vous me plaisez beaucoup, et, dès le premier coup d'œil que j'ai jeté sur vous, j'ai vu que vous n'étiez pas faite pour courir la pretentaine avec ce petit drôle. J'aurai soin de lui pourtant ; je l'enverrai à Roswald, et je me charge de son sort. Quant à vous, vous resterez à Vienne. Je vous y logerai convenablement, et même, si vous êtes prudente et modeste, je vous produirai dans le monde. Quand vous saurez la musique, vous serez la prima-donna de mon théâtre, et vous reverrez votre petit ami de rencontre, quand je vous mènerai à ma résidence. Est-ce entendu ?

— Oui, monsieur le comte, répondit Consuelo avec beaucoup de gravité et en faisant un grand salut ; c'est parfaitement entendu.

Joseph rentra en cet instant avec le valet de chambre qui portait deux flambeaux, et le comte sortit en donnant un petit coup sur la joue de Joseph, et en adressant à Consuelo un sourire d'intelligence.

— Il est d'un ridicule achevé, dit Joseph à sa compagne dès qu'il fut seul avec elle.

— Plus achevé encore que tu ne penses, lui répondit-elle d'un air pensif.

— C'est égal, c'est le meilleur homme du monde, et il me sera fort utile à Vienne.

— Oui, à Vienne, tant que tu voudras, Beppo ; mais à Passaw, il ne le sera pas le moins du monde, je t'en avertis. Où sont nos effets, Joseph ?

— Dans la cuisine. Je vais les prendre pour les monter dans nos chambres, qui sont charmantes, à ce qu'on m'a dit. Vous allez donc enfin vous reposer !

— Bon Joseph ! dit Consuelo en haussant

les épaules. Allons, reprit-elle, va vite chercher ton paquet, et renonce à ta jolie chambre et au bon lit où tu prétendais si bien dormir. Nous quittons cette maison à l'instant même; m'entends-tu? Dépêche-toi, car on va sûrement fermer les portes.

Haydn crut rêver. — Par exemple! s'écria-t-il; ces grands seigneurs seraient-ils aussi des raccoleurs?

— Je crains encore plus le Hoditz que le Mayer, répondit Consuelo avec impatience. Allons, cours! n'hésite pas, ou je te laisse, et je pars seule.

Il y avait tant de résolution et d'énergie dans le ton et la physionomie de Consuelo, que Haydn, éperdu et bouleversé, lui obéit à la hâte. Il revint au bout de trois minutes avec le sac qui contenait les cahiers et les hardes; et, trois minutes après, sans avoir été remarqués de personne, ils étaient sortis

du palais, et gagnaient le faubourg à l'extrémité de la ville.

Ils entrèrent dans une chétive auberge, et louèrent deux petites chambres qu'ils payèrent d'avance, afin de pouvoir partir d'aussi bonne heure qu'ils voudraient, sans éprouver de retard.

— Ne me direz-vous pas au moins le motif de cette nouvelle alerte? demanda Haydn à Consuelo en lui souhaitant le bonsoir sur le seuil de sa chambre.

— Dors tranquille, lui répondit-elle, et apprends en deux mots que nous n'avons pas grand'chose à craindre maintenant. M. le comte a deviné avec son coup d'œil d'aigle que je ne suis point de son sexe, et il m'a fait l'honneur d'une déclaration qui a singulièrement flatté mon amour-propre. Bonsoir, ami Beppo, nous décampons avant le jour. Je secouerai ta porte pour te réveiller.

Le lendemain, le soleil levant éclaira nos jeunes voyageurs, voguant sur le Danube, et descendant son cours rapide avec une satisfaction aussi pure et des cœurs aussi légers que les ondes de ce beau fleuve. Ils avaient payé leur passage sur la barque d'un vieux batelier qui portait des marchandises à Lintz. C'était un brave homme, dont ils furent contents, et qui ne gêna pas leur entretien. Il n'entendait pas un mot d'italien, et, son bateau étant suffisamment chargé, il ne prit pas d'autres voyageurs, ce qui leur donna enfin la sécurité et le repos de corps et d'esprit dont ils avaient besoin pour jouir complètement du beau spectacle que présentait leur navigation à chaque instant. Le temps était magnifique. Il y avait dans le bateau une petite cale fort propre où Consuelo pouvait descendre pour reposer ses yeux de l'éclat des eaux; mais elle s'était si

bien habituée les jours précédents au grand air et au grand soleil, qu'elle préféra passer presque tout le temps couchée sur les ballots, occupée délicieusement à voir courir les rochers et les arbres du rivage qui semblaient fuir derrière elle. Elle put faire de la musique à loisir avec Haydn, et le souvenir comique du mélomane Hoditz, que Joseph appelait le *maestromane*, mêla beaucoup de gaîté à leurs ramages. Joseph le contrefaisait à merveille, et ressentait une joie maligne à l'idée de son désappointement. Leurs rires et leurs chansons égayaient et charmaient le vieux nautonier, qui était passionné pour la musique comme tout prolétaire allemand. Il leur chanta aussi des airs auxquels ils trouvèrent une physionomie aquatique, et que Consuelo apprit de lui, ainsi que les paroles. Ils achevèrent de gagner son cœur en le régalant de leur mieux au premier abor-

dage où ils firent leurs provisions de bouche pour la journée, et cette journée fut la plus paisible et la plus agréable qu'ils eussent encore passée depuis le commencement de leur voyage.

— Excellent baron de Trenk! disait Joseph en échangeant contre de la monnaie une des brillantes pièces d'or que ce seigneur lui avait données : c'est à lui que je dois de pouvoir soustraire enfin la divine Porporina à la fatigue, à la famine, aux dangers, à tous les maux que la misère traîne à sa suite. Je ne l'aimais pourtant pas d'abord, ce noble et bienveillant baron!

— Oui, dit Consuelo, vous lui préfériez le comte. Je suis heureuse maintenant que celui-ci se soit borné à des promesses, et qu'il n'ait pas souillé nos mains de ses bienfaits.

— Après tout, nous ne lui devons rien, reprenait Joseph. Qui a eu le premier la

pensée et la résolution de combattre les recruteurs? c'est le baron; le comte ne s'en souciait pas, et n'y allait que par complaisance et par ton. Qui a couru des risques et reçu une balle dans son chapeau, bien près du crâne? encore le baron! Qui a blessé, et peut-être tué l'infâme Pistolá? le baron! Qui a sauvé le déserteur, à ses dépens peut-être, et en s'exposant à la colère d'un maître terrible? Enfin, qui vous a respectée, et n'a pas fait semblant de reconnaître votre sexe? qui a compris la beauté de vos airs italiens, et le goût de votre manière?

— Et le génie de maître Joseph Haydn? ajouta Consuelo en souriant; le baron, toujours le baron!

— Sans doute, reprit Haydn pour lui rendre sa maligne insinuation; et il est bien heureux peut-être, pour un noble et cher absent dont j'ai entendu parler, que la dé-

claration d'amour à la divine Porporina soit venue du comte ridicule, au lieu d'être faite par le brave et séduisant baron.

— Beppo ! répondit Consuelo avec un sourire mélancolique, les absents n'ont tort que dans les cœurs ingrats et lâches. Voilà pourquoi le baron, qui est généreux et sincère, et qui est amoureux d'une mystérieuse beauté, ne pouvait pas songer à me faire la cour. Je vous le demande à vous-même : sacrifieriez-vous aussi facilement l'amour de votre fiancée et la fidélité de votre cœur au premier caprice venu ?

Beppo soupira profondément. — Vous ne pouvez être pour personne le *premier caprice venu*, dit-il, et... le baron pourrait être fort excusable d'avoir oublié toutes ses amours passées et présentes en vous voyant.

— Vous devenez galant et doucereux, Beppo ! je vois que vous avez profité dans la

société de M. le comte; mais puissiez-vous ne jamais épouser une margrave, et ne pas apprendre comment on traite l'amour quand on a fait un mariage d'argent !

Arrivés le soir à Lintz, ils y dormirent enfin sans terreur et sans souci du lendemain. Dès que Joseph fut éveillé, il courut acheter des chaussures, du linge, plusieurs petites recherches de toilette masculine pour lui, et surtout pour Consuelo, qui put se faire brave et *beau*, comme elle le disait en plaisantant, pour courir la ville et les environs. Le vieux batelier leur avait dit que s'il pouvait trouver une commission pour Mœlk, il les reprendrait à *son bord* le jour suivant, et leur ferait faire encore une vingtaine de lieues sur le Danube. Ils passèrent donc cette journée à Lintz, s'amusèrent à gravir la colline, à examiner le château-fort d'en bas et celui d'en haut, d'où ils purent contempler les majes-

tueux méandres du fleuve au sein des plaines fertiles de l'Autriche. De là aussi ils virent un spectacle qui les réjouit fort : ce fut la berline du comte Hoditz, qui entrait triomphalement dans la ville. Ils reconnurent la voiture et la livrée, et s'amusèrent à lui faire, de trop loin pour être aperçus de lui, de grands saluts jusqu'à terre. Enfin, le soir, s'étant rendus au rivage, ils y retrouvèrent leur bateau chargé de marchandises de transport pour Mœlk, et ils firent avec joie un nouveau marché avec leur vieux pilote. Ils s'embarquèrent avant l'aube, et virent briller les étoiles sereines sur leurs têtes, tandis que le reflet de ces astres courait en longs filets d'argent sur la surface mouvante du fleuve. Cette journée ne fut pas moins agréable que la précédente. Joseph n'eut qu'un chagrin, ce fut de penser qu'il se rapprochait de Vienne, et que ce voyage, dont il oubliait

les souffrances et les périls pour ne se rappeler que ses délicieux instants, allait bientôt toucher à son terme.

A Mœlk, il fallut se séparer du brave pilote, et ce ne fut pas sans regret. Ils ne trouvaient pas dans les embarcations qui s'offrirent pour les mener plus loin les mêmes conditions d'isolement et de sécurité. Consuelo se sentait reposée, rafraîchie, aguerrie contre tous les accidents. Elle proposa à Joseph de reprendre leur route à pied jusqu'à nouvelle occurrence. Ils avaient encore vingt lieues à faire, et cette manière d'aller n'était pas fort abréviative. C'est que Consuelo, tout en se persuadant qu'elle était impatiente de reprendre les habits de son sexe et les convenances de sa position, était au fond du cœur, il faut bien l'avouer, aussi peu désireuse que Joseph de voir la fin de son expédition. Elle était trop artiste par toutes les

fibres de son organisation, pour ne pas aimer la liberté, les hasards, les actes de courage et d'adresse, le spectacle continuel et varié de cette nature que le piéton seul possède entièrement, enfin toute l'activité romanesque de la vie errante et isolée.

Je l'appelle isolée, lecteur, pour exprimer une impression secrète et mystérieuse qu'il est plus facile à vous de comprendre qu'à moi de définir. C'est, je crois, un état de l'âme qui n'a pas été nommé dans notre langue, mais que vous devez vous rappeler, si vous avez voyagé à pied, au loin, et tout seul, ou avec un autre vous-même, ou enfin, comme Consuelo, avec un compagnon facile, enjoué, complaisant et monté à l'unisson de votre cerveau. Dans ces moments-là, si vous étiez dégagé de toute sollicitude immédiate, de tout motif inquiétant, vous avez, je n'en doute pas, ressenti une sorte

de joie étrange, peut-être égoïste tant soit peu, en vous disant : A l'heure qu'il est, personne ne s'embarrasse de moi, et personne ne m'embarrasse. Nul ne sait où je suis. Ceux qui dominent ma vie me chercheraient en vain ; ils ne peuvent me découvrir dans ce milieu inconnu de tous, nouveau pour moi-même, où je me suis réfugié. Ceux que ma vie impressionne et agite se reposent de moi, comme moi de mon action sur eux. Je m'appartiens entièrement, et comme maître et comme esclave ; car il n'est pas un seul de nous, ô lecteur! qui ne soit à la fois, à l'égard d'un certain groupe d'individus, tour à tour et simultanément, un peu esclave, un peu maître, bon gré mal gré, sans se l'avouer et sans y prétendre.

Nul ne sait où je suis! Certes c'est une pensée d'isolement qui a son charme, un charme inexprimable, féroce en apparence,

légitime et doux dans le fond. Nous sommes faits pour vivre de la vie de réciprocité. La route du devoir est longue, rigide, et n'a d'horizon que la mort, qui est peut-être à peine le repos d'une nuit. Marchons donc, et sans ménager nos pieds! Mais si, dans des circonstances rares et bienfaisantes, où le repos peut être inoffensif, et l'isolement sans remords, un vert sentier s'offre sous nos pas, mettons à profit quelques heures de solitude et de contemplation. Ces heures nonchalantes sont bien nécessaires à l'homme actif et courageux pour retremper ses forces; et je dis que, plus votre cœur est dévoré du zèle de la maison de Dieu (qui n'est autre que l'humanité), plus vous êtes propre à apprécier quelques instants d'isolement pour rentrer en possession de vous-même. L'égoïste est seul toujours et partout. Son âme n'est jamais fatiguée d'aimer, de souffrir et

de persévérer; elle est inerte et froide, et n'a pas plus besoin de sommeil et de silence qu'un cadavre. Celui qui aime est rarement seul, et, quand il l'est, il s'en trouve bien. Son âme peut goûter une suspension d'activité qui est comme le profond sommeil d'un corps vigoureux. Ce sommeil est le bon témoignage des fatigues passées, et le précurseur des épreuves nouvelles auxquelles il se prépare. Je ne crois guère à la véritable douleur de ceux qui ne cherchent pas à se distraire, ni à l'absolu dévouement de ceux qui n'ont jamais besoin de se reposer. Ou leur douleur est un accablement qui révèle qu'ils sont brisés, éteints, et qu'ils n'auraient plus la force d'aimer ce qu'ils ont perdu; ou leur dévouement sans relâche et sans défaillance d'activité cache quelque honteuse convoitise, quelque dédommagement égoïste et coupable dont je me méfie.

Ces réflexions, un peu trop longues, ne sont pas hors de place dans le récit de la vie de Consuelo, âme active et dévouée s'il en fut, qu'eussent pu cependant accuser parfois d'égoïsme et de légèreté ceux qui ne savaient pas la comprendre.

# 10

Le premier jour de ce nouveau trajet, comme nos voyageurs traversaient une petite rivière sur un pont de bois, ils virent une pauvre mendiante qui tenait une petite fille dans ses bras, et qui était accroupie le long du parapet pour tendre la main aux pas-

sants. L'enfant était pâle et souffrant, la femme hâve et grelottant de la fièvre. Consuelo fut saisie d'un profond sentiment de sympathie et de pitié pour ces malheureux qui lui rappelaient sa mère et sa propre enfance. — Voilà comme nous étions quelquefois, dit-elle à Joseph, qui la comprit à demi-mot, et qui s'arrêta avec elle à considérer et à questionner la mendiante.

— Hélas ! leur dit celle-ci, j'étais fort heureuse encore il y a peu de jours. Je suis une paysanne des environs de Harmanitz en Bohême. J'avais épousé, il y a cinq ans, un beau et grand cousin à moi, qui était le plus laborieux des ouvriers et le meilleur des maris. Au bout d'un an de mariage, mon pauvre Karl, étant allé faire du bois dans les montagnes, disparut tout à coup et sans que personne pût savoir ce qu'il était devenu. Je tombai dans la misère et dans le chagrin. Je

croyais que mon mari avait péri dans quelque précipice, ou que les loups l'avaient dévoré. Quoique je trouvasse à me remarier, l'incertitude de son sort et l'amitié que je lui conservais ne me permirent pas d'y songer. Oh! que j'en fus bien récompensée, mes enfants! L'année dernière, on frappe un soir à ma porte; j'ouvre, et je tombe à genoux en voyant mon mari devant moi. Mais dans quel état, bon Dieu! Il avait l'air d'un fantôme. Il était desséché, jaune, l'œil hagard, les cheveux hérissés par les glaçons, les pieds en sang, ses pauvres pieds tout nus qui venaient de faire je ne sais combien de cinquantaines de milles par les chemins les plus affreux et l'hiver le plus cruel! Mais il était si heureux de retrouver sa femme et sa pauvre petite fille, que bientôt il reprit le courage, la santé, son travail et sa bonne mine. Il me raconta qu'il avait été enlevé par des

brigands qui l'avaient mené bien loin, bien loin, jusqu'auprès de la mer, et qui l'avaient vendu au roi de Prusse pour en faire un soldat. Il avait vécu trois ans dans le plus triste de tous les pays, faisant un métier bien rude, et recevant des coups du matin au soir. Enfin, il avait réussi à s'échapper, à déserter, mes bons enfants ! En se battant comme un désespéré contre ceux qui le poursuivaient, il en avait tué un, il avait crevé un œil à l'autre d'un coup de pierre ; enfin, il avait marché jour et nuit, se cachant dans les marais, dans les bois, comme une bête sauvage ; il avait traversé la Saxe et la Bohême, et il était sauvé, il m'était rendu ! Ah ! que nous fûmes heureux pendant tout l'hiver, malgré notre pauvreté et la rigueur de la saison ! Nous n'avions qu'une inquiétude ; c'était de voir reparaître dans nos environs ces oiseaux de proie qui avaient

été la cause de tous nos maux. Nous faisions le projet d'aller à Vienne, de nous présenter à l'impératrice, de lui raconter nos malheurs, afin d'obtenir sa protection, du service militaire pour mon mari, et quelque subsistance pour moi et mon enfant; mais je tombai malade par suite de la révolution que j'avais éprouvée en revoyant mon pauvre Karl, et nous fûmes forcés de passer tout l hiver et tout l'été dans nos montagnes, attendant toujours le moment où je pourrais entreprendre le voyage, nous tenant toujours sur nos gardes, et ne dormant jamais que d'un œil. Enfin, ce bienheureux moment était venu, je me sentais assez forte pour marcher, et ma petite fille, qui était souffrante aussi, devait faire le voyage dans les bras de son père. Mais notre mauvais destin nous attendait à la sortie des montagnes. Nous marchions tranquillement et lentement au bord

d'un chemin peu fréquenté, sans faire attention à une voiture qui, depuis un quart d'heure, montait lentement le même chemin que nous. Tout à coup la voiture s'arrête, et trois hommes en descendent. Est-ce bien lui ? s'écrie l'un. — Oui ! répond l'autre qui était borgne ; c'est bien lui ! sus ! sus ! Mon mari se retourne à ces paroles, et me dit : Ah ! ce sont les Prussiens ! voilà le borgne que j'ai fait ! Je le reconnais ! — Cours ! cours ! lui dis-je, sauve-toi. Il commençait à s'enfuir, lorsqu'un de ces hommes abominables s'élance sur moi, me renverse, place un pistolet sur ma tête et sur celle de mon enfant. Sans cette idée diabolique, mon mari était sauvé ; car il courait mieux que ces bandits, et il avait de l'avance sur eux. Mais au cri qui m'échappa en voyant ma fille sous la geuule du pistolet, Karl se retourne, fait de grands cris pour arrêter le coup, et re-

vient sur ses pas. Quand le scélérat qui tenait son pied sur mon corps vit Karl à portée: Rends-toi! lui cria-t-il, ou je les tue! Fais un pas de plus pour te sauver, et c'est fait! — Je me rends, je me rends; me voilà! répond mon pauvre homme; et il se mit à courir vers eux plus vite qu'il ne s'était enfui, malgré les prières et les signes que je lui faisais pour qu'il nous laissât mourir. Quand ces tigres le tinrent entre leurs mains, ils l'accablèrent de coups et le mirent tout en sang. Je voulais le défendre; ils me maltraitèrent aussi. En le voyant garrotter sous mes yeux, je sanglotais, je remplissais l'air de mes gémissements. Ils me dirent qu'ils allaient tuer ma petite si je ne gardais le silence, et ils l'avaient déjà arrachée de mes bras, lorsque Karl me dit: « Tais-toi, femme, je te l'ordonne; songe à notre enfant! » J'obéis; mais la violence que je me fis en

voyant frapper, lier et bâillonner mon mari, tandis que ces monstres me disaient : « Oui, oui, pleure ! Tu ne le reverras plus, nous le menons pendre, » fut si violente, que je tombai comme morte sur le chemin. J'y restai je ne sais combien d'heures, étendue dans la poussière. Quand j'ouvris les yeux, il faisait nuit ; ma pauvre enfant, couchée sur moi, se tordait en sanglotant d'une façon à fendre le cœur. il n'y avait plus sur le chemin que le sang de mon mari, et la trace des roues de la voiture qui l'avait emporté. Je restai encore là une heure ou deux, essayant de consoler et de réchauffer Maria, qui était transie et moitié morte de peur. Enfin, quand les idées me revinrent, je songeai que ce que j'avais de mieux à faire ce n'était pas de courir après les ravisseurs, que je ne pourrais atteindre, mais d'aller faire ma déclaration aux officiers de Wiesenbach, qui était

la ville la plus prochaine. C'est ce que je fis, et ensuite je résolus de continuer mon voyage jusqu'à Vienne, et d'aller me jeter aux pieds de l'impératrice, afin qu'elle empêchât du moins que le roi de Prusse ne fît exécuter la sentence de mort contre mon mari. Sa Majesté pouvait le réclamer comme son sujet, dans le cas où l'on ne pourrait atteindre les recruteurs. J'ai donc usé de quelques aumônes qu'on m'avait faites sur les terres de l'évêque de Passaw, où j'avais racouté mon désastre, pour gagner le Danube dans une charrette, et de là j'ai descendu en bateau jusqu'à la ville de Mælk. Mais à présent mes ressources sont épuisées. Les personnes auxquelles je dis mon aventure ne veulent guère me croire, et, dans le doute si je ne suis pas une intrigante, me donnent si peu, qu'il faut que je continue ma route à pied. Heureuse si j'arrive dans cinq ou six jours sans mourir de lassi-

tude ! car la maladie et le désespoir m'ont épuisée. Maintenant, mes chers enfants, si vous avez le moyen de me faire quelque petite aumône, donnez-la-moi tout de suite, car je ne puis me reposer davantage ; il faut que je marche encore, et encore, comme le Juif errant, jusqu'à ce que j'aie obtenu justice.

— Oh ! ma bonne femme, ma pauvre femme ! s'écria Consuelo en serrant la pauvresse dans ses bras, et en pleurant de joie et de compassion ; courage, courage ! Espérez, tranquillisez-vous, votre mari est délivré. Il galope vers Vienne sur un bon cheval, avec une bourse bien garnie dans sa poche.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'écria la femme du déserteur dont les yeux devinrent rouges comme du sang, et les lèvres tremblantes d'un mouvement convulsif. Vous le

savez, vous l'avez vu! O mon Dieu ? grand Dieu! Dieu de bonté!

— Hélas! que faites-vous? dit Joseph à Consuelo. Si vous alliez lui donner une fausse joie; si le déserteur que nous avons contribué à sauver était un autre que son mari?

— C'est lui-même, Joseph! Je te dis que c'est lui : rapelle-toi le borgne, rappelle-toi la manière de procéder du *Pistola*. Souviens-toi que le déserteur a dit qu'il était père de famille, et sujet autrichien. D'ailleurs il est bien facile de s'en convaincre. Comment est-il, votre mari?

— Roux, les yeux verts, la figure large, cinq pieds huit pouces de haut; le nez un peu écrasé, le front bas; un homme superbe.

— C'est bien cela, dit Consuelo en souriant : et quel habit?

— Une méchante casaque verte, un haut-de-chausses brun, des bas gris.

— C'est encore cela ; et les recruteurs, avez-vous fait attention à eux ?

— Oh ! si j'y ai fait attention, sainte Vierge! Leurs horribles figures ne s'effaceront jamais de devant mes yeux. La pauvre femme fit alors avec beaucoup de fidélité le signalement de Pistola, du borgne et du silencieux. Il y en avait, dit-elle, un quatrième qui restait auprès du cheval et qui ne se mêlait de rien. Il avait une grosse figure indifférente qui me paraissait encore plus cruelle que les autres ; car, pendant que je pleurais et qu'on battait mon mari, en l'attachant avec des cordes comme un assassin, ce gros-là chantait, et faisait la trompette avec sa bouche comme s'il eût sonné une fanfare : broum, broum, broum, broum. Ah ! quel cœur de fer !

— Eh bien! c'est Mayer, dit Consuelo à Joseph. En doutes-tu encore? n'a-t-il pas ce tic de chanter et de faire la trompette à tout moment?

— C'est vrai, dit Joseph. C'est donc Karl que nous avons vu délivrer? Grâces soient rendues à Dieu! — Ah! oui, grâces au bon Dieu avant tout! dit la pauvre femme en se jetant à genoux. Et toi, Maria, dit-elle à sa petite fille, baise la terre avec moi pour remercier les anges gardiens et la sainte Vierge. Ton papa est retrouvé, et nous allons bientôt le revoir.

— Dites-moi, chère femme, observa Consuelo, Karl a-t-il aussi l'habitude de baiser la terre quand il est bien content?

— Oui, mon enfant; il n'y manque pas. Quand il est revenu après avoir déserté, il n'a pas voulu passer la porte de notre maison sans en avoir baisé le seuil.

— Est-ce une coutume de votre pays?

— Non ; c'est une manière à lui, qu'il nous a enseignée, et qui nous a toujours réussi.

— C'est donc bien lui que nous avons vu, reprit Consuelo ; car nous lui avons vu baiser la terre pour remercier ceux qui l'avaient délivré. Tu l'as remarqué, Beppo ?

— Parfaitement ! C'est lui ; il n'y a plus de doute possible.

— Venez donc que je vous presse contre mon cœur, s'écria la femme de Karl, ô vous deux, anges du paradis, qui m'apportez une pareille nouvelle. Mais contez-moi donc cela !

Joseph raconta tout ce qui était arrivé ; et quand la pauvre femme eut exhalé tous ses transports de joie et de reconnaissance envers le ciel et envers Joseph et Consuelo qu'elle considérait avec raison comme les

premiers libérateurs de son mari, elle leur demanda ce qu'il fallait faire pour le retrouver.

— Je crois, lui dit Consuelo, que vous ferez bien de continuer votre voyage. C'est à Vienne que vous le trouverez, si vous ne le rencontrez pas en chemin. Son premier soin sera d'aller faire sa déclaration à sa souveraine, et de demander dans les bureaux de l'administration qu'on vous signale en quelque lieu que vous soyez. Il n'aura pas manqué de faire les mêmes déclarations dans chaque ville importante où il aura passé et de prendre des renseignements sur la route que vous avez tenue. Si vous arrivez à Vienne avant lui, ne manquez pas de faire savoir à l'administration où vous demeurez afin que Karl en soit informé aussitôt qu'il s'y présentera.

— Mais quels bureaux, quelle administra-

tion? Je ne connais rien à tous ces usages-là. Une si grande ville! je m'y perdrai, moi, pauvre paysanne!

— Tenez, dit Joseph, nous n'avons jamais eu d'affaire qui nous ait mis au courant de tout cela non plus, mais demandez au premier venu de vous conduire à l'ambassade de Prusse. Demandez-y M. le baron de.....

— Prends garde à ce que tu vas dire, Beppo! dit Consuelo tout bas à Joseph pour lui rappeler qu'il ne fallait pas compromettre le baron dans cette aventure.

— Eh bien! le comte de Hoditz? reprit Joseph.

— Oui, le comte! il fera par vanité ce que l'autre eût fait par dévouement. Demandez la demeure de la margrave, princesse de Bareith, et présentez à son mari le billet que je vais vous remettre.

Consuelo arracha un feuillet blanc du ca-

lepin de Joseph, et traça ces mots au crayon : « Consuelo Porporina, prima donna du théâtre de San-Samuel, à Venise, ex-signor Bertoni, chanteur ambulant à Passaw, recommande au noble cœur du comte Hoditz-Roswald la femme de Karl, le déserteur que sa Seigneurie a tiré des mains des recruteurs et comblé de ses bienfaits. La Porporina se promet de remercier monsieur le comte de sa protection, en présence de madame la margrave, si monsieur le comte veut bien l'admettre à l'honneur de chanter dans les petits appartements de Son Altesse. » Consuelo mit la suscription avec soin, et regarda Joseph : il la comprit, et tira sa bourse. Sans se consulter autrement, et d'un mouvement spontané, ils donnèrent à la pauvre femme les deux pièces d'or qui leur restaient du présent de Trenk, afin qu'elle pût faire la route en voiture, et ils la conduisirent jus-

qu'au village voisin où ils l'aidèrent à faire son marché pour un modeste voiturin. Après qu'ils l'eurent fait manger et qu'ils lui eurent procuré quelques effets, dépense prise sur le reste de leur petite fortune, ils embarquèrent l'heureuse créature qu'ils venaient de rendre à la vie. Alors Consuelo demanda en riant ce qui restait au fond de la bourse. Joseph prit son violon, le secoua auprès de son oreille, et répondit : — Rien que du son !

Consuelo essaya sa voix en pleine campagne, par une brillante roulade, et s'écria : Il reste beaucoup de son ! Puis elle tendit joyeusement la main à son confrère, et la serra avec effusion, en lui disant :

— Tu es un brave garçon, Beppo !

— Et toi aussi ! répondit Joseph en essuyant une larme, et en faisant un grand éclat de rire.

# II

Il n'est pas fort inquiétant de se trouver sans argent quand on touche au terme d'un voyage ; mais eussent-ils été encore bien loin de leur but, nos jeunes artistes ne se seraient pas sentis moins gais qu'ils ne le furent lorsqu'ils se virent tout à fait à sec. Il

faut s'être trouvé ainsi sans ressources en pays inconnu (Joseph était presque aussi étranger que Consuelo à cette distance de Vienne) pour savoir quelle sécurité merveilleuse, quel génie inventif et entreprenant se révèlent comme par magie à l'artiste qui vient de dépenser son dernier sou. Jusque-là, c'est une sorte d'agonie, une crainte continuelle de manquer, une noire appréhension de souffrances, d'embarras et d'humiliations qui s'évanouissent dès que la dernière pièce de monnaie a sonné. Alors, pour les âmes poétiques, il y a un monde nouveau qui commence, une sainte confiance en la charité d'autrui, beaucoup d'illusions charmantes; mais aussi une aptitude au travail et une disposition à l'aménité qui font aisément triompher des premiers obstacles. Consuelo, qui portait dans ce retour à l'indigence de ses premiers ans un sentiment de plaisir

romanesque, et qui se sentait heureuse d'avoir fait le bien en se dépouillant, trouva tout de suite un expédient pour assurer le repas et le gîte du soir. — C'est aujourd'hui dimanche, dit-elle à Joseph ; tu vas jouer des airs de danse en traversant la première ville que nous rencontrerons. Nous ne ferons pas deux rues sans trouver des gens qui auront envie de danser, et nous ferons les ménétriers. Est-ce que tu ne sais pas faire un pipeau ? J'aurais bientôt appris à m'en servir, et pourvu que j'en tire quelques sons, ce sera assez pour t'accompagner.

— Si je sais faire un pipeau ! s'écria Joseph ; vous allez voir !

On eut bientôt trouvé au bord de la rivière une belle tige de roseau, qui fut percée industrieusement, et qui résonna à merveille. L'accord parfait fut obtenu, la répétition suivit, et nos gens s'en allèrent bien

tranquilles jusqu'à un petit hameau à trois milles de distance où ils firent leur entrée au son de leurs instruments, et en criant devant chaque porte : « Qui veut danser? qui veut sauter? Voilà la musique, voilà le bal qui commence! »

Ils arrivèrent sur une petite place plantée de beaux arbres : ils étaient escortés d'une quarantaine d'enfants qui les suivaient au pas de marche, en criant et en battant des mains. Bientôt de joyeux couples vinrent enlever la première poussière en ouvrant la danse; et avant que le sol fût battu, toute la population se rassembla, et fit cercle autour d'un bal champêtre improvisé sans hésitation et sans conditions. Après les premières walses, Joseph mit son violon sous son bras, et Consuelo, montant sur sa chaise, fit un discours aux assistants pour leur prouver que des artistes à jeun avaient les doigts mous et

l'haleine courte. Cinq minutes après, ils avaient à discrétion pain, laitage, bière et gâteaux. Quant au salaire, on fut bientôt d'accord : on devait faire une collecte où chacun donnerait ce qu'il voudrait.

Après avoir mangé, ils remontèrent donc sur un tonneau qu'on roula triomphalement au milieu de la place, et les danses recommencèrent ; mais au bout de deux heures, elles furent interrompues par une nouvelle qui mit tout le monde en émoi, et arriva, de bouche en bouche, jusqu'aux ménétriers ; le cordonnier de l'endroit, en achevant à la hâte une paire de souliers pour une pratique exigeante, venait de se planter son alène dans le pouce.

— C'est un évènement grave, un grand malheur ! leur dit un vieillard appuyé contre le tonneau qui leur servait de piédestal. C'est Gottlieb, le cordonnier, qui

est l'organiste de notre village; et c'est justement demain notre fête patronale. Oh! la grande fête, la belle fête! Il ne s'en fait pas de pareille à dix lieues à la ronde. Notre messe surtout est une merveille, et on vient de bien loin pour l'entendre. Gottlieb est un vrai maître de chapelle : il tient l'orgue, il fait chanter les enfants, il chante lui-même; que ne fait-il pas, surtout ce jour-là? Il se met en quatre ; sans lui, tout est perdu. Et que dira M. le chanoine, M. le chanoine de Saint-Étienne! qui vient lui-même officier à la grand'messe, et qui est toujours si content de notre musique? Car il est fou de musique, ce bon chanoine, et c'est un grand honneur pour nous que de le voir à notre autel, lui qui ne sort guère de son bénéfice et qui ne se dérange pas pour peu.

— Eh bien! dit Consuelo, il y a moyen d'arranger tout cela : mon camarade ou

moi, nous nous chargeons de l'orgue, de la maîtrise, de la messe en un mot; et si M. le chanoine n'est pas content, on ne nous donnera rien pour notre peine.

— Eh! Eh! dit le vieillard, vous en parlez bien à votre aise, jeune homme : notre messe ne se dit pas avec un violon et une flûte. Oui-dà! c'est une affaire grave, et vous n'êtes pas au courant de nos partitions.

— Nous nous y mettrons dès ce soir, dit Joseph en affectant un air de supériorité dédaigneuse qui imposa aux auditeurs groupés autour de lui.

— Voyons, dit Consuelo, conduisez-nous à l'église, que quelqu'un souffle l'orgue, et si vous n'êtes pas contents de notre manière d'en jouer, vous serez libres de refuser notre assistance.

— Mais la partition, le chef-d'œuvre d'arrangement de Gottlieb !

— Nous irons trouver Gottlieb, et s'il ne se déclare pas content de nous, nous renonçons à nos prétentions. D'ailleurs, une blessure au doigt n'empêchera pas Gottlieb de faire marcher ses chœurs et de chanter sa partie.

Les anciens du village, qui s'étaient rassemblés autour d'eux, tinrent conseil, et résolurent de tenter l'épreuve. Le bal fut abandonné : la messe du chanoine était un bien autre amusement, une bien autre affaire que la danse !

Haydn et Consuelo, après s'être essayés alternativement sur l'orgue, et après avoir chanté ensemble et séparément, furent jugés des musiciens fort passables, à défaut de mieux. Quelques artisans osèrent même avancer que leur jeu était préférable à celui

de Gottlieb, et que les fragments de Scarlatti, de Pergolèse et de Bach, qu'on venait de leur faire entendre, étaient pour le moins aussi beaux que la musique de Holzbaüer, dont Gottlieb ne voulait pas sortir. Le curé qui était accouru pour écouter, alla jusqu'à déclarer que le chanoine préférerait beaucoup ces chants à ceux dont on le régalait ordinairement. Le sacristain, qui ne goûtait pas cet avis, hocha tristement la tête; et pour ne pas mécontenter ses paroissiens, le curé consentit à ce que les deux virtuoses envoyés par la Providence s'entendissent, s'il était possible, avec Gottlieb, pour accompagner la messe.

On se rendit en foule à la maison du cordonnier : il fallut qu'il montrât sa main enflée à tout le monde pour qu'on le tînt quitte de remplir ses fonctions d'organiste. L'impossibilité n'était que trop réelle à son gré.

Gottlieb était doué d'une certaine intelligence musicale, et jouait de l'orgue passablement; mais gâté par les louanges de ses concitoyens et l'approbation un peu railleuse du chanoine, il mettait un amour-propre épouvantable à sa direction et à son exécution. Il prit de l'humeur quand on lui proposa de le faire remplacer par deux artistes de passage : il aimait mieux que la fête fût manquée, et la messe patronale privée de musique, que de partager les honneurs du triomphe. Cependant, il fallut céder : il feignit longtemps de chercher la partition, et ne consentit à la retrouver que lorsque le curé le menaça d'abandonner aux deux jeunes artistes le choix et le soin de toute la musique. Il fallut que Consuelo et Joseph fissent preuve de savoir, en lisant à livre ouvert les passages réputés les plus difficiles de celle des vingt-six messes de Holzbaüer

qu'on devait exécuter le lendemain. Cette musique, sans génie et sans originalité, était du moins bien écrite, et facile à saisir, surtout pour Consuelo, qui avait surmonté tant d'autres épreuves plus importantes. Les auditeurs furent émerveillés, et Gottlieb, qui devenait de plus en plus soucieux et morose, déclara qu'il avait la fièvre, et qu'il allait se mettre au lit, enchanté que tout le monde fût content.

Aussitôt les voix et les instruments se rassemblèrent dans l'église, et nos deux petits maîtres de chapelle improvisés dirigèrent la répétition. Tout alla au mieux. C'était le brasseur, le tisserand, le maître d'école, et le boulanger du village qui tenaient les quatre violons. Les enfants faisaient les chœurs avec leurs parents, tous bons paysans ou artisans, pleins de phlegme, d'attention et de bonne volonté. Joseph avait entendu déjà de la mu-

sique de Holzbaüer à Vienne, où elle était en faveur à cette époque. Il n'eut pas de peine à s'y mettre, et Consuelo, faisant alternativement sa partie dans toutes les reprises du chant, mena les chœurs si bien qu'ils se surpassèrent eux-mêmes. Il y avait deux solos que devaient dire le fils et la nièce de Gottlieb, ses élèves favoris, et les premiers chanteurs de la paroisse ; mais ces deux coryphées ne parurent point, sous prétexte qu'ils étaient sûrs de leur affaire.

Joseph et Consuelo allèrent souper au presbytère, où un appartement leur avait été préparé. Le bon curé était dans la joie de son âme, et on voyait qu'il tenait extrêmement à la beauté de sa messe, pour plaire à M. le chanoine.

Le lendemain, tout était en rumeur dans le village dès avant le jour. Les cloches sonnaient à grande volée ; les chemins se cou-

vraient de fidèles arrivés du fond des campagnes environnantes, pour assister à la solennité. Le carrosse du chanoine approchait avec une majestueuse lenteur. L'église était revêtue de ses plus beaux ornements. Consuelo s'amusait beaucoup de l'importance que chacun s'attribuait. Il y avait là presque autant d'amour-propre et de rivalités en jeu que dans les coulisses d'un théâtre. Seulement les choses se passaient plus naïvement, et il y avait plus à rire qu'à s'indigner.

Une demi-heure avant la messe, le sacristain tout effaré vint leur révéler un grand complot tramé par le jaloux et perfide Gottlieb. Ayant appris que la répétition avait été excellente, et que tout le personnel musical de la paroisse était engoué des nouveaux venus, il se faisait très malade et défendait à sa nièce et à son fils, les deux coryphées principaux, de quitter le chevet de son lit;

si bien qu'on n'aurait ni la présence de Gottlieb, que tout le monde jugeait indispensable pour se mettre en train, ni les solos, qui étaient le plus bel endroit de la messe. Les concertants étaient découragés, et c'était avec bien de la peine que lui, sacristain précieux et affairé, les avait réunis dans l'église pour tenir conseil.

Consuelo et Joseph coururent les trouver, firent répéter les endroits périlleux, soutinrent les parties défaillantes, et rendirent à tous confiance et courage. Quant au remplacement des solos, ils s'entendirent bien vite ensemble pour s'en charger. Consuelo chercha et trouva dans sa mémoire un chant religieux du Porpora qui s'adaptait au ton et aux paroles du solo exigé. Elle l'écrivit sur son genou, et le répéta à la hâte avec Haydn, qui se mit ainsi en mesure de l'accompagner. Elle lui trouva aussi un fragment de Sébastien

Bach qu'il connaissait, et qu'ils arrangèrent tant bien que mal, à eux deux, pour la circonstance.

La messe sonna, qu'ils répétaient encore, et s'entendaient en dépit du vacarme de la grosse cloche. Quand M. le chanoine, revêtu de ses ornements, parut à l'autel, les chœurs étaient déjà partis et galopaient le style fugué du germanique compositeur, avec un aplomb de bon augure. Consuelo prenait plaisir à voir et à entendre ces bons prolétaires allemands avec leurs figures sérieuses, leurs voix justes, leur ensemble méthodique et leur verve toujours soutenue, parce qu'elle est toujours contenue dans de certaines limites. — Voilà, dit-elle à Joseph dans un intervalle, les exécutants qui conviennent à cette musique-là : s'ils avaient le feu qui a manqué au maître, tout irait de travers ; mais ils ne l'ont pas, et les pensées forgées à la mécani-

que sont rendues par des pièces de mécanique. Pourquoi l'illustre maestro Hoditz-Roswald n'est-il pas ici pour faire fonctionner ces machines? Il se donnerait beaucoup de mal, ne servirait à rien, et serait le plus content du monde.

Le solo de voix d'homme inquiétait bien des gens, Joseph s'en tira à merveille; mais quand vint celui de Consuelo, cette manière italienne les étonna d'abord, les scandalisa un peu, et finit par les enthousiasmer. La cantatrice se donna la peine de chanter de son mieux, et l'expression de son chant large et sublime transporta Joseph jusqu'aux cieux.

— Je ne peux croire, lui dit-il, que vous ayez jamais pu mieux chanter que vous venez de le faire pour cette pauvre messe de village.

— Jamais, du moins, je n'ai chanté avec

plus d'entrain et de plaisir, lui répondit-elle. Ce public m'est plus sympathique que celui d'un théâtre. Maintenant laisse-moi regarder de la tribune si M. le chanoine est content. Oui, il a tout à fait l'air béat, ce respectable chanoine; et à la manière dont tout le monde cherche sur sa physionomie la récompense de ses efforts, je vois bien que le bon Dieu est le seul ici dont personne ne songe à s'occuper.

— Excepté vous, Consuelo ! la foi et l'amour divin peuvent seuls inspirer des accents comme les vôtres.

Quand les deux virtuoses sortirent de l'église après la messe, il s'en fallut de peu que la population ne les portât en triomphe jusqu'au presbytère, où un bon déjeûner les attendait. Le curé les présenta à M. le chanoine, qui les combla d'éloges et voulut entendre encore *après-boire* le solo du Porpora.

Mais Consuelo, qui s'étonnait avec raison que personne n'eût reconnu sa voix de femme, et qui craignait l'œil du chanoine, s'en défendit, sous prétexte que les répétitions et sa coopération active à toutes les parties du chœur l'avaient beaucoup fatiguée. L'excuse ne fut pas admise, et il fallut comparaître au déjeûner du chanoine.

M. le chanoine était un homme de cinquante ans, d'une belle et bonne figure, fort bien fait de sa personne, quoique un peu chargé d'embonpoint. Ses manières étaient distinguées, nobles même ; il disait à tout le monde en confidence qu'il avait du sang royal dans les veines, étant un des quatre cents bâtards d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne.

Il se montrà grâcieux et affable autant qu'homme du monde et personnage ecclésiastique doit l'être. Joseph remarqua à ses

côtés un séculier, qu'il paraissait traiter à la fois avec distinction et familiarité. Il sembla à Joseph avoir vu ce dernier à Vienne ; mais il ne put mettre, comme on dit, son nom sur sa figure.

— Hé bien ! mes chers enfants, dit le chanoine, vous me refusez une seconde audition du thême de Porpora ? Voici pourtant un de mes amis, encore plus musicien, et cent fois meilleur juge que moi, qui a été bien frappé de votre manière de dire ce morceau. Puisque vous êtes fatigué, ajouta-t-il en s'adressant à Joseph, je ne vous tourmenterai pas davantage ; mais il faut que vous ayez l'obligeance de nous dire comment on vous appelle et où vous avez appris la musique.

Joseph vit qu'on lui attribuait l'exécution du solo que Consuelo avait chanté, et un regard expressif de celle-ci lui fit comprendre

qu'il devait confirmer le chanoine dans cette méprise.

— Je m'appelle Joseph, répondit-il brièvement, et j'ai étudié à la maîtrise de Saint-Étienne.

— Et moi aussi, reprit le personnage inconnu, j'ai étudié à la maîtrise, sous Reuter le père. Vous, sans doute, sous Reuter le fils?

— Oui, Monsieur.

— Mais vous avez eu ensuite d'autres leçons? Vous avez étudié en Italie?

— Non, Monsieur.

— C'est vous qui avez tenu l'orgue?

— Tantôt moi, tantôt mon camarade.

— Et qui a chanté?

— Nous deux.

— Fort bien! Mais le thême du Porpora, ce n'est pas vous? dit l'inconnu, tout en regardant Consuelo de côté.

— Bah ! ce n'est pas cet enfant-là ! dit le chanoine en regardant aussi Consuelo, il est trop jeune pour savoir aussi bien chanter.

— Aussi ce n'est pas moi, c'est lui, répondit-elle brusquement en désignant Joseph. Elle était pressée de se délivrer de ces questions, et regardait la porte avec impatience.

— Pourquoi dites-vous un mensonge, mon enfant? dit naïvement le curé. Je vous ai déjà entendu et vu chanter hier, et j'ai bien bien reconnu l'organe de votre camarade Joseph dans le solo de Bach.

— Allons ! vous vous serez trompé, monsieur le curé, reprit l'inconnu avec un sourire fin, ou bien ce jeune homme est d'une excessive modestie. Quoi qu'il en soit, nous donnons des éloges à l'un et à l'autre.

Puis, tirant le curé à l'écart : — Vous avez l'oreille juste, lui dit-il, mais vous n'a-

vez pas l'œil clairvoyant ; cela fait honneur à la pureté de vos pensées. Cependant, il faut vous détromper : ce petit paysan hongrois est une cantatrice italienne fort habile.

— Une femme déguisée ! s'écria le curé stupéfait. Il regarda Consuelo attentivement tandis qu'elle était occupée à répondre aux questions bienveillantes du chanoine ; et soit plaisir soit indignation, le bon curé rougit depuis son rabat jusqu'à sa calotte.

— C'est comme je vous le dis, reprit l'inconnu. Je cherche en vain qui elle peut être, je ne la connais pas ; et quant à son travestissement et à la condition précaire où elle se trouve, je ne puis les attribuer qu'à un coup de tête... Affaire d'amour, monsieur le curé ! ceci ne nous regarde pas.

— Affaire d'amour ! comme vous dites

fort bien, reprit le curé fort animé : un enlèvement, une intrigue criminelle avec ce petit jeune homme ! Mais tout cela est fort vilain ! Et moi qui ai donné dans le panneau! moi qui les ai logés dans mon presbytère ! Heureusement, je leur avais donné des chambres séparées, et j'espère qu'il n'y aura point eu de scandale dans ma maison. Ah ! quelle aventure ! et comme les esprits forts de ma paroisse ( car il y en a, Monsieur, j'en connais plusieurs ) riraient à mes dépens s'ils savaient cela !

— Si vos paroissiens n'ont pas reconnu la voix d'une femme, il est probable qu'ils n'en ont reconnu ni les traits ni la démarche. Voyez pourtant quelles jolies mains, quelle chevelure soyeuse, quel petit pied, malgré les grosses chaussures !

— Je ne veux rien voir de tout cela ! s'écria le curé hors de lui ; c'est une abomina-

tion que de s'habiller en homme. Il y a dans les saintes Écritures un verset qui condamne à mort tout homme ou femme coupable d'avoir quitté les vêtements de son sexe. *A mort!* entendez-vous, Monsieur? C'est indiquer assez l'énormité du péché! Avec cela elle a osé pénétrer dans l'église, et chanter effrontément les louanges du Seigneur, le corps et l'âme souillés d'un crime pareil!

— Et elle les a chantées diviniment! les larmes m'en sont venues aux yeux, je n'ai jamais entendu rien de pareil. Étrange mystère! quelle peut être cette femme? Toutes celles que je pourrais supposer sont plus âgées de beaucoup que celle-ci.

— C'est une enfant, une toute jeune fille! reprit le curé, qui ne pouvait s'empêcher de regarder Consuelo avec un intérêt combattu dans son cœur par l'austérité de ses principes. Oh! le petit serpent! Voyez donc de

quel air doux et modeste elle répond à monsieur le chanoine! Ah! je suis un homme perdu, si quelqu'un ici a découvert la fraude. Il me faudra quitter le pays!

— Comment, ni vous, ni aucun de vos paroissiens n'avez-vous pas reconnu le timbre d'une voix de femme? Vous êtes des auditeurs bien simples.

— Que voulez-vous?. nous trouvions bien quelque chose d'extraordinaire dans cette voix; mais Gottlieb disait que c'était une voix italienne, qu'il en avait entendu déjà d'autres comme cela, que c'était une voix de la chapelle Sixtine! Je ne sais ce qu'il entendait par là, je ne m'entends pas à la musique qui sort de mon rituel, et j'étais à cent lieues de me douter... Que faire, Monsieur, que faire?

— Si personne n'a de soupçons, je vous conseille de ne vous vanter de rien. Écon-

duisez ces enfants au plus vite; je me charge, si vous voulez, de vous en débarrasser.

— Oh ! oui, vous me rendrez service ! Tenez, tenez; je vais vous donner l'argent... combien faut-il leur donner ?

— Ceci ne me regarde pas; nous autres, nous payons largement les artistes... Mais votre paroisse n'est pas riche, et l'église n'est pas forcée d'agir comme le théâtre.

— Je ferai largement les choses, je leur donnerai six florins ! je vais tout de suite... Mais que va dire monsieur le chanoine ? il semble ne s'apercevoir de rien. Le voilà qui parle avec *elle* tout paternellement... le saint homme !

— Franchement, croyez-vous qu'il serait bien scandalisé ?

— Comment ne le serait-il pas? D'ailleurs, ce que je crains, ce ne sont pas tant ses ré-

primandes que ses railleries. Vous savez comme il aime à plaisanter; il a tant d'esprit! Oh! comme il va se moquer de ma simplicité!...

— Mais s'il partage votre erreur, comme jusqu'ici il en a l'air... il n'aura pas le droit de vous persifler. Allons, ne faites semblant de rien; approchons-nous, et saisissez un moment favorable pour faire éclipser vos musiciens.

Ils quittèrent l'embrâsure de croisée où ils s'étaient entretenus de la sorte, et le curé, se glissant près de Joseph, qui paraissait occuper le chanoine beaucoup moins que le signor Bertoni, il lui mit dans la main les six florins. Dès qu'il tint cette modeste somme, Joseph fit signe à Consuelo de se dégager du chanoine et de le suivre dehors; mais le chanoine rappelant Joseph, et persistant à croire, d'après ses réponses affirmatives, que

c'était lui qui avait la voix de femme : Dites-moi donc, lui demanda-t-il, pourquoi vous avez choisi ce morceau de Porpora, au lieu de chanter le solo de M. Holzbauër ?

— Nous ne l'avions pas, nous ne le connaissions pas, répondit Joseph. J'ai chanté la seule chose de mes études qui fût complète dans ma mémoire.

Le curé s'empressa de raconter la petite malice de Gottlieb, et cette jalousie d'artiste fit beaucoup rire le chanoine.

— Eh bien ! dit l'inconnu, votre bon cordonnier nous a rendu un très grand service. Au lieu d'un mauvais solo, nous avons eu un chef-d'œuvre d'un très grand maître. Vous avez fait preuve de goût, ajouta-t-il en s'adressant à Consuelo.

— Je ne pense pas, répondit Joseph, que le solo de Holzbauër pût être mauvais ; ce

que nous avons chanté de lui n'était pas sans mérite.

— Le mérite n'est pas le génie ! répliqua l'inconnu en soupirant ; et s'acharnant à Consuelo, il ajouta : — Qu'en pensez-vous, mon petit ami ? Croyez-vous que ce soit la même chose ?

— Non, Monsieur, je ne le crois pas, répondit-elle laconiquement et froidement ; car le regard de cet homme l'embarrassait et l'importunait de plus plus.

— Mais vous avez eu pourtant du plaisir à chanter cette messe de Holzbauër ? reprit le chanoine ; c'est beau, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai eu plaisir ni déplaisir, repartit Consuelo, à qui l'impatience donnait des mouvements de franchise irrésistibles.

— C'est dire qu'elle n'est ni bonne, ni mauvaise, s'écria l'inconnu en riant. Eh bien, mon enfant, vous avez fort bien ré-

pondu, et mon avis est conforme au vôtre.

Le chanoine se mit à rire aux éclats, le curé parut fort embarrassé, et Consuelo, suivant Joseph, s'éclipsa sans s'inquiéter de ce différend musical.

— Eh bien, monsieur le chanoine, dit malignement l'inconnu dès que les musiciens furent sortis, comment trouvez-vous ces enfants ?

— Charmants ! admirables ! Je vous demande bien pardon de dire cela après le paquet que le petit vient de vous donner.

— Moi ? je le trouve adorable, cet enfant-là ! Quel talent pour un âge si tendre ! c'est merveilleux ! Quelles puissantes et précoces natures que ces natures italiennes !

— Je ne puis rien vous dire du talent de celui-là ! reprit le chanoine d'un air fort naturel, je ne l'ai pastrop distingué ; c'es t son compagnon qui est un merveilleux sujet,

et celui-là est de notre nation, n'en déplaise à votre *italianomanie*.

— Ah ça! dit l'inconnu en clignotant de l'œil pour avertir le curé, c'est donc décidément l'aîné qui nous a chanté du Porpora?

— Je le présume, répondit le curé, tout troublé du mensonge auquel on le provoquait.

— J'en suis sûr, moi, reprit le chanoine; il me l'a dit lui-même.

— Et l'autre solo, reprit l'inconnu, c'est donc quelqu'un de votre paroisse qui l'a dit?

— Probablement, répondit le curé en faisant un effort pour soutenir l'imposture.

Tous deux regardèrent le chanoine pour voir s'il était leur dupe et s'il se moquait d'eux. Il ne paraissait pas y songer. Sa tranquillité rassura le curé. On parla d'autre chose; mais au bout d'un quart d'heure le

chanoine revint sur le chapitre de la musique, et voulut revoir Joseph et Consuelo, afin, disait-il, de les emmener à sa campagne et de les entendre à loisir. Le curé, épouvanté, balbutia des objections inintelligibles. Le chanoine lui demanda en riant s'il avait fait mettre ses petits musiciens dans la marmite pour compléter le déjeûner, qui lui semblait bien assez splendide sans cela. Le curé était au supplice ; l'inconnu vint à son secours : Je vais vous les chercher, dit-il au chanoine ; et il sortit en faisant signe au bon curé de compter sur quelque expédient de sa part. Mais il n'eut pas la peine d'en imaginer un. Il apprit de la servante que les jeunes artistes étaient déjà partis à travers champs, après lui avoir généreusement donné un des six florins qu'ils venaient de recevoir.

— Comment partis ! s'écria le chanoine

avec beaucoup de chagrin ; il faut courir après eux ; je veux les revoir, je veux les entendre, je le veux absolument !

On fit semblant d'obéir ; mais on n'eut garde de courir sur leurs traces. Ils avaient d'ailleurs pris leur route à vol d'oiseau, pressés de se soustraire à la curiosité qui les menaçait. Le chanoine en éprouva beaucoup de regret, et même un peu d'humeur.

— Dieu merci ! il ne se doute de rien, dit le curé à l'inconnu.

— Curé, répondit celui-ci, rappelez-vous l'histoire de l'évêque qui, faisant gras, par inadvertance, un vendredi, en fut averti par son grand-vicaire. « Le malheureux ! s'écria l'évêque, ne pouvait-il se taire jusqu'à la fin du dîner ! » Nous aurions peut-être dû laisser M. le chanoine se tromper à son aise.

# 12

Le temps était calme et serein, la pleine lune brillait dans l'éther céleste, et neuf heures du soir sonnaient d'un timbre clair et grave à l'horloge d'un antique prieuré, lorsque Joseph et Consuelo, ayant cherché en vain une sonnette à la grille de l'enclos,

firent le tour de cette habitation silencieuse dans l'espoir de s'y faire entendre de quelque hôte hospitalier. Mais ce fut en vain : toutes les portes étaient fermées ; pas un chien n'aboyait, on n'apercevait pas la moindre lumière aux fenêtres du morne édifice. C'est ici le palais du silence, dit Haydn en riant, et si cette horloge n'eût répété deux fois avec sa voix lente et solennelle les quatre quarts en *ut* et en *si* et les neuf coups de l'heure en *sol* au dessous, je croirais ce lieu abandonné aux chouettes ou aux revenants.

Le pays aux environs était fort désert, Consuelo se sentait fatiguée, et d'ailleurs ce prieuré mystérieux avait un attrait pour son imagination poétique. Quand nous devrions dormir dans quelque chapelle, dit-elle à Beppo, je veux passer la nuit ici. Essayons à tout prix d'y pénétrer, fût-ce par dessus le mur, qui n'est pas bien difficile à escalader.

— Allons ! dit Joseph, je vais vous faire la courte échelle, et quand vous serez en haut, je passerai vite de l'autre côté pour vous servir de marche-pied en descendant.

Aussitôt fait que dit. Le mur était très bas. Deux minutes après, nos jeunes profanes se promenaient avec une tranquillité audacieuse dans l'enceinte sacrée. C'était un beau jardin potager entretenu avec un soin minutieux. Les arbres fruitiers, disposé en éventails, ouvraient à tout venant leurs longs bras chargés de pommes vermeilles et de poires dorées. Les berceaux de vigne arrondis coquettement en arceaux, portaient, comme autant de girandoles, d'énormes grappes de raisin succulent. Les vastes carrés de légumes avaient aussi leur beauté. Des asperges à la tige élégante et à la chevelure soyeuse, toute brillante de la rosée du soir, ressemblaient à des forêts de sapins lilliputiens, couverts d'une

gaze d'argent ; les pois s'élançaient en guirlandes légères sur leurs rames et formaient de longs berceaux, étroites et mystérieuses ruelles où babillaient à voix basse de petites fauvettes encore mal endormies. Les giromons, orgueilleux léviatans de cette mer verdoyante, étalaient pesamment leurs gros ventres orangés sur leurs larges et sombres feuillages. Les jeunes artichauts, comme autant de petites têtes couronnées, se dressaient autour du principal individu, centre de la tige royale; les melons se tenaient sous leurs cloches, comme de lourds mandarins chinois sous leurs palanquins, et de chacun de ces dômes de cristal le reflet de la lune faisait jaillir un gros diamant bleu, contre lequel les phalènes étourdis allaient se frapper la tête en bourdonnant.

Une haie de rosiers formait la ligne de démarcation entre ce potager et le parterre,

qui touchait aux bâtiments et les entourait d'une ceinture de fleurs. Ce jardin réservé était comme une sorte d'élysée. De magnifiques arbustes d'agrément y ombrageaient les plantes rares à la senteur exquise. Le sable y était aussi doux aux pieds qu'un tapis ; on eût dit que les gazons étaient peignés brin à brin, tant ils étaient lisses et unis. Les fleurs étaient si serrées qu'on ne voyait pas la terre, et que chaque plate-bande arrondie ressemblait à une immense corbeille.

Singulière influence des objets extérieurs sur la disposition de l'esprit et du corps ! Consuelo n'eut pas plutôt respiré cet air suave et regardé ce sanctuaire d'un bien-être nonchalant, qu'elle se sentit reposée comme si elle eût déjà dormi du sommeil des moines. — Voilà qui est merveilleux ! dit-elle à Beppo; je vois ce jardin, et il ne me souvient déjà plus des pierres du chemin et de mes pieds mala-

des. Il me semble que je me délasse par les yeux. J'ai toujours eu horreur des jardins bien tenus, bien gardés, et de tous les endroits clos de murailles ; et pourtant celui-ci, après tant de journées de poussière, après tant de pas sur la terre sèche et meurtrie, m'apparaît comme un paradis. Je mourais de soif tout à l'heure, et maintenant, rien que de voir ces plantes heureuses qui s'ouvrent à la rosée du soir, il me semble que je bois avec elles, et que je suis désaltérée déjà. Regarde, Joseph ; y a-t-il quelque chose de plus charmant que des fleurs épanouies au clair de la lune? Regarde, te dis-je, et ne ris pas, ce paquet de grosses étoiles blanches, là, au beau milieu du gazon. Je ne sais comment on les appelle ; des belles de nuit, je crois? Oh ! elles sont bien nommées ! Elles sont belles et pures comme les étoiles du ciel. Elles se penchent et se relèvent toutes ensemble au souffle de la

brise légère, et elles ont l'air de rire et de folâtrer comme une troupe de petites filles vêtues de blanc. Elles me rappellent mes compagnes de la *scuola*, lorsque, le dimanche, elles couraient toutes habillées en novices, le long des grands murs de l'église. Et puis les voilà qui s'arrêtent dans l'air immobile, et qui regardent toutes du côté de la lune. On dirait maintenant qu'elles la contemplent et qu'elles l'admirent. La lune aussi semble les regarder, les couver et planer sur elles comme un grand oiseau de nuit. Crois-tu donc, Beppo, que ces êtres-là soient insensibles? Moi, je m'imagine qu'une belle fleur ne végète pas stupidement sans éprouver des sensations délicieuses. Passe pour ces pauvres petits chardons que nous voyons le long des fossés, et qui se traînent là poudreux, malades, broutés par tous les troupeaux qui passent! Ils ont l'air de pauvres mendiants, soupirant après une goutte

d'eau, qui ne leur arrive pas ; la terre gercée et altérée la boit avidement sans en faire part à leurs racines. Mais ces fleurs de jardin dont on prend si grand soin, elles sont heureuses et fières comme des reines. Elles passent leur temps à se balancer coquettement sur leurs tiges, et quand vient la lune, leur bonne amie, elles sont là toutes béantes, plongées dans un demi-sommeil, et visitées par de doux rêves. Elles se demandent peut-être s'il y a des fleurs dans la lune, comme nous autres nous nous demandons s'il s'y trouve des êtres humains. Allons, Joseph, tu te moques de moi, et pourtant le bien-être que j'éprouve en regardant ces étoiles blanches n'est point une illusion. Il y a dans l'air épuré et rafraîchi par elles quelque chose de souverain, et je sens une espèce de rapport entre ma vie et celle de tout ce qui vit autour de moi.

— Comment pourrais-je me moquer ! répondit Joseph en soupirant. Je sens à l'instant même vos impressions passer en moi, et vos moindres paroles résonner dans mon âme comme le son sur les cordes d'un instrument. Mais voyez cette habitation, Consuelo, et expliquez-moi la tristesse douce, mais profonde, qu'elle m'inspire.

Consuelo regarda le prieuré : c'était un petit édifice du douzième siècle, jadis fortifié de créneaux qui remplaçaient désormais des toits aigus en ardoise grisâtre. Les tourelles, couronnées de leurs machicoulis serrés, qu'on avait laissé subsister comme ornement, ressemblaient à de grosses corbeilles. De grandes masses de lierres coupaient gracieusement la monotonie des murailles, et sur les parties nues de la façade éclairée par la lune, le souffle de la nuit faisait trembler l'ombre grêle et incertaine des jeunes peupliers. De

grands festons de vignes et de jasmin encadraient les portes, et allaient s'accrocher à toutes les fenêtres.

— Cette demeure est calme et mélancolique, répondit Consuelo ; mais elle ne m'inspire pas autant de sympathie que le jardin. Les plantes sont faites pour végéter sur place, et les hommes pour se mouvoir et se fréquenter. Si j'étais fleur, je voudrais pousser dans ce parterre, on y est bien ; mais étant femme, je ne voudrais pas vivre dans une cellule, et m'enfermer dans une masse de pierres. Voudrais-tu donc être moine, Beppo ?

— Non pas, Dieu m'en garde ! mais j'aimerais à travailler sans souci de mon logis et de ma table. Je voudrais mener une vie paisible, retirée, un peu aisée, n'avoir pas les préoccupations de la misère ; enfin j'aimerais à végéter dans un état de régularité

passive, dans une sorte de dépendance même, pourvu que mon intelligence fût libre, et que je n'eusse d'autre soin, d'autre devoir, d'autre souci que de faire de la musique.

— Eh bien ! mon camarade, tu ferais de la musique tranquille, à force de la faire tranquillement.

— Eh ! pourquoi serait-elle mauvaise ? Quoi de plus beau que le calme ! Les cieux sont calmes, la lune est calme, ces fleurs, dont vous chérissez l'attitude paisible...

— Leur immobilité ne me touche que parce qu'elle succède aux ondulations que la brise vient de leur imprimer. La pureté du ciel ne nous frappe que parce que nous l'avons vu maintes fois sillonné par l'orage. Enfin, la lune n'est jamais plus sublime que lorsqu'elle brille au milieu des sombres nuées qui se pressent autour d'elle. Est-ce que le repos sans la fatigue peut avoir de véritables

douceurs? Ce n'est même plus le repos qu'un état d'immobilité permanente. C'est le néant, c'est la mort. Ah! si tu avais habité comme moi le château des Géants durant des mois entiers, tu saurais que la tranquillité n'est pas la vie!

— Mais qu'appelez-vous de la musique tranquille?

— De la musique trop correcte et trop froide. Prends garde d'en faire, si tu fuis la fatigue et les peines de ce monde.

En parlant ainsi, ils s'étaient avancés jusqu'au pied des murs du prieuré. Une eau cristalline jaillissait d'un globe de marbre surmonté d'une croix dorée, et retombait, de cuvette en cuvette, jusque dans une grande conque de granit où frétillait une quantité de ces jolis petits poissons rouges dont s'amusent les enfants. Consuelo et Beppo, fort enfants eux-mêmes, se plaisaient sérieuse-

ment à leur jeter des grains de sable pour tromper leur gloutonnerie, et à suivre de l'œil leurs mouvements rapides, lorsqu'ils virent venir droit à eux une grande figure blanche qui portait une cruche, et qui, en s'approchant de la fontaine, ne ressemblait pas mal à une de ces *laveuses de nuit*, personnages fantastiques dont la tradition est répandue dans presque tous les pays superstitieux. La préoccupation ou l'indifférence qu'elle mit à remplir sa cruche, sans leur témoigner ni surprise ni frayeur, eut vraiment d'abord quelque chose de solennel et d'étrange. Mais bientôt, un grand cri qu'elle fit en laissant tomber son amphore au fond du bassin, leur prouva qu'il n'y avait rien de surnaturel dans sa personne. La bonne dame avait tout simplement la vue un peu troublée par les années, et, dès qu'elle les eut aperçus, elle fut prise d'une peur effroyable, et

s'enfuit vers la maison en invoquant la vierge Marie et tous les saints. — Qu'y a-t-il donc, dame Brigide? cria de l'intérieur une voix d'homme; auriez-vous rencontré quelque malin esprit?

— Deux diables, ou plutôt deux voleurs sont là debout tout auprès de la fontaine, répondit dame Brigide en rejoignant son interlocuteur, qui parut au seuil de la porte, et y resta incertain et incrédule pendant quelques instants. — Ce sera encore une de vos paniques! Est-ce que des voleurs viendraient nous attaquer à cette heure-ci? — Je vous jure par mon salut éternel qu'il y a là deux figures noires, immobiles comme des statues; ne les voyez-vous pas d'ici? Tenez! elles y sont encore, et ne bougent pas. Sainte Vierge! je vais me cacher dans la cave. — Je vois en effet quelque chose, reprit l'homme en affectant de grossir sa

voix. Je vais sonner le jardinier, et, avec ses deux garçons, nous aurons facilement raison de ces coquins-là, qui n'ont pu pénétrer que par-dessus les murs ; car j'ai fermé moi-même toutes les portes. — En attendant, tirons celle-ci sur nous, repartit la vieille dame, et nous sonnerons après la cloche d'alarme.

La porte se referma, et nos deux enfants restèrent peu fixés sur le parti qu'ils avaient à prendre. Fuir, c'était confirmer l'opinion qu'on avait d'eux ; rester, c'était s'exposer à une attaque un peu brusque. Comme ils se consultaient, ils virent un rayon de lumière percer le volet d'une fenêtre au premier étage. Le rayon s'agrandit, et un rideau de damas cramoisi, derrière lequel brillait doucement la clarté d'une lampe, fut soulevé lentement ; une main, que la pleine lumière de la lune fit paraître blanche et potelée, se

montra au bord du rideau, dont elle soutenait avec précaution les franges, tandis qu'un œil invisible interrogeait probablement les objets extérieurs. — Chanter, dit Consuelo à son compagnon, voilà ce que nous avons à faire. Suis-moi, laisse-moi dire. Mais non, prends ton violon, et fais-moi une ritournelle quelconque, dans le premier ton venu. Joseph ayant obéi, Consuelo se mit à chanter à pleine voix, en improvisant musique et prose, une espèce de discours en allemand, rhythmé et coupé en récitatif : « Nous sommes deux pauvres enfants de quinze ans, tout petits, et pas plus forts, pas plus méchants que les rossignols dont nous imitons les deux refrains. »

— Allons, Joseph, dit-elle tout bas, un accord pour soutenir le récitatif. Puis elle reprit :

« Accablés de fatigue, et contristés par la

morne solitude de la nuit, nous avons vu cette maison, qui de loin semblait déserte, et nous avons passé une jambe, et puis l'autre, par-dessus le mur. »

(Un accord en *la* mineur, Joseph.)

« Nous nous sommes trouvés dans un jardin enchanté, au milieu de fruits dignes de la terre promise : Nous mourions de soif; nous mourions de faim. Cependant s'il manque une pomme d'api aux espaliers; si nous avons détaché un grain de raisin de la treille, qu'on nous chasse et qu'on nous humilie comme des malfaiteurs. »

(Une modulation pour revenir en *ut* majeur, Joseph.)

« Et cependant on nous soupçonne, on nous menace; et nous ne voulons pas nous sauver; nous ne cherchons pas à nous cacher, parce que nous n'avons fait aucun mal.... si ce n'est d'entrer dans la maison du

bon Dieu par dessus les murs ; mais quand il s'agit d'escalader le paradis, tous les chemins sont bons, et les plus courts sont les meilleurs. »

Consuelo termina son récitatif par un de ces jolis cantiques en latin vulgaire, que l'on nomme à Venise *latino di frate*, et que le peuple chante le soir devant les madones. Quand elle eut fini, les deux mains blanches, s'étant peu à peu montrées, l'applaudirent avec transport, et une voix qui ne lui semblait pas tout à fait étrangère à son oreille, cria de la fenêtre : Disciples des muses, soyez les bien venus ! Entrez, entrez : l'hospitalité vous invite et vous attend.

Les deux enfants s'approchèrent, et, un instant après, un domestique en livrée rouge et violet vint leur ouvrir courtoisement la porte. Je vous avais pris pour des filous, je vous en demande bien pardon, mes petits

amis, leur dit-il en riant : c'est votre faute ; que ne chantiez-vous plus tôt? Avec un passeport comme votre voix et votre violon, vous ne pouviez manquer d'être bien accueillis par mon maître. Venez donc; il paraît qu'il vous connaît déjà.

En parlant ainsi, l'affable serviteur avait monté devant eux les douze marches d'un escalier fort doux, couvert d'un beau tapis de Turquie. Avant que Joseph eût eu le temps de lui demander le nom de son maître, il avait ouvert une porte battante qui retomba derrière eux sans faire aucun bruit; et après avoir traversé une antichambre confortable, il les introduisit dans la salle à manger où le patron grâcieux de cette heureuse demeure, assis en face d'un faisan rôti, entre deux flacons de vieux vin doré, commençait à digérer son premier service, tout en attaquant le second d'un air paterne et majes-

tueux. Au retour de sa promenade du matin, il s'était fait accommoder par son valet de chambre pour se reposer le teint. Il était poudré et rasé de frais. Les boucles grisonnantes de son chef respectable s'arrondissaient moelleusement sous *un œil* de poudre d'iris d'une odeur exquise ; ses belles mains étaient posées sur ses genoux couverts d'une culotte de satin noir à boucles d'argent. Sa jambe bien faite et dont il était un peu vain, chaussée d'un bas violet bien tiré et bien transparent, reposait sur un coussin de velours, et sa noble corpulence enveloppée d'une excellente douillette de soie puce, ouatée et piquée, s'affaissait délicieusement dans un grand fauteuil de tapisserie où nulle part le coude ne risquait de rencontrer un angle, tant il était bien rembourré et arrondi de tous côtés. Assise auprès de la cheminée qui flambait et pétillait derrière le fauteuil

du maître, dame Brigide, la gouvernante, préparait le café avec un recueillement religieux ; et un second valet, non moins propre dans sa tenue, et non moins bénin dans ses allures que le premier, debout auprès de la table, détachait délicatement l'aile de volaille que le saint homme attendait sans impatience comme sans inquiétude. Joseph et Consuelo firent de grandes révérences en reconnaissant dans leur hôte bienveillant M. le chanoine majeur et jubilaire du chapitre cathédrant de Saint-Étienne, celui devant lequel ils avaient chanté la messe le matin même.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

[illegible]